ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME SEPTIEME.

1342 L.25.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

BRITISH MUSEUM

45
7 1
303

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

ARGANTE, Pere d'Octave & de Zerbinette.

GÉRONTE, Pere de Léandre & de Hyacinte.

OCTAVE, Fils d'Argante, & Amant de Hyacinte.

LÉANDRE, Fils de Géronte, & Amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crue Egyptienne, & reconnue Fille d'Argante, Amante de Léandre.

HYACINTE, Fille de Géronte, & Amante d'Octave.

SCAPIN, Valet de Léandre.

SILVESTRE, Valet d'Octave.

NÉRINE, Nourrice d'Hyacinte.

CARLE, Ami de Scapin.

DEUX PORTEURS.

La Scene eſt à Naples.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH! fâcheuſes nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens Silveſtre, d'apprendre au Port, que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la réſolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille eſt mandée de Tarente ici pour cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une Lettre?

SILVESTRE.

Par une Lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, ſait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! parle ſi tu veux, & ne te fais point, de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonſtance, & vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont.

OCTAVE.

Conſeille-moi, du moins; & me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi! je m'y trouve autant embarraſſé que vous; & j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillât moi-même.

OCTAVE.

Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le ſuis pas moins.

OCTAVE.

Lorſque mon pere apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moi un orage ſoudain d'impétueuſes réprimandes.

SILVESTRE.

Les réprimandes ne ſont rien; & plût au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies; & je vois ſe former de loin, un nuage de coups de bâton, qui crevera ſur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel, par où ſortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'eſt à quoi vous deviez ſonger, avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de ſaiſon!

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire ? Quelle réſolution prendre ? A quel remede recourir ?

SCENE II.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, Seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel déſordre eſt-ce-là ? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah ! mon pauvre Scapin, je ſuis perdu, je ſuis déſeſpéré, je ſuis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment ?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le Seigneur Géronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien, qu'y a-t-il là de ſi funeſte ?

OCTAVE.

Hélas ! tu ne ſais pas la cauſe de mon inquiétude?

SCAPIN.

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la ſache bientôt ; & je ſuis homme conſolatif ; homme à m'intéreſſer aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah ! Scapin, ſi tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine pour me tirer de la peine où je ſuis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie !

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choſe qui me ſoient impoſſibles, quand je m'en veux mêler. J'ai ſans doute reçu du Ciel un génie aſſez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleſſes d'eſprit, de ces galanteries ingénieuſes, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; & je puis dire, ſans vanité, qu'on n'a guere vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de reſſorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite eſt trop maltraité aujourd'hui ; & j'ai renoncé à toutes choſes, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment ! quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la Juſtice.

OCTAVE.

La Juſtice !

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé enſemble.

SILVESTRE.

Toi & la Juſtice?

SCAPIN.

Oui. Elle en uſa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle ſorte contre l'ingratitude du ſiecle, que je réſolus de ne plus rien faire. Baſte! Ne laiſſez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu ſais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte & mon pere s'embarquerent enſemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts ſont mêlés.

SCAPIN.

Je ſais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fûmes laiſſés par nos peres; moi, ſous la conduite de Silveſtre, & Léandre, ſous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me ſuis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je ſais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous ſommes grands amis, il me fit auſſi-tôt confidence de ſon amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe.

Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous momens ſa beauté & ſa grace, me louoit ſon eſprit, & me parloit avec tranſport des charmes de ſon entretien, dont il me rapportoit juſqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus ſpirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas aſſez ſenſible aux choſes qu'il me venoit de dire, & me blâmoit ſans ceſſe de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens que gardent l'objet de ſes vœux, nous entendîmes, dans une petite maiſon d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de ſanglots. Nous demandons ce que c'eſt; une femme nous dit, en ſoupirant, que nous pouvions voir là quelque choſe de pitoyable en des perſonnes étrangeres, & qu'à moins que d'être inſenſibles, nous en ſerions touchés.

SCAPIN.

Où eſt-ce que cela vous mene?

OCTAVE.

La curioſité me fit preſſer Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une ſalle, où nous voyons une vieille femme mourante, aſſiſtée d'une ſervante qui faiſoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle & la plus touchante qu'on puiſſe jamais voir.

SCAPIN.

Ah ! ah !

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des braſſieres de nuit, qui étoient de ſimple futaine ; & ſa coëffure étoit une cornette jaune, retrouſſée au haut de ſa tête, qui laiſſoit tomber en déſordre ſes cheveux ſur ſes épaules ; & cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agrémens & que charmes, que toute ſa perſonne.

SCAPIN.

Je ſens venir les choſes.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh ! je n'en doute point ; &, ſans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante !

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes déſagréables qui défigurent un viſage ; elle avoit à pleurer une grace touchante, & ſa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faiſoit fondre chacun en larmes, en ſe jetant amoureuſement ſur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit ſa chere mere ; & il n'y avoit per-

ſonne qui n'eût l'ame percée de voir un ſi bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela eſt touchant, & je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah ! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Aſſurément. Le moyen de s'en empêcher ?

OCTAVE.

Après quelques paroles dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous ſortîmes de-là, & demandant à Léandre ce qu'il lui ſembloit de cette perſonne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit aſſez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ſes beautés avoient fait ſur mon ame.

SILVESTRE, *à Octave.*

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour juſqu'à demain. Laiſſez-le moi finir en deux mots. (*à Scapin.*) Son cœur prend feu dès ce moment; il ne ſauroit plus vivre, qu'il n'aille conſoler ſon aimable affligée. Ses fréquentes viſites ſont rejetées de la ſervante, devenue la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au déſeſpoir. Il preſſe, ſupplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique ſans bien & ſans appui, eſt de famille honnête; & qu'à moins que de l'épouſer, on ne peut ſouffrir ſes pourſuites. Voilà ſon amour augmenté par les difficultés. Il conſulte dans ſa tête, agite, raiſonne, balance, prend ſa

réſolution ; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévu du pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du ſecret de notre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Géronte a eue d'une ſeconde femme, qu'on dit qu'il a épouſée à Tarente.

OCTAVE.

Et, par-deſſus tout cela, mets encore l'indigence où ſe trouve cette aimable perſonne, & l'impuiſſance où je me vois d'avoir de quoi la ſecourir.

SCAPIN.

Eſt-ce-là tout? Vous voilà bien embarraſſés tous deux pour une bagatelle. C'eſt bien là de quoi ſe tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à ſi peu de choſe? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere, & tu ne ſaurois trouver dans ta tête, forger dans ton eſprit quelque ruſe galante, quelque honnête petit ſtratagême, pour ajuſter vos affaires? Fi! Peſte ſoit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper, je les aurois joués tous deux par-deſſous la jambe ; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me ſignalois déja par cent tours d'adreſſe jolis.

SILVESTRE.

J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, &

& que je n'ai pas l'eſprit, comme toi, de me brouiller avec la Juſtice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

AH ! Octave, eſt-il vrai ce que Silveſtre vient de dire à Nérine, que votre pere eſt de retour, & qu'il veut vous marier ?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je, vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me ſoupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, & n'êtes-vous pas aſſurée de l'amour que j'ai pour vous ?

HIACINTE.

Oui, Octave, je ſuis ſûre que vous m'aimez ; mais je ne le ſuis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute ſa vie ?

HIACINTE.

J'ai oui dire, Octave, que votre ſexe aime moins long-tems que le nôtre, & que les ardeurs que les

hommes font voir, ſont des feux qui s'éteignent auſſi facilement qu'ils naiſſent.

OCTAVE.

Ah! ma chere Hiacinte, mon cœur n'eſt donc pas fait comme celui des autres hommes, & je ſens bien, pour moi, que je vous aimerai juſqu'au tombeau!

HIACINTE.

Je veux croire que vous ſentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne ſoient ſinceres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres ſentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut vous marier à une autre perſonne; & je ſuis ſûre que je mourrai ſi ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de pere qui puiſſe me contraindre à vous manquer de foi, & je me réſoudrai à quitter mon pays, & le jour même, s'il eſt beſoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déja pris, ſans l'avoir vue, une averſion effroyable pour celle que l'on me deſtine; &, ſans être cruel, je ſouhaiterois que la mere l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuent, & je ne les puis voir ſans me ſentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puiſque vous le voulez, je veux bien eſſuyer mes pleurs, & j'attendrai, d'un œil conſtant, ce qu'il plaira au Ciel de réſoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous ſera favorable.

HIACINTE.

Il ne ſauroit m'être contraire, ſi vous m'êtes fidele.

OCTAVE.

Je le ſerai aſſurément.

HIACINTE.

Je ſerai donc heureuſe.

SCAPIN, *à part.*

Elle n'eſt point tant ſotte, ma foi! & je la trouve aſſez paſſable.

OCTAVE, *montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos beſoins, d'un ſecours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands ſermens de ne me mêler plus du monde; mais, ſi vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN, *à Hiacinte.*

Et, vous, ne dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à ſon exemple, par tout ce qui vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir notre amour.

SCAPIN.

Il faut ſe laiſſer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que....

SCAPIN, *à Octave.*

Chut! (*à Hiacinte.*) Allez-vous-en, vous, & ſoyez en repos.

SCENE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN, *à Octave.*

ET vous, préparez-vous à ſoutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne ſaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, ſur votre foibleſſe, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous compoſer par étude. Un peu de hardieſſe, & ſongez à répondre réſolument ſur ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, eſſayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons. La mine réſolue, la tête haute, les regards aſſurés.

OCTAVE.

Comme cela ?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainſi ?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je ſuis votre pere qui arrive, & répondez-moi fermement comme ſi c'étoit à lui-même. Comment, pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un pere comme moi, oſes-tu paroître devant mes yeux après tes bons déportemens, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon abſence ? Eſt-ce là le fruit de mes ſoins, maraud ? eſt-ce là le fruit de mes ſoins, le reſpect qui m'eſt dû, le reſpect que tu me conſerves ? Allons donc Tu as l'inſolence, fripon, de t'engager ſans le conſentement de ton pere, de contracter un mariage clandeſtin ? Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raiſons. Oh ! que diable, vous demeurez interdit !

OCTAVE.

C'eſt que je m'imagine que c'eſt mon pere que j'entends.

SCAPIN.

Hé ! oui. C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SILVESTRE.

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O ciel! je suis perdu!

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HOLA! Octave, demeurez; Octave? Le voilà enfui. Quelle pauvre espece d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, & ne fais que me suivre.

SCENE VI.

ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE, *dans le fond du Théatre.*

ARGANTE, *se croyant ſeul.*

A-T-ON jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN, *à Silveſtre.*

Il a déja appris l'affaire, & elle lui tient ſi fort en tête, que, tout ſeul, il en parle haut.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN, *à Silveſtre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Je voudrois bien ſavoir ce qu'ils me pourront dire ſur ce beau mariage.

SCAPIN, *à part.*

Nous y avons ſongé.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Tâcheront-ils de me nier la choſe ?

SCAPIN, *à part.*

Non, nous n'y penſons pas.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuſer ?

SCAPIN, *à part.*

Cela ſe pourra faire.

ARGANTE, *se croyant ſeul.*

Prétendront-ils m'amuſer par des contes en l'air?

SCAPIN, *à part.*

Peut-être.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Tous leurs diſcours ſeront inutiles.

SCAPIN, *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN, *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Je ſaurai mettre mon pendard de fils en lieu de ſûreté.

SCAPIN, *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Et pour le coquin de Silveſtre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE, *à Scapin.*

J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE, *appercevant Silveſtre.*

Ah! ah! vous voilà donc, ſage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens!

SCAPIN.

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin. (*A Silveſtre.*) Vous avez ſuivi mes ordres, vraiment, d'une belle maniere; & mon fils s'eſt comporté fort ſagement pendant mon abſence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien à ce que je vois.

ARGANTE.

Assez bien. (*A Silvestre.*) Tu ne dis mot, coquin ! tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon ?

ARGANTE.

Mon dieu, fort bon ! Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller ?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur ?

ARGANTE, *montrant Silvestre.*

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose ? Une action de cette nature ?

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là ?

SCAPIN.

Cela eſt vrai.

ARGANTE.

Un fils qui ſe marie ſans le conſentement de ſon pere ?

SCAPIN.

Oui, il y a quelque choſe à dire à cela. Mais je ſerois d'avis que vous ne fiſſiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne ſuis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon ſoul. Quoi ! tu ne trouves pas que j'aie tous les ſujets du monde d'être en colere ?

SCAPIN.

Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorſque j'ai ſu la choſe, & je me ſuis intéreſſé pour vous, juſqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré ſur le peu de reſpect qu'il gardoit à un pere dont il devoit baiſer les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce ſeroit vous-même. Mais quoi ! je me ſuis rendu à la raiſon, & j'ai conſidéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

SCAPIN.

Que voulez-vous ? il y a été pouſſé par ſa deſtinée.

ARGANTE.

Ah ! ah ! voici une raiſon la plus belle du monde;

on n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, & dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophe! je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raisonnable; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas dans votre tems fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là, & que vous n'en approchiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vrai, j'en demeure d'accord; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, & je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît. Il voit une jeune personne qui lui veut du bien, (car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes,) il la trouve

charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE, *à part.*

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN, *montrant Silvestre.*

Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE, *à Silvestre.*

C'est par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.

Oui, Monsieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tôt protester de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage ?

ARGANTE.

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de pere, & la raiſon de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN.

C'eſt une choſe dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confeſſe qu'il ait été capable de crainte, & que ce ſoit par force qu'on lui ait fait faire les choſes ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce ſeroit ſe faire tort, & ſe montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour ſon honneur & pour le vôtre, qu'il diſe dans le monde que c'eſt de bon gré qu'il l'a épouſée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Ille fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon !

ARGANTE.

Comment, bon ?

SCAPIN.

Vous ne le déshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le déshériterai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais ! voici qui est plaisant ! je ne déshériterai point mon fils ?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera ?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi ?

SCAPIN.

Oui. Vous n'auriez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendreſſe paternelle fera ſon office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela ſera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon dieu, je vous connois; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux. Finiſſons ce diſcours qui m'échauffe la bile.

(*A Silveſtre.*)

Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma diſgrace.

SCAPIN.

Monſieur, ſi je vous puis être utile en quelque choſe, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

(*A part.*)

Je vous remercie. Ah! pourquoi faut-il qu'il ſoit fils unique, & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritiere!

SCENE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'AVOUE que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train; mais l'argent d'autre part nous preſſe pour notre ſubſiſtance; & nous avons, de tous côtés, des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire, la machine eſt trouvée. Je cherche ſeulement dans ma tête un homme qui nous ſoit affidé, pour jouer un perſonnage dont

j'ai beſoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi ſur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en Roi de théatre. Voilà qui eſt bien. Suis-moi. J'ai des ſecrets pour déguiſer ton viſage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la Juſtice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en freres; & trois ans de galere de plus, ou de moins, ne ſont pas pour arrêter un noble cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE.

Oui, ſans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; & un Matelot qui vient de Tarente, m'a aſſuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit prêt de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions, & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverſer tout cet obſtacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE.

Ma foi! Seigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfans eſt une choſe à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par-là ?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par-là ?

ARGANTE.

Oui.

GÉRONTE.

Que, ſi vous aviez, en brave pere, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De ſorte donc que vous avez bien morigéné le vôtre ?

GÉRONTE.

Sans doute ; & je ſerois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et ſi ce fils, que vous avez, en brave pere, ſi bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien ? Hé ?

GÉRONTE.

Comment ?

ARGANTE.

Comment ?

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être ſi prompt à condamner la conduite des autres ; & que ceux qui veulent gloſer : doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Eſt-ce que vous auriez ouï dire quelque choſe de mon fils ?

ARGANTE.

Cela ſe peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi encore ?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros, & vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être inſtruit du détail. Pour moi, je vais vîte conſulter un Avocat, & aviſer des biais que j'ai à prendre. Juſqu'au revoir.

SCENE II.

GÉRONTE, *ſeul.*

QUE pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le ſien ! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ? & je trouve que ſe marier ſans le conſentement de ſon pere, eſt une action qui paſſe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCENE III.

GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE.

AH ! vous voilà !

LÉANDRE, *courant à Géronte pour l'embraſſer.*

Ah ! mon pere, que j'ai de joie de vous voir de retour !

GÉRONTE, *refuſant d'embraſſer Léandre.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embraſſe, & que...

GÉRONTE, *le repouſſant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE.

Quoi! vous me refuſez, mon pere, de vous exprimer mon tranſport par mes embraſſemens?

GÉRONTE.

Oui. Nous avons quelque choſe à démêler enſemble.

LÉANDRE.

Et quoi?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien?

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé ici?

LÉANDRE.

Ce qui s'eſt paſſé?

GÉRONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon abſence?

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aie fait?

GÉRONTE.

Ce n'eſt pas moi qui veux que vous ayiez fait, mais qui demande ce que c'eſt que vous avez fait?

LÉANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune choſe dont vous ayiez lieu de vous plaindre!

GÉRONTE.

Aucune choſe?

LÉANDRE.

Non.

GÉRONTE.

Vous êtes bien réſolu.

LÉANDRE.

C'eſt que je ſuis ſûr de mon innocence.

GÉRONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LÉANDRE.

Scapin ?

GÉRONTE.

Ah ! ah ! ce mot vous fait rougir !

LÉANDRE.

Il vous a dit quelque choſe de moi ?

GÉRONTE.

Ce lieu n'eſt pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on ſe rende au logis ; j'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah ! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils ; & tu peux bien, pour jamais, te réſoudre à fuir de ma préſence.

SCENE IV.

LÉANDRE, *ſeul.*

Me trahir de cette maniere! Un coquin, qui doit par cent raiſons être le premier à cacher les choſes que je lui confie, eſt le premier à les aller découvrir à mon pere. Ah! je jure le Ciel que cette trahiſon ne demeurera pas impunie!

SCENE V.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois je point à tes ſoins! Que tu es un homme admirable, & que le Ciel m'eſt favorable de t'envoyer à mon ſecours!

LÉANDRE.

Ah! ah! vous voilà! Je ſuis ravi de vous trouver, Monſieur le coquin.

SCAPIN.

Monſieur, votre ſerviteur. C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaiſant. Ah! je vous apprendrai!...

SCAPIN,

SCAPIN, *se mettant à genoux.*

Monsieur.

OCTAVE, *se mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin.*

Ah ! Léandre.

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN, *à Léandre.*

Hé ! Monsieur.

OCTAVE, *retenant Léandre.*

De grace.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait ?

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître ?

OCTAVE, *retenant encore Léandre.*

Hé ! doucement.

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah ! Monſieur, auriez-vous bien ce cœur-là ?

LÉANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque choſe, Monſieur ?

LÉANDRE.

Oui, coquin ! & ta conſcience ne te dit que trop ce que c'eſt.

SCAPIN.

Je vous aſſure que je l'ignore.

LÉANDRE, *s'avançant pour frapper Scapin.*

Tu l'ignores !

OCTAVE, *retenant Léandre.*

Léandre ?

SCAPIN.

Hé bien, Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous confeſſe que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Eſpagne dont on vous fit préſent il y a quelques jours ; & que c'eſt moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE.

C'eſt toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Eſpagne, & qui as été cauſe que j'ai tant querellé la ſervante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur. Je vous en demande pardon.

LÉANDRE.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre cela ; mais ce n'eſt pas l'affaire dont il eſt queſtion maintenant.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela, Monſieur?

LÉANDRE.

Non. C'eſt une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la diſes.

SCAPIN.

Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Hé!

OCTAVE, *retenant Léandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monſieur, il eſt vrai qu'il y a trois ſemaines que vous m'envoyâtes porter le ſoir une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, & le viſage tout plein de ſang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monſieur, qui l'avois retenue.

LÉANDRE.

C'eſt toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, afin de voir quelle heure il eſt.

LÉANDRE.

Ah! ah! j'apprends de jolies choſes, & j'ai un ſerviteur fort fidele vraiment! Mais ce n'eſt pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela ?

LÉANDRE.

Non, infâme ! c'eſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

SCAPIN, *à part.*

Peſte !

LÉANDRE.

Parle vîte, j'ai hâte.

SCAPIN.

Monſieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE, *ſe mettant au-devant de Léandre.*

Hé !

SCAPIN.

Hé bien, oui, Monſieur. Vous vous ſouvenez de ce loup-garou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous penſa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monſieur, qui faiſois le loup-garou.

LÉANDRE.

C'étoit toi, traître ! qui faiſois le loup-garou ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, ſeulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE.

Je ſaurai me ſouvenir, en tems & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confeſſes ce que tu as dit à mon pere ?

SCAPIN.

A votre pere ?

LÉANDRE.

Oui, fripon ! à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas ſeulement vu depuis ſon retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu ?

SCAPIN.

Non, Monſieur.

LÉANDRE.

Aſſurément ?

SCAPIN.

Aſſurément. C'eſt une choſe que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE.

C'eſt de ſa bouche que je tiens pourtant.....

SCAPIN.

Avec votre permiſſion, il n'a pas dit la vérité.

SCENE VI.

LÉANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE.

MONSIEUR, je vous apporte une nouvelle qui eſt fâcheuſe pour votre amour.

LÉANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos Egyptiens ſont ſur le point de vous enlever Zerbinette ; & elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, ſi dans deux heures vous ne ſongez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures.

SCENE VII.

LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE.

AH ! mon pauvre Scapin, j'implore ton ſecours !

SCAPIN, *ſe levant & paſſant fièrement devant Léandre.*

Ah ! mon pauvre Scapin ! Je ſuis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a beſoin de moi.

LÉANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, ſi tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Paſſez moi votre épée au travers du corps. Je ſerai ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en ſervant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE.

Tu m'es trop précieux ; & je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute choſe.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE.

Ah ! de grace, ne ſonge plus à tout cela, & penſe à me donner le ſecours que je te demande !

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque choſe pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la ſorte ?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adreſſe.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux ſiennes.

SCAPIN.

J'ai cette inſulte-là ſur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton reſſentiment.

LÉANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où ſe voit mon amour ?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improviſte, un affront comme celui-là !

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confeſſe.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme !

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir paſſer ſon épée au travers du corps !

LÉANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur, & s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! ma foi, Scapin, il faut ſe rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne ſoyez pas ſi prompt.

LÉANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y ſongera.

LÉANDRE.

Mais tu ſais que le tems preſſe.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien eſt-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE.

Cinq cents écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cents piſtoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos peres.

(*A Octave.*)

Pour ce qui eſt du vôtre, la machine eſt déja toute trouvée; (*à Léandre.*) & quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore; car vous ſavez que pour l'eſprit il n'en a pas, grace à Dieu, grande proviſion, &

je le livre pour une eſpece d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offenſe point, il ne tombe entre lui & vous aucun ſoupçon de reſſemblance; & vous ſavez aſſez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne ſoit votre pere que pour la forme.

LÉANDRE.

Tout beau, Scapin!

SCAPIN.

Bon, bon; on fait bien ſcrupule de cela. Vous moquez-vous? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puiſqu'il ſe préſente. Allez-vous-en tous deux; (*à Octave.*) & vous, avertiſſez votre Silveſtre de venir vîte jouer ſon rôle.

SCENE VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN, *à part.*

LE voilà qui rumine.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

Avoir ſi peu de conduite & de conſidération! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeuneſſe impertinente!

SCAPIN.

Monſieur, votre ſerviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monſieur, la vie eſt mêlée de traverſes, il eſt bon de s'y tenir ſans ceſſe préparé; & j'ai ouï dire, il y a long-tems, une parole d'un Ancien, que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été abſent de chez lui, il doit promener ſon eſprit ſur tous les fâcheux accidens que ſon retour peut rencontrer, ſe figurer ſa maiſon brûlée, ſon argent dérobé, ſa femme morte, ſon fils eſtropié, ſa fille ſubornée; & ce qu'il trouve qui ne lui eſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philoſophie; & je ne ſuis jamais revenu au logis, que je ne me ſois tenu prêt à la colere de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux étrivieres; &, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grace à mon bon deſtin.

ARGANTE.

Voilà qui eſt bien; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, c'eſt une choſe que je ne puis ſouffrir, & je viens de conſulter des Avocats pour le faire caſſer.

SCAPIN.

Ma foi ! Monſieur, ſi vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous ſavez ce que c'eſt que les procès en ce Pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raiſon, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN.

Je penſe que j'en ai trouvé une. La compaſſion que m'a donné tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne ſaurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve, &, de tout tems, je me ſuis ſenti pour votre perſonne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te ſuis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épouſée. C'eſt un de ces braves de profeſſion, de ces gens qui ſont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner; & ne font non plus de conſcience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis ſur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raiſon de la violence pour le faire caſſer, vos prérogatives du nom de pere, & l'appui que vous donneroient auprès de la juſtice & votre droit, & votre argent, & vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propoſitions que je lui ai faites d'ajuſter

d'ajuſter l'affaire pour quelque ſomme ; & il donnera ſon conſentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh ! d'abord des choſes par-deſſus les maiſons.

ARGANTE.

Et quoi ?

SCAPIN.

Des choſes extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore ?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cents piſtoles.

ARGANTE.

Cinq ou ſix cents fievres quartaines qui le puiſſent ſerrer. Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN.

C'eſt ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propoſitions, & je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou ſix cents piſtoles. Enfin, après pluſieurs diſcours, voici où s'eſt réduit le réſultat de notre conférence. Nous voilà au tems, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'Armée, je ſuis après à m'équiper ; & le beſoin que j'ai de quelque argent me fait conſentir malgré moi à ce qu'on me propoſe. Il me faut un cheval de ſervice, & je n'en ſaurois avoir un qui ſoit tant ſoit peu raiſonnable, à moins de ſoixante piſtoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour ſoixante piſtoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra les harnois & les piſtolets; & cela ira bien à vingt piſtoles encore.

ARGANTE.

Vingt piſtoles, & ſoixante, ce ſeroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Juſtement.

ARGANTE.

C'eſt beaucoup; mais ſoit, je conſens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut auſſi un cheval pour monter ſon Valet; qui coûtera bien trente piſtoles.

ARGANTE.

Comment diantre! qu'il ſe promene, il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monſieur?

ARGANTE.

Non. C'eſt un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que ſon Valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, & le Maître auſſi.

SCAPIN.

Mon Dieu! Monſieur, ne vous arrêtez point à peu de choſe. N'allez point plaider, je vous prie; & donnez tout pour vous ſauver des mains de la Juſtice.

ARGANTE.

Hé bien, ſoit. Je me réſous à donner encore ces trente piſtoles.

SCAPIN.

Il me faut encor, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh ! qu'il aille au diable avec ſon mulet ! C'en eſt trop ; & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monſieur...

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monſieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas ſeulement un âne.

SCAPIN.

Conſidérez...

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé ! Monſieur, de quoi parlez-vous là, & à quoi vous réſolvez-vous ? Jetez les yeux ſur les détours de la Juſtice. Voyez combien d'appels & de degrés de Juriſdiction, combien de procédures embarraſſantes, combien d'animaux raviſſans, par les griffes deſquels il vous faudra paſſer ; Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Subſtituts, Rapporteurs, Juges, & leurs Cleres. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre choſe, ne ſoit capable de donner un ſoufflet au meilleur

droit du monde. Un Sergent baillera de faux exploits, fur quoi vous ſerez condamné ſans que vous le ſachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre Partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre Avocat, gagné de même, ne ſe trouvera point lorſqu'on plaidera votre cauſe, ou dira des raiſons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des Sentences & Arrêts contre vous. Le Clerc du Rapporteur ſouſtraira des Pieces, ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu; & quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous ſerez ébahi que vos Juges auront été ſollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, Monſieur, ſi vous le pouvez, ſauvez-vous de cet enfer-là! C'eſt être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider; & la ſeule penſée d'un procès ſeroit capable de me faire fuir juſqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien eſt-ce qu'il fait monter le muſet?

SCAPIN.

Monſieur, pour le mulet, pour ſon cheval, & celui de ſon homme, pour le harnois & les piſtolets, & pour payer quelque petite choſe qu'il doit à ſon hôteſſe, il demande en tout deux cents piſtoles.

ARGANTE.

Deux cents piſtoles!

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, *se promenant en colere.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la préſentation, conſeils, productions, & journées de Procureur. Il vous en faudra pour les conſultations & plaidoiries des Avocats, pour le droit de retirer le ſac, & pour les groſſes d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des Subſtituts, pour les épices de concluſion, pour l'enregiſtrement du Greffier, façon d'appointement, ſentences & arrêts, contrôles, ſignatures & expéditions de leurs Cleres; ſans parler de tous les préſens qu'il vous faudra faire. Donnez cette argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! deux cents piſtoles!

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même, de tous les frais de la Juſtice; & j'ai trouvé qu'en donnant deux cents piſtoles à votre

homme, vous en aurez de reſte, pour le moins, cent cinquante, ſans compter les ſoins, les pas & les chagrins que vous épargnez. Quand il n'y auroit à eſſuyer que les ſottiſes que diſent devant tout le monde de méchans plaiſans d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cents piſtoles que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je défie les Avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qui vous plaira; mais ſi j'étois que de vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cents piſtoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

SCENE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE, *déguiſé en Spadaſſin.*

SILVESTRE.

SCAPIN, fais-moi un peu connoître cet Argante, qui eſt pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monſieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en

procès, & faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(*Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derriere Scapin.*)

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui? lui? Par la sang, par la tête, s'il étoit là, je lui donnerois tout-à-l'heure de l'épée dans le ventre.

(*Appercevant Argante.*)

Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, Monsieur; au contraire, c'est son ennem. capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

Ah ! parbleu, j'en ſuis ravi. (*A Argante.*) Vous êtes ennemi, Monſieur, de ce faquin d'Argante ? Hé ?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE, *ſecouant rudement la main d'Argante.* Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure ſur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les ſermens que je ſaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud ſieffé, de ce faquin d'Argante. Repoſez-vous ſur moi.

SCAPIN.

Monſieur, les violences en ce pays-ci ne ſont guere ſouffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il ſe tiendra ſur ſes gardes aſſurément, & il a des parens, des amis & des domeſtiques, dont il ſe fera un ſecours contre votre reſſentiment.

SILVESTRE.

C'eſt ce que je demande, morbleu ! c'eſt ce que je demande. (*Mettant l'épée à la main.*) Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout ſon ſecours ! que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente perſonnes ! que ne les vois-je fondre ſur moi les armes à la main ! (*Se mettant en garde.*) Comment, marauds ! vous avez la hardieſſe de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier. (*Pouſſant de tous les côtés, comme s'il*

avoit pluſieurs perſonnes à combattre.) Donnons. Ferme. Pouſſons. Bon pied, bon œil. Ah! coquins! ah! canaille, vous en voulez par-là; je vous en ferai tâter votre ſoul. Soutenez, marauds, ſoutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. (*Se tournant du côté d'Argante & de Scapin.*) A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez? Pied ferme, morbleu! pied ferme.

SCAPIN.

Hé! hé! hé! Monſieur, nous n'en ſommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oſer jouer à moi.

SCENE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

HÉ bien, vous voyez combien de perſonnes tuées pour deux cents piſtoles. Or ſus, je vous ſouhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin?

SCAPIN.

Plaît-il?

ARGANTE.

Je me réſous à donner les deux cents piſtoles.

SCAPIN.

J'en ſuis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai ſur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroiſſiez-là, après avoir paſſé ici pour autre que ce que vous êtes; & de plus, je craindrois qu'en vous faiſant connoître, il n'allât s'aviſer de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aiſe de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Eſt-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas; mais...

SCAPIN.

Parbleu! Monſieur, je ſuis un fourbe, ou je ſuis honnête homme; c'eſt l'un des deux. Eſt-ce que je voudrois vous tromper, & que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon Maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous ſuis ſuſpect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tiens donc.

SCAPIN.

Non, Monſieur, ne me confiez point votre argent. Je ſerai bien aiſe que vous vous ſerviez de quelque autre.

ARGANTE.

Mon Dieu! tiens.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que ſait-on, ſi je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE.

Tiens, te dis-je, ne me fais point conteſter davantage. Mais ſonge à bien prendre tes ſûretés avec lui.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire, il n'a pas à faire à un ſot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. (*Seul.*) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ! ma foi, le voici. Il ſemble que le Ciel, l'un après l'autre, les amene dans mes filets.

SCENE XI.

GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN, *faiſant ſemblant de ne pas voir Géronte.*

O Ciel ! ô diſgrace imprévue ! ô miſérable pere ! pauvre Géronte, que feras-tu ?

GÉRONTE, *à part,*

Que dit-il là de moi, avec ce viſage affligé ?

SCAPIN.

N'y a-t-il perſonne qui puiſſe me dire où eſt le Seigneur Géronte ?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAPIN, *courant sur le Théatre, sans vouloir entendre ni voir Géronte.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE, *courant après Scapin.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il ſoit caché dans quelque endroit qu'on ne puiſſe point deviner.

GÉRONTE, *arrêtant Scapin.*

Holà ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN.

Ah ! Monſieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer !

GÉRONTE.

Il y a une heure que je ſuis devant toi. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a ?

SCAPIN.

Monſieur...

GÉRONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Monſieur votre fils...

GÉRONTE.

Hé bien, mon fils...

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle ?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à-propos ; & cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le Port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galere Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, & nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galere en mer ; & se voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un esquif, & m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GLÉONTE.

Comment diantre, cinq cents écus !

SCAPIN.

Oui, Monsieur ; & de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE.

Ah ! le pendard de Turc, m'aſſaſſiner de la façon !

SCAPIN.

C'eſt à vous, Monſieur, d'aviſer promptement aux moyens de ſauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendreſſe.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

SCAPIN.

Il ne ſongeoit pas à ce qui eſt arrivé.

GÉRONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc, que je vais envoyer la Juſtice après lui.

SCAPIN.

La Juſtice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

SCAPIN.

Une méchante deſtinée conduit quelquefois les perſonnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu faſſes ici l'action d'un ſerviteur fidele.

SCAPIN.

Quoi, Monſieur ?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, & que tu te mettes à ſa place, juſqu'à ce que j'aie amaſſé la ſomme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé ! Monſieur, ſongez-vous à ce que vous dites?

& vous figurez-vous que ce Turc ait ſi peu de ſens, que d'aller recevoir un miſérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monſieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conſcience ?

SCAPIN.

Vraiment, oui, de la conſcience à un Turc ?

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'eſt que cinq cents écus ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, il ſait que c'eſt mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres ſe trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN.

Ce ſont des gens qui n'entendent point de raiſon.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galere ?

SCAPIN.

Il eſt vrai ; mais, quoi ! on ne prévoyoit pas les choſes. De grace, Monſieur, dépêchez.

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une groſſe clef du côté gauche, qui eſt celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui ſont dans cette grande manne, & tu les vendras aux Fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.*

Eh! Monſieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; &, de plus, vous ſavez le peu de tems qu'on m'a donné.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues: laiſſez-là cette galere, & ſongez que le tems preſſe, & que vous courez riſque de perdre votre fils! Hélas! mon pauvre Maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie; & qu'à l'heure que je parle, on t'amene eſclave en Alger! Mais le ciel me ſera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; & que, ſi tu

manques à être racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un pere.

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monſieur, je tremble que l'heure ne ſonne.

GÉRONTE.

N'eſt-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN.

Non. Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus !

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

SCAPIN.

Vous avez raiſon ; mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade ?

SCAPIN.

Cela eſt vrai ; mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah ! maudite galere !

SCAPIN, *à part.*

Cette galere lui tient au cœur.

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me ſouvenois pas que je viens juſtement de recevoir cette ſomme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être ſi-tôt ravie.

(*Tirant ſa bourſe de ſa poche, & la préſentant à Scapin.*)

Tiens. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN, *tendant la main.*

Oui, Monſieur.

GÉRONTE *retenant ſa bourſe, qu'il fait ſemblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'eſt un ſcélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GÉRONTE *recommençant la même action.*

Un infâme.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GÉRONTE *de même.*

Un homme ſans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire.

GÉRONTE *de même.*

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute ſorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE *de même.*

Et que, ſi jamais je l'attrape, je ſaurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE, *remettant ſa bourſe dans ſa poche, & s'en allant.*

Va, va vîte requerir mon fils.

SCAPIN, *courant après Géronte.*

Holà ! Monſieur.

GÉRONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Où eſt donc cet argent ?

GÉRONTE.

Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN.

Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE.

Ah ! c'eſt la douleur qui me trouble l'eſprit !

SCAPIN.

Je le vois bien.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere ? Ah ! maudite galere ! traître de Turc, à tous les diables !

SCAPIN *ſeul.*

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'eſt pas quitte envers moi ; & je veux qu'il me paie en une autre monnoie l'impoſture qu'il m'a faite auprès de ſon fils.

SCENE XII.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

HÉ bien, Scapin, as-tu réuſſi pour moi dans ton entrepriſe ?

LÉANDRE.

As-tu fait quelque choſe pour tirer mon amour de la peine où il eſt ?

SCAPIN, *à Octave.*

Voilà deux cents piſtoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah ! que tu me donnes de joie !

SCAPIN, *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir ; & je n'ai que faire de vivre, ſi Zerbinette m'eſt ôtée.

SCAPIN.

Holà ! holà ! tout doucement. Comme, diantre, vous allez vîte !

LÉANDRE *ſe retournant.*

Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE.

Ah ! tu me redonnes la vie !

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin.

LÉANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OUI, vos amans ont arrêté entre eux que vous fuſſiez enſemble; & nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE, *à Zerbinette.*

Un tel ordre n'a rien qui ne ſoit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la ſorte; & il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui eſt entre les perſonnes que nous aimons, ne ſe répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la propoſition, & ne ſuis point perſonne à reculer, lorſqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorſque c'eſt d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'eſt une autre choſe; on y court un peu plus de riſque, & je n'y ſuis pas ſi hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon Maître maintenant ; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à ſa paſſion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne ſorte ; & ce n'eſt pas aſſez pour m'aſſurer entiérement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & ſans ceſſe je ris ; mais tout en riant, je ſuis ſérieuſe ſur de certains chapitres, & ton Maître s'abuſera, s'il croit qu'il lui ſuffiſe de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre choſe que de l'argent ; & pour répondre à ſon amour de la maniere qu'il ſouhaite, il me faut un don de ſa fol, qui ſoit aſſaiſonné de certaines cérémonies qu'on trouve néceſſaires.

SCAPIN.

C'eſt-là auſſi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur ; & je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre penſée.

ZERBINETTE.

C'eſt ce que je veux croire, puiſque vous me le dites ; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choſes.

HIACINTE, *à Zerbinette.*

La reſſemblance de nos deſtins doit contribuer encore à faire naître notre amitié ; & nous nous

voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née ; & que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, & faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être ; & l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce que l'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; & ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HIACINTE.

Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ! La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes, dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité, en amour, est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous

nous devient ennuyeux ; il faut du haut & du bas dans la vie ; & les difficultés, qui ſe mêlent aux choſes, réveillent les ardeurs, augmentent les plaiſirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu ! Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui eſt ſi plaiſant du ſtratagême dont tu t'es aviſé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu ſais qu'on ne perd point ſa peine, lorſqu'on me fait un conte ; & que je le paie aſſez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silveſtre qui s'en acquittera auſſi-bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaiſir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entrepriſes haſardeuſes.

SILVESTRE.

Je te l'ai déja dit, tu quitterois le deſſein que tu as, ſi tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui ; mais c'eſt moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuſer ?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine ?

SILVESTRE.

C'eſt que je vois que, ſans néceſſité, tu vas

courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, & tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté; & je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE, *à Scapin.*

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi même, & de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCENE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

HÉ bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté;

mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, & je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frere de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage; & dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, & de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, & demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà & delà, des Soldats de sa Compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par des pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, que vous ne sauriez faire un pas ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne ſais pas, Monſieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds juſqu'à la tête, &... Attendez.

(*Scapin faiſant ſemblant d'aller voir au fond du Théatre, s'il n'y a perſonne.*)

GÉRONTE, *en tremblant.*

Hé?

SCAPIN, *revenant.*

Non, non, non, ce n'eſt rien.

GÉRONTE.

Ne ſaurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courrois riſque, moi, de me faire aſſommer.

GÉRONTE.

Hé, Scapin, montre-toi ſerviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendreſſe pour vous, qui ne ſauroit ſouffrir que je vous laiſſe ſans ſecours.

GÉRONTE.

Tu en ſeras récompenſé, je t'aſſure; & je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu uſé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos pour vous ſauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce ſac, & que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un.*

Ah!

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'eſt perſonne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai ſur mon dos, comme un paquet de quelque choſe; & je vous porterai ainſi, au travers de vos ennemis, juſques dans votre maiſon, où, quand nous ſerons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.

L'invention eſt bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*à part.*) Tu me payeras l'impoſture.

GÉRONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis ſeront bien attrapés. Mettez-vous bien juſqu'au fond; & ſur-tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque choſe qui puiſſe arriver.

GÉRONTE.

Laiſſe-moi faire. Je ſaurai me tenir.

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un Spadaſſin qui vous cherche. (*en contrefaiſant ſa voix.*)

« Quoi, jé n'aurai pas l'abantage dé tué cé Gé-» ronte, & quelqu'un, par charité, né m'enſei-» gnera pas où il eſt? »

(*à Géronte avec ſa voix ordinaire.*)

Ne branlez pas. « Cadédis, jé lé troubérai, ſé » cachât-il au centre dé la terre. »

(*à Géronte, avec ſon ton naturelle.*)

Ne vous montrez pas. « Oh ! l'homme au ſac? » Monſieur. « Jé té vaille un louis, & m'enſeigne » où peut être Géronte. » Vous cherchez le Seigneur Géronte ? « Oui, mardi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monſieur ? « Pour quelle affaire ? » Oui. « Jé veux, cadédis, lé faire mourir ſous les coups de vaton. » Oh! Monſieur, les coups de bâton ne ſe donnent point à des gens comme lui, & ce n'eſt pas un homme à être traité de la ſorte. « Qui ? cé fat de Géronte ; cé maraud, cé vélitre? » Le Seigneur Géronte, Monſieur, n'eſt ni fat, ni maraud, ni bélître ; & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment tu mé » traites, moi, avec cette hauteur ? » Je défends, comme je dois un homme d'honneur qu'on offenſe. « Eſt-ce que tu es des amis dé cé Géronte ? » Oui, Monſieur, j'en ſuis. « Ah ! cadédis, tu es de ſes » amis ? à la vonne hure.

(*Donnant pluſieurs coups de bâton ſur le ſac.*)

» Tien, boilà cé qué jé té vaille pour lui. ».

(*Criant comme s'il recevoit les coups de bâton.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Monſieur ! Ah ! ah ! Monſieur, tout beau ! Ah, doucement ! Ah ! ah ! ah ! ah ! » Ba, porte-lui céla dé ma part. Adiuſias. » Ah ! diable ſoit le Gaſcon ! ah !

GÉRONTE, *mettant la tête hors du ſac.*

Ah ! Scapin, je n'en puis plus !

SCAPIN.

Ah ! Monſieur, je ſuis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable !

GÉRONTE.

Comment ! c'eſt ſur les miennes qu'il a frappé ?

SCAPIN.

Nenni, Monſieur, c'étoit ſur mon dos qu'il frappoit.

GÉRONTE.

Que veux-tu dire ? j'ai bien ſenti les coups, & les ſens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'eſt que le bout du bâton qui a été juſques ſur vos épaules.

GÉRONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner.

SCAPIN, *faiſant remettre Géronte dans le ſac.*

Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. « Parti, moi courir comme une » baſque, & moi ne pouvre point trouſoir de tout » le jour ſti tiable de Gironte ? » Cachez-vous bien. « Dites un peu moi fous, Monſieur l'homme, s'il » ve plaît, fous ſavoir point où l'eſt ſti Gironte que » moi cherchir ? » Non, Monſieur, je ne ſais pas où eſt Géronte « Dites-moi-le fous franchemente, » moi li fouloir pas grande choſe à lui. C'eſt ſeu- » lement pour li donner un petite régale ſur le dos, » d'un douzaine de coups de bâtonne, & do trois » ou quatre petites coups d'épée au travers de ſon » poitrine. » Je vous aſſure, Monſieur, que je ne ſais pas où il eſt. « Il me ſemble que ji fois re-

» muair quelque choſe dans ſti ſac ? » Pardonnez-moi, Monſieur. « Li eſt aſſurément quelque hiſ- » toire là tetans. » Point du tout, Monſieur « Moi » l'afoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ſti » ſac. » Ah ! Monſieur, gardez-vous-en bien ! « Montre-le-moi, un peu fous, ce que c'eſtre-là. » Tout beau, Monſieur ! » Quement, tout beau ! » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi je le fouloir voir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ah ! que de badinemente » Ce ſont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi » fous, te dis-je ? » Je n'en ferai rien. « Toi n'en » faire rien ? » Non. « Moi pailler de ſte bâtonno » ſur les épaules de toi. » Je me moque de cela, « Ah ! toi faire le trôle ! »

(*Donnant des coups de bâton ſur le ſac, & criant comme s'il les recevoit.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Monſieur ! ah ! ah ! ah ! « Juſ- » qu'au reſoir ; l'être-là un petit leçon pour li ap- » prendre à toi à parlair inſolentement. » Ah ! peſte ſoit du baragouineux ! ah !

GÉRONTE, *ſortant ſa tête hors du ſac.*

Ah ! je ſuis roué !

SCAPIN,

Ah ! je ſuis mort !

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent ſur mon dos ?

SCAPIN, *lui remettant la tête dans le ſac.*

Prenez garde, voici une demi-douzaine de ſol- dats tous enſemble.

(*Contrefaiſant la voix de pluſieurs perſonnes.*)

« Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cher-» chons par-tout. N'épargnons point nos pas. Cou-» rons toute la ville, n'oublions aucun lieu. Viſi-» tons tout. Furetons de tous les côtés. Par où » irons-nous ? Tournons par-là. Non, par ici. A » gauche. A droite. Nenni. Si fait. »

(*A Géronte, avec ſa voix ordinaire.*)

Cachez-vous bien. « Ah ! camarades, voici ſon » Valet ! Allons, coquin, il faut que tu nous en-» ſeignes où eſt ton Maître. » Hé ! Meſſieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il eſt. » Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vîte. Tôt. » Hé ! Meſſieurs, doucement.

(*Géronte met doucement la tête hors du ſac, & apperçoit la fourberie de Scapin.*)

« Si tu ne nous fais trouver ton Maître tout-à-» l'heure, nous allons faire pleuvoir ſur toi une » ondée de coups de bâton. » J'aime mieux ſouffrir toute choſe, que de vous découvrir mon Maître. « Nous allons t'aſſommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu ? Ah ! tu en » veux tâter ? Voilà . . . » Oh !

(*Comme il eſt près de frapper, Géronte ſort du ſac, & Scapin s'enfuit.*)

GÉRONTE, *ſeul.*

Ah ! infame ! ah ! traître ! ah ! ſcélérat ! C'eſt ainſi que tu m'aſſaſſines ?

SCENE III.

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE, *riant ſans voir Géronte.*

AH ! ah ! je veux prendre un peu l'air !

GÉRONTE, *à part, ſans voir Zerbinette.*

Tu me la payeras, je te jure.

ZERBINETTE, *ſans voir Géronte.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! la plaiſante hiſtoire, & la bonne dupe que ce vieillard !

GÉRONTE.

Il n'y a rien de plaiſant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi ! que voulez-vous dire, Monſieur ?

GÉRONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous ?

GÉRONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment ! qui ſonge à ſe moquer de vous ?

GÉRONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressé dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE.

Par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire; & j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, & c'est une avanture qui n'est pas pour être long-tems secrete. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, &, qui rodant de Province en Province, se mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas; & le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une

fierté qui lui fit un peu corriger ſes premieres penſées. Il fit connoître ſa paſſion aux gens qui me tenoient, & il les trouva diſpoſés à me laiſſer à lui, moyennant quelque ſomme. Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant ſe trouvoit dans l'état où l'on voit très-ſouvent la plupart des fils de famille, c'eſt à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent; il a un pere, qui, quoique riche, eſt un avaricieux ſieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me ſaurois-je ſouvenir de ſon nom? Ah! aidez-moi un peu! Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui ſoit connu pour être avare au dernier point?

GÉRONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à ſon nom du ron... ronte. O... Oronte. Non. Gé... Géronte; oui, Géronte, juſtement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'eſt ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; & mon amant m'alloit perdre faute d'argent, ſi, pour en tirer de ſon pere, il n'avoit trouvé du ſecours dans l'induſtrie d'un ſerviteur qu'il a. Pour le nom du ſerviteur, je le ſais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'eſt un homme incomparable, & il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

GÉRONTE, *à part.*

Ah! coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour attraper ſa dupe. Ah! ah! ah! ah! je ne ſaurois m'en ſouvenir,

ſouvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah ! ah ! ah ! il eſt allé trouver ce chien d'avare, ah ! ah ! ah ! & il lui a dit, qu'en ſe promenant ſur le Port avec ſon fils, hi ! hi ! ils avoient vu une Galere Turque, où on les avoit invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation : ah ! que tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galere en mer ; & que le Turc l'avoit renvoyé lui ſeul à terre dans un eſquif, avec ordre de dire au pere de ſon Maître, qu'il emmenoit ſon fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cents écus. Ah ! ah ! ah ! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuſes angoiſſes ; & la tendreſſe qu'il a pour ſon fils, fait un combat étrange avec ſon avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande, ſont juſtement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne Ah ! ah ! ah ! Il ne peut ſe réſoudre à tirer cette ſomme de ſes entrailles ; & la peine qu'il ſouffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir ſon fils. Ah ! ah ! ah ! Il veut envoyer la Juſtice en mer après la Galere du Turc. Ah ! ah ! ah ! Il ſollicite ſon Valet de s'aller offrir à tenir la place de ſon fils, juſqu'à ce qu'il ait amaſſé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah ! ah ! ah ! Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah ! ah ! ah ! Le Valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ſes propoſitions, & chaque réflexion eſt douloureuſement accompagnée d'un : Mais que diable alloit-il faire dans cette galere ? Ah ! maudite galere ! Traître de Turc ! Enfin, après pluſieurs détours, après avoir long-tems gémi & ſoupiré....

Mais il me ſemble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous ?

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme eſt un pendard, un inſolent, qui ſera puni par ſon pere du tour qu'il lui a fait ; que l'Egyptienne eſt une mal-aviſée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui ſaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille ; & que le Valet eſt un ſcélérat, qui ſera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il ſoit demain.

SCENE IV.

ZERBINETTE, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OU eſt-ce donc que vous vous échappez ? Savez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant ?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me ſuis adreſſée à lui-même, ſans y penſer, pour lui conter ſon hiſtoire.

SILVESTRE.

Comment, ſon hiſtoire ?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, & je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? tant pis pour

lui. Je ne vois pas que les choſes, pour nous, en puiſſent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller ; & c'eſt avoir bien de la langue, que de ne pouvoir ſe taire de ſes propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelque autre ?

SCENE V.

ARGANTE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE, *derriere le théatre.*

HOLA ! Silveſtre.

SILVESTRE, *à Zerbinette.*

Rentrez dans la maiſon. Voilà mon Maître qui m'appelle.

SCENE VI.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous & mon fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi! Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains; & vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard! nous verrons cette affaire; & je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCENE VII.

GÉRONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GÉRONTE.

Ah! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace!

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE.

Ce même pendard de Scapin, par une fourberie auſſi, m'a attrapé deux cents piſtoles.

GÉRONTE.

Il ne s'eſt pas contenté de m'attraper cinq cents écus ; il m'a traité d'une maniere que j'ai honte de dire. Mais il me la paiera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me faſſe raiſon de la piece qu'il m'a jouée.

GÉRONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE, *à part.*

Plaiſe au ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part !

GÉRONTE.

Mais ce n'eſt pas encore tout, ſeigneur Argante, & un malheur nous eſt toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouiſſois aujourd'hui de l'eſpérance d'avoir ma fille, dont je faiſois toute ma conſolation ; & je viens d'apprendre de mon homme, qu'elle eſt partie il y a long-tems de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaiſſeau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, & ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raiſons pour cela ; & des intérêts de famille m'ont obligé juſqu'ici à tenir fort ſecret ce ſecond mariage. Mais que vois-je ?

SCENE VIII.

ARGANTE, GÉRONTE, NÉRINE, SILVESTRE.

GÉRONTE.

AH ! te voilà nourrice !

NÉRINE, *ſe jetant aux genoux de Géronte.*

Ah ! ſeigneur Pandolphe, que . . . .

GÉRONTE.

Appelle-moi Géronte, & ne te ſers plus de ce nom. Les raiſons ont ceſſé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE.

Las ! que ce changement de nom nous a cauſé de troubles & d'inquiétudes dans les ſoins que nous avons pris de vous chercher ici !

GÉRONTE.

Où eſt ma fille & ſa mere ?

NÉRINE.

Votre fille, Monſieur, n'eſt pas loin d'ici ; mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me ſuis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée ?

NÉRINE.

Oui, Monſieur.

GÉRONTE.

Et avec qui ?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain ſeigneur Argante.

GÉRONTE.

O ciel !

ARGANTE.

Quelle rencontre !

GÉRONTE.

Mene-nous, mene-nous promptement où elle eſt.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Paſſe devant. Suivez-moi, ſuivez-moi, Seigneur Argante.

SILVESTRE, *ſeul.*

Voilà une aventure qui eſt tout-à-fait ſurprenante.

SCENE IX.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HÉ bien, Silveſtre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave eſt accommodée. Notre Hiacinte s'eſt trouveé la fille du Seigneur Géronte; & le haſard a fait ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'eſt que les deux vieillards ſont contre toi des menaces épouvantables, & ſur-tout le Seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'eſt rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; & ce ſont des nuées qui paſſent de loin ſur nos têtes.

SILVESTRE.

Prends garde à toi. Les fils pourroient bien ſe raccommoder avec les peres, & toi demeurer dans la naſſe.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire, je trouverai moyen d'apaiſer leur courroux, &...

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui ſortent.

SCENE X.

GÉRONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

GÉRONTE.

ALLONS, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, ſi j'avois pu voir votre mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout-à-propos.

SCENE XI.

ARGANTE, GÉRONTE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VENEZ, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuſe aventure de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE.

Non, mon pere, toutes vos propoſitions de mariage ne ſerviront de rien. Je dois lever le maſque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne ſais pas...

OCTAVE.

Je ſais tout ce qu'il faut ſavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du Seigneur Géronte ne me ſera jamais de rien.

GÉRONTE.

C'eſt elle...

OCTAVE, *à Géronte.*

Non, Monſieur, je vous demande pardon, mes réſolutions ſont priſes.

SILVESTRE, *à Octave.*

Ecoutez...

OCTAVE.

Non. Tais-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE, *à Octave.*

Ta femme....

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hiacinte. (*Traverſant le Théatre pour ſe mettre à côté d'Hiacinte.*) Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi eſt engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'eſt elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui ſuit toujours ſa pointe!

HIACINTE, *montrant Géronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE.

Allons chez moi, nous ſerons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE, *montrant Zerbinette.*

Ah ! mon pere, je vous demande par grace, que je ne ſois point ſéparée de l'aimable perſonne que vous voyez. Elle a un mérite, qui vous fera concevoir de l'eſtime pour elle quand il ſera connu de vous.

GÉRONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une perſonne qui eſt aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille ſottiſes de moi-même ?

ZERBINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer. Je n'aurois pas parlé de la ſorte, ſi j'avois ſu que c'étoit vous, & je ne vous connoiſſois que de réputation.

GÉRONTE.

Comment, que de réputation ?

HIACINTE.

Mon pere, la paſſion que mon frere a pour elle, n'a rien de criminel, & je réponds de ſa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui eſt fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaſſe mon fils avec elle ? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuſe.

SCENE XII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

LÉANDRE.

MON pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, ſans naiſſance & ſans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle eſt de cette ville, & d'honnête famille, que ce ſont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ſes parens.

ARGANTE.

Hélas! à voir ce bracelet, c'eſt ma fille que je perdis à l'âge que vous dites!

GÉRONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'eſt; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre aſſuré. Ma chere fille!

HIACINTE.

O Ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCENE XIII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE, CARLE.

CARLE.

AH! Meſſieurs, il vient d'arriver un accident étrange!

GÉRONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GÉRONTE.

C'eſt un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! Monſieur, vous ne ſerez pas en peine de cela! En paſſant contre un bâtiment, il lui eſt tombé ſur la tête un marteau de Tailleur de pierre, qui lui a briſé l'os, & découvert toute la cervelle. Il ſe meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où eſt-il?

CARLE.

Le voilà.

SCENE DERNIERE.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN, *apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bleſſé.*

AH! ah! Meſſieurs, vous me voyez... ah! vous me voyez dans un étrange état!... Ah! je n'ai pas voulu mourir, ſans venir demander pardon à toutes les perſonnes que je puis avoir offenſées! Ah! oui, Meſſieurs, avant que de rendre le dernier ſoupir, je vous conjure, de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante & le Seigneur Géronte. Ah!

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN, *à Géronte.*

C'eſt vous, Monſieur, que j'ai le plus offenſé par les coups de bâton...

GÉRONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne auſſi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GÉRONTE.

Laiſſons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE.

Mon Dieu ! tais-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE.

Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas ! quelle bonté ! Mais eſt-ce de bon cœur, Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE.

Hé ! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui eſt fait.

SCAPIN.

Ah ! Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

GÉRONTE.

Oui ; mais je te pardonne, à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monſieur?

GÉRONTE.

Je me dédis de ma parole, ſi tu réchappes.

SCAPIN.

Ah ! ah ! voilà mes foibleſſes qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner ſans condition.

GÉRONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons ſouper enſemble, pour mieux goûter notre plaiſir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

CHRISALE, Bourgeois.
PHILAMINTE, Femme de Chriſale.
ARMANDE, } Filles de Chriſale & de Phi-
HENRIETTE, } laminte.
ARISTE, Frere de Chriſale.
BELISE, Sœur de Chriſale.
CLITANDRE, Amant d'Henriette.
TRISSOTIN, Bel-eſprit.
VADIUS, Savant.
MARTINE, Servante.
L'ÉPINE, Valet de Chriſale.
JULIEN, Valet de Vadius.
UN NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de Chriſale.

LES FEMMES SAVANTES, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoi ! le beau nom de fille eſt un titre, ma ſœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ?
Et de vous marier vous oſez faire fête !
Ce vulgaire deſſein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE.

Oui, ma ſœur.

ARMANDE.

Ah ! ce oui ſe peut-il ſupporter ;
Et ſans un mal de cœur, ſauroit-on l'écouter !

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en ſoi qui vous oblige,
Ma ſœur ? . . .

ARMANDE.

Ah! mon Dieu, ſi!

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! ſi! vous dis-je!
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'eſprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on eſt par lui bleſſée,
Sur quelle ſale vue il traîne la penſée?
N'en friſſonnez-vous point? & pouvez-vous, ma ſœur,
Aux ſuites de ce mot réſoudre votre cœur?

HENRIETTE.

Les ſuites de ce mot, quand je les enviſage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne vois rien là, ſi j'en puis raiſonner,
Qui bleſſe la penſée, & faſſe friſſonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel, ſont pour vous plaire!

HENRIETTE.

Et qu'eſt-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à ſoi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, & ſoit aimé de vous;
Et, de cette union de tendreſſe ſuivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien aſſorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! que votre eſprit eſt d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit perſonnage,
De vous claquemurer aux choſes du ménage!

Et de n'entrevoir point de plaiſirs plus touchans,
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans !
Laiſſez aux gens groſſiers, aux perſonnes vulgaires,
Les bas amuſemens de ces ſortes d'affaires.
A de plus beaux objets élevez vos deſirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaiſirs ;
Et, traitant de mépris les ſens & la matiere,
A l'eſprit, comme nous, donnez-vous toute entiere.
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de ſavante on honore en tous lieux :
Tâchez, ainſi que moi, de vous montrer ſa fille ;
Aſpirez aux clartés qui ſont dans la famille,
Et vous rendez ſenſible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux loix d'un homme en eſclave aſſervie,
Mariez-vous, ma ſœur, à la philoſophie,
Qui nous monte au-deſſus de tout le genre-humain,
Et donne à la raiſon l'empire ſouverain,
Soumettant à ſes loix la partie animale
Dont l'appétit groſſier aux bêtes nous ravale.
Ce ſont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens ;
Et les ſoins, où je vois tant de femmes ſenſibles,
Me paroiſſent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre eſt tout-puiſſant,
Pour différens emplois nous fabrique en naiſſant ;
Et tout eſprit n'eſt pas compoſé d'une étoffe,
Qui ſe trouve taillée à faire un philoſophe.

Si le vôtre eſt né propre aux élévations
Où montent des ſavans les ſpéculations,
Le mien eſt fait, ma ſœur, pour aller terre à terre;
Et dans les petits ſoins ſon foible ſe reſſerre.
Ne troublons point du Ciel les juſtes réglemens,
Et de nos deux inſtincts ſuivons les mouvemens.
Habitez, par l'eſſor d'un grand & beau génie,
Les hautes régions de la philoſophie;
Tandis que mon eſprit, ſe tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terreſtres appas.
Ainſi, dans nos deſſeins, l'une à l'autre contraire,
Nous ſaurons toutes deux imiter notre mere;
Vous, du côté de l'ame & des nobles deſirs;
Moi, du côté des ſens & des groſſiers plaiſirs;
Vous, aux productions d'eſprit & de lumiere;
Moi, dans celles, ma ſœur, qui ſont de la matiere.

ARMANDE.

Quand ſur une perſonne on prétend ſe régler,
C'eſt par les beaux côtés qu'il lui faut reſſembler;
Et ce n'eſt point du tout la prendre pour modele,
Ma ſœur, que de touſſer & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne ſeriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma ſœur, que ſon noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philoſophie.
De grace, ſouffrez-moi, par un peu de bonté,
Des baſſeſſes à qui vous devez la clarté;
Et ne ſupprimez point, voulant qu'on vous ſeconde,
Quelque petit ſavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre eſprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais ſachons, s'il vous plaît, qui vous ſongez à prendre ?
Votre viſée, au moins, n'eſt pas miſe à Clitandre ?

HENRIETTE.

Et par quelle raiſon n'y ſeroit-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? Eſt-ce un choix qui ſoit bas ?

ARMANDE.

Non ; mais c'eſt un deſſein qui ſeroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'eſt pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement ſoupiré.

HENRIETTE.

Oui ; mais tous ces ſoupirs, chez vous ſont choſes vaines,
Et vous ne tombez pas aux baſſeſſes humaines ;
Votre eſprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philoſophie a toutes vos amours.
Ainſi, n'ayant au cœur nul deſſein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puiſſe prétendre ?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raiſon ſur les ſens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut, pour époux, refuſer un mérite,
Que, pour adorateur, on veut bien à ſa ſuite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ſes adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'eſt venu m'offrir l'hommage de ſa flamme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entiere ſûreté?
Croyez-vous pour vos yeux ſa paſſion bien forte,
Et qu'en ſon cœur, pour moi, toute flamme ſoit morte?

HENRIETTE.

Il me l'a dit, ma ſœur; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne ſoyez pas, ma ſœur, d'une ſi bonne foi;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y ſonge pas bien, & ſe trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne ſais; mais enfin, ſi c'eſt votre plaiſir,
Il nous eſt bien aiſé de nous en éclaircir.
Je l'apperçois qui vient; &, ſur cette matiere,
Il pourra nous donner une pleine lumiere.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

POUR me tirer d'un doute où me jette ma ſœur,
Entre elle & moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux eſt en droit de prétendre.

ARMANDE.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre paſſion
Impoſer la rigueur d'une explication ;
Je ménage les gens, & ſais comme embarraſſe
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui diſſimule peu,
Ne ſent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette ;
Et j'avouerai tout haut, d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens où je ſuis arrêté,
(*montrant Henriette.*)
Mon amour & mes vœux ſont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte ;
Vous avez bien voulu les choſes de la ſorte.
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres ſoupirs
Vous ont aſſez prouvé l'ardeur de mes deſirs ;
Mon cœur vous conſacroit une flamme immortelle,
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête aſſez belle :
J'ai ſouffert ſous leur joug cent mépris différens ;
Ils régnoient ſur mon ame en ſuperbes tyrans ;
Et je me ſuis cherché, laſſé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes.
(*montrant Henriette.*)
Je les ai rencontrées, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me ſeront précieux ;
D'un regard pitoyable ils ont ſéché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De ſi rares bontés m'ont ſi bien ſu toucher,

Qu'il n'eſt rien qui me puiſſe à mes fers arracher ;
Et j'oſe maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort ſur ma flamme ;
De ne point eſſayer à rappeller un cœur
Réſolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé, qui vous dit, Monſieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin ſi fort on ſe ſoucie ?
Je vous trouve plaiſant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé, doucement, ma ſœur ! Où donc eſt la morale
Qui fait ſi bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?
Sachez que le devoir vous ſoumet à leurs loix,
Qu'il ne vous eſt permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont ſur votre cœur l'autorité ſuprême,
Et qu'il eſt criminel d'en diſpoſer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir.
Mon cœur ſur vos leçons veut régler ſa conduite ;
Et, pour vous faire voir, ma ſœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes ſoins travailler hautement ;
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma ſœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma ſœur, point du tout. Je ſais que ſur vos ſens
Les droits de la raiſon ſont toujours tout-puiſſans ;
Et que par les leçons qu'on prend dans la ſageſſe,
Vous êtes au-deſſus d'une telle foibleſſe.
Loin de vous ſoupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer ſa demande ; &, de votre ſuffrage,
Preſſer l'heureux inſtant de notre mariage.
Je vous en ſollicite ; &, pour y travailler....

ARMANDE.

Votre petit eſprit ſe mêle de railler !
Et d'un cœur qu'on vous jette, on vous voit toute fiere.

HENRIETTE.

Tout jeté qu'eſt ce cœur, il ne vous déplaît guere ;
Et ſi vos yeux ſur moi le pouvoient ramaſſer,
Ils prendroient aiſément le ſoin de ſe baiſſer.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne deſcendre ;
Et ce ſont ſots diſcours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'eſt fort bien fait à vous ; & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre ſincere aveu ne l'a pas peu ſurpriſe.

CLITANDRE.

Elle mérite aſſez une telle franchiſe ;
Et toutes les hauteurs de ſa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma ſincérité.
Mais, puiſqu'il m'eſt permis, je vais à votre pere,
Madame...

HENRIETTE.

Le plus ſûr eſt de gagner ma mere.
Mon pere eſt d'une humeur à conſentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choſes qu'il réſout ;
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui le ſoumet d'abord à ce que veut ſa femme :
C'eſt elle qui gouverne ; & d'un ton abſolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a réſolu.
Je voudrois bien vous voir, pour elle & pour ma tante,
Une ame, je l'avoue, un peu plus complaiſante ;
Un eſprit, qui flattant les viſions du leur,
Vous pût de leur eſtime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il eſt né ſincere,
Même, dans votre ſœur, flatter leur caractere ;
Et les femmes docteurs ne ſont point de mon goût.

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante, afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait :
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir, sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mere ;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimere,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme ;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits
Un benêt dont par-tout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût & vos yeux.
Mais, comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur ;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison ; mais Monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.

Je ne puis conſentir, pour gagner ſes ſuffrages,
A me déshonorer en priſant ſes ouvrages;
C'eſt par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoiſſois avant que l'avoir vu.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux ſa pédante perſonne;
La conſtante hauteur de ſa préſomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend, en tout tems, ſi content de ſoi-même,
Qui fait qu'à ſon mérite inceſſamment il rit,
Qu'il ſe fait ſi bon gré de tout ce qu'il écrit;
Et qu'il ne voudroit pas changer ſa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

HENRIETTE.

C'eſt avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Juſques à ſa figure encor la choſe alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le Poëte;
Et j'en avois ſi bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais,
Je gageai que c'étoit Triſſotin en perſonne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la choſe comme elle eſt;
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre myſtere,
Et gagne ſa faveur auprès de votre mere.

SCENE IV.

BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un Amant,
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincere flamme...

BELISE.

Ah! tout beau! Gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des desirs qui chez moi passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secretes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interpretes;
Mais si la bouche vient à vouloir s'en mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BELISE.

Ah! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue!

Ce ſubtil faux-fuyant mérite qu'on le loue :
Et dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ce n'eſt point du tout un trait d'eſprit, Madame,
Et c'eſt un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient ſous ſon aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette eſt le bien où j'aſpire.
Vous y pouvez beaucoup ; & tout ce que je veux,
C'eſt que vous y daigniez favoriſer mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je ſais ſous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure eſt adroite ; &, pour n'en point ſortir,
Aux choſes que mon cœur offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen eſt rebelle ;
Et que, ſans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé ! Madame, à quoi bon un pareil embarras :
Et pourquoi voulez-vous penſer ce qui n'eſt pas !

BELISE.

Mon Dieu ! point de façons. Ceſſez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont ſouvent fait entendre.
Il ſuffit que l'on eſt contente du détour
Dont s'eſt adroitement aviſé votre amour ;
Et que, ſous la figure où le reſpect l'engage,
On veut bien ſe réſoudre à ſouffrir ſon hommage,
Pourvu que ſes tranſports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes Autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais....

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous ſuffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur....

BELISE.

Laiſſez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'eſt fait un effort ſurprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, ſi je vous aime; & ſage....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCENE V.

CLITANDRE, *ſeul.*

DIANTRE ſoit de la folle avec ſes viſions!
A-t-on rien vu d'égal à ſes préventions?
Allons commettre un autre au ſoin que l'on me donne,
Et prenons le ſecours d'une ſage perſonne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*

Oui, je vous porterai la réponſe au plus tôt;
J'appuierai, preſſerai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choſes à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il deſire!
Jamais...

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frere!

CHRISALE.

Et vous auſſi,
Mon frere.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amene ici?

CHRISALE.

Non ; mais ſi vous voulez, je ſuis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis aſſez long-tems vous connoiſſez Clitandre ?

CHRISALE.

Sans doute, & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle eſtime eſt-il, mon frere, auprès de vous ?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'eſprit, de cœur & de conduite ;
Et je vois peu de gens qui ſoient de ſon mérite.

ARISTE.

Certain deſir qu'il a, conduit ici mes pas ;
Et je me réjouis que vous en faſſiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu ſon pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon Gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans ;
Et nous étions, ma foi ! tous deux de verds-galans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les Dames Romaines ;
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines ;
Nous faiſions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au ſujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BELISE, *entrant doucement, & écoutant*, CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

CLITANDRE auprès de vous me fait ſon interprete,
Et ſon cœur eſt épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi ! de ma fille ?

ARISTE.

Oui. Clitandre en eſt charmé ;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE, *à Ariſte.*

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'hiſtoire,
Et l'affaire n'eſt pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma ſœur ?

BELISE.

Clitandre abuſe vos eſprits,
Et c'eſt d'un autre objet que ſon cœur eſt épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'eſt pas Henriette qu'il aime ?

BELISE.

BELISE.

Non, j'en ſuis aſſurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé ! oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma ſœur, chargé par lui
D'en faire la demande à ſon pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et ſon amour même m'a fait inſtance
De preſſer les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, eſt un amuſement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je fais le myſtere;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puiſque vous ſavez tant de choſes, ma ſœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime ?

BELISE.

Vous le voulez ſavoir ?

ARISTE.

Oui. Quoi ?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous ?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai ! ma sœur !

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai ?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai ?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire ;
Et Dorante & Damis, Cléonte & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment ?

BELISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit ?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence ;
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour :
Mais, pour m'offrir leur cœur, & vouer leur service,
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

BELISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquans, par tout, Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce ſont emportemens d'une jalouſe rage.

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'eſt par un déſeſpoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi! ma chere ſœur, viſion toute claire.

CHRISALE, *à Béliſe.*

De ces chimeres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah! chimeres! Cé ſont des chimeres, dit-on.
Chimeres, moi! Vraiment, chimeres eſt fort bon!
Je me réjouis fort de chimeres, mes freres;
Et je ne ſavois pas que j'euſſe des chimeres.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

Notre ſœur eſt folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais encore une fois, reprenons le diſcours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponſe on doit faire à ſa flamme.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y conſens de bon cœur,
Et tiens ſon alliance à ſingulier honneur.

ARISTE.

Vous ſavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRISALE.

C'eſt un intérêt qui n'eſt pas d'importance;
Il eſt riche en vertu, cela vaut des tréſors,
Et puis ſon pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme; & voyons à la rendre
Favorable...

CHRISALE.

Il ſuffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais pour appuyer votre conſentement,
Mon frere, il n'eſt pas mal d'avoir ſon agrément.
Allons...

CHRISALE.

Vous moquez-vous? Il n'eſt pas néceſſaire.
Je réponds de ma femme, & prends ſur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRISALE.

Laiſſez faire, dis-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais diſpoſer aux choſes de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-deſſus ſonder votre Henriette;
Et reviendrai ſavoir...

CHRISALE.

C'eſt une affaire faite,
Et je vais à ma femme en parler ſans délai.

SCENE V.

CHRISALE, MARTINE.

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! L'an dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage ;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ai ?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.

CHRISALE.

Votre congé ?

MARTINE.

Oui, Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous.
Ma femme, bien souvent, a la tête un peu chaude ;
Et je ne veux pas, moi. . .

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE, *appercevant Martine.*

Quoi, je vous vois, maraude!
Vîte, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux!

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Quoi! vous la soutenez?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRISALE.

Mon Dieu, non.
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chaſſer ſans cauſe légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut ; de nos gens. . .

PHILAMINTE.

Non, elle ſortira, vous dis-je, de céans.

CHRISALE.

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque choſe là contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obſtacle aux deſirs que je montre.

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raiſonnable époux,
Etre pour moi, contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

(*ſe tournant vers Martine.*)

Auſſi fais-je. Oui, ma femme avec raiſon vous chaſſe,
Coquine ; & votre crime eſt indigne de grace.

MARTINE.

Qu'eſt-ce donc que j'ai fait ?

CHRISALE, *bas.*

Ma foi ! je ne ſais pas.

PHILAMINTE.

Elle eſt d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à votre haine,
Caſſé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chaſſer, & vous figurez-vous
Que, pour ſi peu de choſe, on ſe mette en courroux?

CHRISALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)
Qu'eſt-ce à dire? L'affaire eſt donc conſidérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraiſonnable?

CHRISALE.

Eſt-ce qu'elle a laiſſé, d'un eſprit négligent,
Dérober quelque aiguiere, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne ſeroit rien.

CHRISALE, *à Martine.*

Oh! oh! Peſte, la belle!
(*à Philaminte.*)
Quoi! l'avez-vous ſurpriſe à n'être pas fidelle à

PHILAMINTE.

C'eſt pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)
Comment diantre, friponne! Hé, a-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une inſolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, inſulté mon oreille,

Par l'impropriété d'un mot ſauvage & bas,
Qu'en termes déciſifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Eſt-ce-là. . .

PHILAMINTE.

Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les ſciences,
La Grammaire, qui fait régenter juſqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ſes loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excuſaſſiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il eſt vrai que ce ſont des pitiés.
Toute conſtruction eſt par elle détruite ;
Et des loix du langage on l'a cent fois inſtruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez eſt, je crois, bel & bon ;
Mais je ne ſaurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! Appeller un jargon, le langage
Fondé ſur la raiſon & ſur le bel uſage !

MARTINE.

Quand on ſe fait entendre, on parle toujours bien ;
Et tous vos biaux dictons ne ſervent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voilà pas encore de ſon ſtyle ?
Ne ſervent pas de rien.

BELISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les ſoins qu'on prend inceſſamment,
On ne te puiſſe apprendre à parler congruement ?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'eſt, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir !

BELISE.

Quel ſoléciſme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille ſenſible.

BELISE.

Ton eſprit, je l'avoue, eſt bien matériel.
Je, n'eſt qu'un ſingulier, *avons*, eſt pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenſer la Grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenſer grand'mere, ni grand-pere ?

PHILAMINTE.

O Ciel !

BELISE.

Grammaire eſt priſe à contre-ſens par toi ;
Et je t'ai dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoiſe,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoiſe !
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le ſubſtantif,
Nous enſeigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre !

BELISE.

Ce ſont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'eſt qu'il les faut faire enſemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou ſe gourment,
qu'importe ?

PHILAMINTE, *à Beliſe.*

Hé, mon Dieu ! finiſſez un diſcours de la ſorte.
(*A Chriſale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire ſortir ?

CHRISALE.

(*A part.*)
Si fait. A ſon caprice il me faut conſentir.
Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment ! vous avez peur d'offenſer la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant ?

CHRISALE.

(*D'un ton ferme.*) (*D'un ton plus doux.*)
Moi ? point. Allons, ſortez. Va-t-en, ma pauvre enfant.

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes ſatisfaite, & la voilà partie ;
Mais je n'approuve point une telle ſortie ;
C'eſt une fille propre aux choſes qu'elle fait,
Et vous me la chaſſez pour un maigre ſujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon ſervice,
Pour mettre inceſſamment mon oreille au ſupplice ;
Pour rompre toute loi d'uſage & de raiſon,
Par un barbare amas de vices d'oraiſon,
De mots eſtropiés, couſus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruiſſeaux des Halles ?

BELISE.

Il eſt vrai que l'on ſue à ſouffrir ſes diſcours,
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce groſſier génie,
Sont ou le pléonaſme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuiſine elle ne manque pas ?

J'aime

J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ſes herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redíſe cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou ſaler trop mon pot.
Je vis de bonne ſoupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe & Balzac, ſi ſavans en beaux mots,
En cuiſine, peut-être, auroient été des ſots.

PHILAMINTE.

Que ce diſcours groſſier terriblement aſſomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baiſſé ſans ceſſe aux ſoins matériels,
Au lieu de ſe hauſſer vers les ſpirituels!
Le corps, cette guenille, eſt-il d'une importance,
D'un prix à mériter ſeulement qu'on y penſe?
Et ne devons-nous pas laiſſer cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps eſt moi-même, & j'en veux prendre ſoin;
Guenille, ſi l'on veut, ma guenille m'eſt chere.

BÉLISE.

Le corps avec l'eſprit fait figure, mon frere;
Mais ſi vous en croyez tout le monde ſavant,
L'eſprit doit ſur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand ſoin, notre premiere inſtance,
Doit être à le nourrir du ſuc de la ſcience.

CHRISALE.

Ma foi! ſi vous ſongez à nourrir votre eſprit,
C'eſt de viande bien creuſe, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul ſoin, nulle ſollicitude
Pour....

PHILAMINTE.

Ah ! *follicitude*, à mon oreille est rude,
Il put étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vrai que le mot est bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, & décharge ma rate.
De folles on vous traite, & j'ai fort sur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc ?

CHRISALE, *à Belise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre soléciſme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux Docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aſpect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout ſens-deſſus-deſſous.
Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,
Qu'une femme étudie, & ſache tant de choſes.
Former aux bonnes mœurs l'eſprit de ſes enfans,
Faire aller ſon ménage, avoir l'œil ſur ſes gens,
Et régler la dépenſe avec économie,
Doit être ſon étude & ſa philoſophie.

Nos peres ſur ce point étoient gens bien ſenſés,
Qui diſoient qu'une femme en ſait toujours aſſez,
Quand la capacité de ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chauſſe.
Les leurs ne liſoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trouſſeau de leurs filles.
Les femmes d'à-préſent ſont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir Auteurs;
Nulle ſcience n'eſt pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les ſecrets les plus hauts s'y laiſſent concevoir;
Et l'on ſait tout chez moi, hors ce qu'il faut ſavoir.
On y ſait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain ſavoir qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſait comme va mon pot dont j'ai beſoin.
Mes gens à la ſcience aſpirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon;
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.
L'un me brûle mon rôt en liſant quelque hiſtoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin je vois par eux votre exemple ſuivi,
Et j'ai des ſerviteurs, & ne ſuis point ſervi.
Une pauvre ſervante au moins m'étoit reſtée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chaſſe avec un grand fracas,
A cauſe qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma ſœur, tout ce train-là me bleſſe,
Car c'eſt, comme j'ai dit, à vous que je m'adreſſe.

Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monſieur Triſſotin;
C'eſt lui qui dans des vers vous a tympaniſées,
Tous les propos qu'il tient ſont des billeveſées:
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle baſſeſſe, ô Ciel! & d'ame & de langage!

BELISE.

Eſt-il de petits corps un plus lourd aſſemblage?
Un eſprit compoſé d'atômes plus bourgeois?
Et de ce même ſang ſe peut-il que je ſois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confuſion, j'abandonne la place.

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle, c'eſt fait.
Diſcourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée
C'eſt une Philoſophe enfin, je n'en dis rien,
Elle eſt bien gouvernée, & vous faites fort bien;
Mais de toute autre humeur ſe trouve ſa cadette;

Et je crois qu'il eſt bon de pourvoir Henriette,
De choiſir un mari....

PHILAMINTE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé;
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monſieur Triſſotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre eſtime,
Eſt celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je ſais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La conteſtation eſt ici ſuperflue,
Et de tout point chez moi l'affaire eſt réſolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raiſons à faire approuver ma conduite;
Et je connoîtrai bien ſi vous l'avez inſtruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HÉ bien! la femme ſort, mon frere; & je vois bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel eſt le ſuccès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle conſenti? l'affaire eſt-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à fait encor.

ARISTE.

Refuſe-t-elle ?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Eſt-ce qu'elle balance ?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc ?

CHRISALE.

C'eſt que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre !

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui ſe nomme ?

CHRISALE.

Monſieur Triſſotin.

ARISTE.

Quoi ! ce Monſieur Triſſotin....

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de vers & de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRISALE.

Moi ! point, A Dieu ne plaiſe.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRISALE.

Rien ; & je ſuis bien-aiſe
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raiſon eſt fort belle, & c'eſt faire un grand pas.
Avez-vous ſu du moins lui propoſer Clitandre ?

CHRISALE.

Non ; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes ! votre prudence eſt rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte avec votre molleſſe ?
Et ſe peut-il qu'un homme ait aſſez de foibleſſe
Pour laiſſer à ſa femme un pouvoir abſolu,
Et n'oſer attaquer ce qu'elle a réſolu ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! vous en parlez, mon frere, bien à l'aiſe,
Et vous ne ſavez pas comme le bruit me peſe.
J'aime fort le repos, la paix & la douceur,
Et ma femme eſt terrible avecque ſon humeur.
Du nom de Philoſophe elle fait grand myſtere,
Mais elle n'en eſt pas pour cela moins colere ;
Et ſa morale, faite à mépriſer le bien,
Sur l'aigreur de ſa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppoſe à ce que veut ſa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête ;
Elle me fait trembler dès qu'elle prend ſon ton ;
Je ne ſais où me mettre, & c'eſt un vrai dragon :

Et cependant avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & ma mie.

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse;
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un, je le veux?
Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut;
Un pédant, qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel-esprit & de grand Philosophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raison, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRISALE.

C'eſt une choſe infâme
Que d'être ſi ſoumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il eſt vrai.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille eſt ma fille, & que j'en ſuis le maître,
Pour lui prendre un mari qui ſoit ſelon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raiſonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & ſavez ſa demeure;
Faites-le-moi venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'eſt ſouffrir trop long-tems;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

PHILAMINTE.

AH! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il eſt beſoin qu'on peſe.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, *à Triſſotin.*

Ce ſont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'eſt une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce ſont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de ſi preſſans deſirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaiſirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Hélas ! c'eſt un enfant tout nouveau-né, Madame.
Son ſort aſſurément a lieu de vous toucher,
Et c'eſt dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il ſuffit de ſon pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut ſervir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'eſprit !

SCENE I.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

PHILAMINTE, *à Henriette qui veut ſe retirer.*

HOLA ! Pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE.

C'eſt de peur de troubler un entretien ſi doux.

PHILAMINTE.

Approchez ; & venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaiſir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je ſais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'eſt pas mon fait que les choſes d'eſprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Auſſi-bien ai-je à vous dire enſuite
Un ſecret dont il faut que vous ſoyez inſtruite.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Les ſciences n'ont rien qui vous puiſſe enflammer,
Et vous ne vous piquez que de ſavoir charmer.

HENRIETTE.

Auſſi peu l'un que l'autre ; & je n'ai nulle envie.

BELISE.

Ah ! ſongeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, *à l'Epine.*

Allons, petit garçon, vîte, de quoi s'aſſeoir.
(*l'Epine ſe laiſſe tomber.*)
Voyez l'impertinent ! eſt-ce que l'on doit cheoir
Après avoir bien pris l'équilibre des choſes ?

BELISE.

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les cauſes ?
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appellons centre de gravité ?

L'ÉPINE.

Je m'en ſuis apperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE, *à l'Epine qui ſort.*

Le lourdaut !

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah ! de l'eſprit par-tout !

BELISE.

Cela ne tarit pas.
(*Ils s'aſſeyent.*)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expoſe,
Un plat ſeul de huit vers me ſemble peu de choſe;
Et je penſe qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un ſonnet qui, chez une Princeſſe,
A paſſé pour avoir quelque délicateſſe.
Il eſt de ſel attique aſſaiſonné par-tout;
Et vous le trouverez, je crois, d'aſſez bon goût.

ARMANDE.

Ah! je n'en doute point!

PHILAMINTE.

Donnons vîte audience.

BELISE, *interrompant Triſſotin chaque fois qu'il ſe diſpoſe à lire.*

Je ſens d'aiſe mon cœur treſſaillir par avance;
J'aime la poéſie avec entêtement,
Et ſur-tout quand les vers ſont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE, *à Henriette.*

Silence, ma niece.

ARMANDE.

Ah! laiſſez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE, SUR SA FIEVRE.

« Votre prudence eſt endormie
» De traiter magnifiquement,

» Et de loger ſuperbement.
» Votre plus cruelle ennemie.

BELISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui ſeul, des vers aiſés, poſſede le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie*, il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger ſon ennemie, eſt pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *ſuperbement & magnifiquement*;
Ces deux adverbes joints ſont admirablement.

BELISE.

Prêtons l'oreille au reſte.

TRISSOTIN.

» Votre prudence eſt endormie
» De traiter magnifiquement,
» Et de loger ſuperbement
» Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger ſon ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement!

TRISSOTIN.

» Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
» De votre riche appartement,

» Où cette ingrate insolemment
» Attaque votre belle vie.

BELISE.

Ah ! tout doux ! laissez-moi de grace respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

» Faites-la sortir, quoi qu'on die,
» De votre riche appartement.
Que *riche appartement* est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit !

PHILAMINTE.

» Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Ah ! que ce *quoi qu'on die*, est d'un goût admirable !
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BELISE.

Je suis de votre avis ; *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse ?

ARMANDE & BELISE.

Oh ! oh !

PHILAMINTE.

» Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Que de la fievre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
» Faites-la sortir, quoi qu'on die,
» Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce *quoi qu'on die*, en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BELISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit;
Et pensiez-vous, alors, y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hai! hai!

ARMANDE.

J'ai fort aussi *l'ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fievre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*.

TRISSOTIN.

» Faites-la sortir, quoi qu'on die.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Quoi qu'on die,

TRISSOTIN.

» De votre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Riche appartement,

TRISSOTIN.

» Où cette ingrate insolemment.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Cette *ingrate* de fievre

TRISSOTIN.

» Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie.

ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

» Quoi ! sans respecter votre rang,
» Elle se prend à votre sang !

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

» Et nuit & jour vous fait outrage ?
» Si vous la conduisez aux bains,
» Sans la marchander davantage,
» Noyez-la de vos propres mains. »

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

» Si vous la conduisez aux bains,

BELISE.

» Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

» Noyez-la de vos propres mains.

» De vos propres mains, là, noyez-la dans les » bains. »

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par-tout on s'y promene avec raviſſement.

PHILAMINTE.

On n'y ſauroit marcher que ſur de belles choſes.

ARMANDE.

Ce ſont petits chemins tout parſemés de roſes.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous ſemble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et perſonne jamais n'a rien fait de ſi beau.

BELISE, *à Henriette.*

Quoi! ſans émotion pendant cette lecture!
Vous faites-là, ma niece, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante, & bel-eſprit, il ne l'eſt pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'Epigramme.

TRISSOTIN.

Sur un carroſſe de couleur amarante, donné à une Dame de ſes amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque choſe de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'eſprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

« L'amour ſi chérement m'a vendu ſon lien.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

» Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien ;
» Et, quand tu vois ce beau carroſſe,
» Où tant d'or ſe releve en boſſe
» Qu'il étonne tout le pays,
» Et fait pompeuſement triompher ma Lays.

PHILAMINTE.

Ah ! *ma Lays* ! voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe eſt jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

» Et quand tu vois ce beau carroſſe,
» Où tant d'or ſe releve en boſſe
» Qu'il étonne tout le pays,
» Et fait pompeuſement triompher ma Lays,
» Ne dis plus qu'il eſt amarante,
» Dis plutôt qu'il eſt de ma rente. »

ARMANDE.

Oh ! oh ! oh ! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puiſſe écrire de ce goût.

BELISE.

» Ne dis plus qu'il eſt amarante,
» Dis plutôt qu'il eſt de ma rente.

Voilà qui ſe décline, *ma rente*, *de ma rente*, *à ma rente*. »

PHILAMINTE.

Je ne ſais, du moment que je vous ai connu,
Si, ſur votre ſujet, j'eus l'eſprit prévenu;
Mais j'admire par-tout vos vers & votre proſe.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque choſe,
A notre tour auſſi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'eſpérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'eſt au projet ſimplement arrêté,
Quand de ſa République il a fait le Traité;
Mais à l'effet entier je veux pouſſer l'idée
Que j'ai ſur le papier en proſe accommodée;
Car enfin, je me ſens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'eſprit;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous ſommes,
De cette indigne claſſe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux ſublimes clartés.

ARMANDE.

C'eſt faire à notre ſexe une trop grande offenſe,
De n'étendre l'effort de notre intelligence

Qu'à juger d'une juppe ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut ſe relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre eſprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on ſait mon reſpect en tous lieux;
Et, ſi je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur eſprit auſſi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le ſexe auſſi vous rend juſtice en ces matieres;
Mais nous voulons montrer à de certains eſprits,
Dont l'orgueilleux ſavoir nous traite avec mépris,
Que de ſcience auſſi les femmes ſont meublées;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes aſſemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on ſépare ailleurs,
Mêler le beau langage & les hautes ſciences,
Découvrir la nature en mille expériences;
Et, ſur les queſtions qu'on pourra propoſer,
Faire entrer chaque ſecte, & n'en point épouſer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripatétiſme.

PHILAMINTE.

Pour les abſtractions, j'aime le Platoniſme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ſes dogmes ſont forts.

BELISE.

Je m'accommode aſſez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiere ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes, pour l'aimant donne fort dans mon ſens.

ARMANDE.

J'aime ces tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ſes mondes tombans;

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obſcurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flatter, j'en ai déja fait une;
Et j'ai vu clairement des hommes dans la Lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainſi que la Phyſique,
Grammaire, Hiſtoire, Vers, Morale & Politique.

PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur eſt épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands eſprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de ſi beau que leur Sage.

ARMANDE.

Pour la Langue, on verra dans peu nos réglemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juſte, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle

Pour un nombre de mots, ſoit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons ;
Contr'eux nous préparons des mortelles ſentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proſcriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la proſe & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de cette Académie,
Une entrepriſe noble, & dont je ſuis ravie,
Un deſſein plein de gloire, & qui ſera vanté
Chez tous les beaux eſprits de la poſtérité ;
C'eſt le retranchement de ces ſyllabes ſales,
Qui, dans les plus beaux mots, produiſent des ſcandales ;
Ces jouets éternels des ſots de tous les tems ;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaiſans,
Ces ſources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire inſulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos ſtatuts quand ils ſeront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne ſauroient manquer d'être tous beaux & ſages.

ARMANDE.

Nous ſerons par nos loix les juges des ouvrages ;
Par nos loix, proſe & vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui ſachent bien écrire.

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, *à Trissotin.*

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous;
Il est vêtu de noir, & parle d'un ton doux.
(*Ils se levent.*)

TRISSOTIN.

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.
(*Trissotin va au-devant de Vadius.*)

SCENE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE, *à Armande & à Beliſe.*

Faisons bien les honneurs au moins de notre eſprit.
(*à Henriette qui veut ſortir.*)
Holà ! Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai beſoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire ſavoir.

SCENE V.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, *préſentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du deſir de vous voir ;
En vous le produiſant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.
Il peut tenir ſon coin parmi de beaux-eſprits.

PHILAMINTE.

La main qui le préſente en dit aſſez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Auteurs la pleine intelligence ;
Et ſait du Grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, *à Beliſe.*

Du Grec ! O Ciel ! du Grec ! Il ſait du Grec, ma ſœur !

BELISE, *à Armande.*

Ah ! ma niece, du Grec !

ARMANDE.

Du Grec, quelle douceur !

PHILAMINTE.

Quoi, Monſieur ſait du Grec ! Ah, permettez, de grace,
Que, pour l'amour du Grec, Monſieur, on vous embraſſe !

(*Vadius embraſſe auſſi Beliſe & Armande.*)

HENRIETTE, *à Vadius qui veut auſſi l'embraſſer.*

Excuſez-moi, Monſieur, je n'entends pas le Grec.

(*Ils s'aſſeyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les Livres Grecs un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du Grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en vers, ainſi qu'en proſe;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le défaut des Auteurs, dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les converſations,
D'être au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans, Lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus ſot à mon ſens
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuſer des encens;
Qui, des premiers venus ſaiſiſſant les oreilles,
En fait, le plus ſouvent, les martyrs de ſes veilles.
On ne ma jamais vu ce ſot entêtement;
Et, d'un Grec, là-deſſus, je ſuis le ſentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ſes Sages
L'indigne empreſſement de lire leurs Ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos ſentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Vénus regnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre & le beaux choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*ithos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des Eglogues, d'un ſtyle
Qui paſſe en doux attrait Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laiſſe de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Eſt-il rien d'amoureux comme vos Chanſonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux Sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui ſoit plus charmant que vos petits Rondeaux?

VADIUS.

Rien de ſi plein d'eſprit que tous vos Madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux Ballades ſur-tout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les Bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le ſiecle rendoit juſtice aux beaux eſprits,

TRISSOTIN.

En carroſſe doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le Public vous dreſſer des ſtatues.

(*A Triſſotin.*)

Hom. C'eſt une Ballade, & je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit Sonnet
Sur la fievre qui tient la Princeſſe Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en ſavez l'Auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je ſais fort bien,
Qu'à ne le point flatter ſon Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit miſérable ;
Et, ſi vous l'avez vu, vous ſerez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je ſais que là-deſſus je n'en ſuis point du tout ;
Et que d'un tel Sonnet peu de gens ſont capables.

VADIUS.

Me préſerve le Ciel d'en faire de ſemblables !

TRISSOTIN.

Je ſoutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raiſon eſt que j'en ſuis l'Auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi !

VADIUS.

Je ne ſais donc comment ſe fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant, j'aie eu l'eſprit diſtrait ;
Ou bien que le Lecteur m'ait gâté le Sonnet.
Mais laiſſons ce diſcours, & voyons ma Ballade.

TRISSOTIN.

La Ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux tems.

VADIUS.

La Ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(*Ils se levent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre....

PHILAMINTE.

Hé! Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs & les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnaſſe,
D'avoir fait à tes vers eſtropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, & de ſon peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton Libraire à l'Hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire eſt établie ; en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'Auteur des ſatyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie auſſi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en paſſant une atteinte légere
Parmi pluſieurs Auteurs qu'au Palais on révere ;
Mais jamais dans ſes vers il ne te laiſſe en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ſes traits.

TRISSOTIN.

C'eſt par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainſi qu'un miſérable ;
Il croit que c'eſt aſſez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adverſaire,
Sur qui tout ſon effort lui ſemble néceſſaire ;
Et ſes coups, contre moi, redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne ſe croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec & latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

SCENE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le Sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez long-tems mon ame s'inquiete
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire;
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire:
J'aime à vivre aisément; &, dans tout ce qu'on dit,
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit;
C'est une ambition que je n'ai point en tête.

Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon compte
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte.
La beauté du viſage eſt un frêle ornement,
Une fleur paſſagere, un éclat d'un moment,
Et qui n'eſt attaché qu'à la ſimple épiderme;
Mais celle de l'eſprit eſt inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moiſſonner;
De faire entrer chez vous le deſir des ſciences,
De vous inſinuer les belles connoiſſances;
Et la penſée enfin où mes vœux ont ſouſcrit,
C'eſt d'attacher à vous un homme plein d'eſprit;
(*Montrant Triſſotin.*)
Et cet homme eſt Monſieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous deſtine.

HENRIETTE.

A moi, ma mere!

PHILAMINTE.

Oui, tu fais la ſotte un peu.

BELISE, *à Triſſotin.*

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je poſſede.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous céde;
C'eſt un hymen qui fait votre établiſſement.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Je ne ſais que vous dire en mon raviſſement,

Madame; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met...

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur! il n'est pas fait encore;
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez?
Savez-vous bien que si... Suffit. Vous m'entendez.
(*A Trissotin.*)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCENE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

ON voit briller pour vous les soins de notre mere,
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux...

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le céde tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroissoit charmant,
J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parens.
Une mere a sur nous une entiere puissance;
Et vous croyez en vain, par votre résistance...

SCENE VIII.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE, *à Henriette, lui présentant Clitandre.*

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gant. Touchez à Monsieur dans la main;
Et le considérez désormais dans votre ame,
En homme dont je veux que vous soyiez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parens;
Un pere a sur nos vœux une entiere puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à notre obéissance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere & vous ne soyiez pas d'accord ;
Et c'est un autre époux....

CHRISALE.

Taisez-vous péronelle,
Allez philosopher tout le soul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée ; & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles :
Allons vîte.

SCENE IX.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport ! quelle joie ! Ah ! que mon sort est doux !

CHRISALE, *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main, & passez devant nous ;
Menez-la dans sa chambre. Ah ! les douces caresses !
(*à Ariste.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses ;
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu ſon eſprit en balance ;
Elle a fait vanité de ſon obéiſſance :
Son cœur, pour ſe livrer, à peine devant moi,
S'eſt-il donné le tems d'en recevoir la loi,
Et ſembloit ſuivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raiſon ſoumettent tous ſes vœux ;
Et qui doit gouverner, ou ſa mere, ou ſon pere,
Ou l'eſprit, ou le corps, la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devroit bien, au moins, un compliment ;
Et ce petit Monſieur en uſe étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en eſt pas encore où ſon cœur peut prétendre.

Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours ;
Mais, dans ſes procédés, il m'a déplu toujours.
Il ſait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire ;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCENE II.

CLITANDRE, *entrant doucement, & écoutant ſans ſe montrer*, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne ſouffrirois point, ſi j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque penſée
Que là-deſſus je parle en fille intéreſſée ;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit ſecret.
Contre de pareils coups l'ame ſe fortifie
Du ſolide ſecours de la Philoſophie,
Et par elle on ſe peut mettre au-deſſus de tout ;
Mais, vous traiter ainſi, c'eſt vous pouſſer à bout.
Il eſt de votre honneur d'être à ſes vœux contraire ;
Et c'eſt un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, diſcourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'eſtime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit ſot !

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire faſſe,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux priſes;
Et vous ne croiriez point de combien de ſottiſes ...

CLITANDRE, *à Armande.*

Hé! doucement, de grace! Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? & quelle eſt mon offenſe
Pour armer contre moi toute votre éloquence?
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de ſoin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai beſoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en ſoit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuſer,
Je trouverois aſſez de quoi l'autoriſer;
Vous en ſeriez trop digne, & les premieres flammes
S'établiſſent des droits ſi ſacrés ſur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour:
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
Et tout cœur infidele eſt un monſtre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité,
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impose ;
Et, ſi je vous offenſe, elle ſeule en eſt cauſe.
Nos charmes ont d'abord poſſédé tout mon cœur ;
Il a brûlé deux ans d'une conſtante ardeur ;
Il n'eſt ſoins empreſſés, devoirs, reſpects, ſervices,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux ſacrifices.
Tous mes feux, tous mes ſoins ne peuvent rien ſur vous ;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux :
Ce que vous refuſez, je l'offre au choix d'un autre ;
Voyez. Eſt-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change, ou ſi vous l'y pouſſez ?
Eſt-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chaſſez ?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monſieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour conſiſte la beauté ?
Vous ne ſauriez pour moi tenir votre penſée
Du commerce des ſens nette & débarraſſée ;
Et vous ne goûtez point, dans ſes plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour groſſiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere ;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'enſuit.
Ah ! quel étrange amour ; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terreſtres flammes !

Les ſens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;
Comme une choſe indigne, il laiſſe-là le reſte:
C'eſt un feu pur & net comme le feu céleſte;
On ne pouſſe avec lui que d'honnêtes ſoupirs,
Et l'on ne penche point vers les ſales deſirs.
Rien d'impur ne ſe mêle au but qu'on ſe propoſe;
On aime pour aimer, & non pour autre choſe:
Ce n'eſt qu'à l'eſprit ſeul que vont tous les tranſports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaiſe, un corps tout comme une ame;
Je ſens qu'il y tient trop pour le laiſſer à part:
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le Ciel m'a dénié cette philoſophie,
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'eſt rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'eſprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres penſées,
Du commerce des ſens ſi bien débarraſſées:
Mais ces amours pour moi ſont trop ſubtiliſés;
Je ſuis un peu groſſier, comme vous m'accuſez;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confeſſe, à toute la perſonne.
Ce n'eſt pas là matiere à de grands châtimens;
Et, ſans faire de tort à vos beaux ſentimens,
Je vois que dans le monde on ſuit fort ma méthode,
Et que le mariage eſt aſſez à la mode;
Paſſe pour un lien aſſez honnête & doux,

Pour avoir desiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisque, sans m'écouter,
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mere le veut, je résouds mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus tems, Madame, un autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De maltraiter l'asyle, & blesser les bontés,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage?
Et, dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé! Madame, voyez votre choix, je vous prie;
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie;
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux-esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, & plusieurs, que, pour le bel-esprit,
Le mauvais goût du siecle a su mettre en crédit;

Mais Monſieur Triſſotin n'a pu duper perſonne,
Et chacun rend juſtice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans on le priſe en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'eſt de vous voir au Ciel élever des ſornettes
Que vous déſavoûriez, ſi vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'eſt que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
Un monde près de nous a paſſé tout du long,
Eſt chu tout au travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce diſcours pour une autre ſaiſon,
Monſieur n'y trouveroit ni rime, ni raiſon;
Il fait profeſſion de chérir l'ignorance,
Et de haïr, ſur-tout, l'eſprit & la ſcience.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adouciſſement.
Je m'explique, Madame; & je hais ſeulement
La ſcience & l'eſprit qui gâtent les perſonnes.
Ce ſont choſes, de ſoi, qui ſont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir ſavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on ſuppoſe,
Que la ſcience ſoit pour gâter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et, c'eſt mon ſentiment, qu'en faits, comme en propos,
La ſcience eſt ſujette à faire de grands ſots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe eſt fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en ſeroit, je penſe, aſſez facile.
Si les raiſons manquoient, je ſuis ſûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guere.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois ſi bien, qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru juſques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faiſoit les grands ſots, & non pas la ſcience.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal ; & je vous ſuis garant
Qu'un ſot ſavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

TRISSOTIN.

Le ſentiment commun eſt contre vos maximes,
Puiſqu'ignorant & ſot ſont termes ſynonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux uſages du mot,
L'alliance eſt plus forte entre pédant & ſot.

TRISSOTIN.

La ſottiſe, dans l'un, ſe fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le ſavoir garde en ſoi ſon mérite éminent.

CLITANDRE.

Le ſavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puiſque pour elle ainſi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'eſt depuis qu'à mes yeux s'offrent certains ſavans.

TRISSOTIN.

Ces certains ſavans-là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui, ſi l'on s'en rapporte à ces certains ſavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Il me ſemble, Monſieur...

CLITANDRE.

Hé! Madame, de grace;
Monſieur eſt aſſez fort, ſans qu'à ſon aide on paſſe:
Je n'ai déja que trop d'un ſi rude aſſaillant;
Et, ſi je me défends, ce n'eſt qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offenſante aigreur de chaque repartie,
Dont vous....

CLITANDRE.

Autre ſecond! Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On ſouffre aux entretiens ces ſortes de combats,
Pourvu qu'à la perſonne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé! mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offenſe,
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'eſt ſenti piquer,
Sans que jamais ſa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas au combat que j'eſſuie,
De voir prendre à Monſieur la theſe qu'il appuie;
Il eſt fort enfoncé dans la Cour, c'eſt tout dit.
La Cour, comme l'on ſait, ne tient pas pour l'eſprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'eſt en Courtiſan qu'il en prend la défenſe.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour;

Et ſon malheur eſt grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux-eſprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui faſſiez querelle;
Et, ſur ſon méchant goût lui faiſant un procès,
N'accuſiez que lui ſeul de vos méchans ſuccès.
Permettez-moi, Monſieur Triſſotin, de vous dire,
Avec tout le reſpect que votre nom m'inſpire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'eſt pas ſi bête
Que vous autres Meſſieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du ſens commun pour ſe connoître à tout;
Que chez elle on ſe peut former quelque bon goût;
Et que l'eſprit du monde y vaut, ſans flatterie,
Tout le ſavoir obſcur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De ſon bon goût, Monſieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monſieur, qu'elle l'ait ſi mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monſieur? C'eſt que pour la ſcience,
Raſius & Baldus ſont honneur à la France;
Et que tout leur mérite expoſé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modeſtie,
Vous ne vous mettez point, Monſieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre auſſi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles Héros?
Qu'eſt-ce que leurs écrits lui rendent de ſervice,
Pour accuſer la Cour d'une horrible injuſtice;

Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms,
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons?
Leur ſavoir à la France eſt beaucoup néceſſaire;
Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire.
Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes;
Qu'avec leur plume ils font les deſtins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les penſions;
Que ſur eux l'Univers a la vue attachée;
Que par-tout de leur nom la gloire eſt épanchée;
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A ſe bien barbouiller de Grec & de Latin,
Et ſe charger l'eſprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.
Gens, qui de leur ſavoir paroiſſent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout, vuides de ſens commun,
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence
A décrier par-tout l'eſprit & la ſcience.

PHILAMINTE.

Votre chaleur eſt grande! & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement:
C'eſt le nom de rival, qui dans votre ame entre...

SCENE IV.

SCENE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

Le ſavant qui tantôt vous a rendu viſite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce Billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que ſoit ce qu'on veut que je liſe,
Apprenez, mon ami, que c'eſt une ſottiſe
De ſe venir jeter au travers d'un diſcours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui ſait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon Livre.

PHILAMINTE.

« Triſſotin, s'eſt vanté, Madame, qu'il épou-
» ſeroit votre fille. Je vous donne avis que ſa
» philoſophie n'en veut qu'à vos richeſſes, &
» que vous ferez bien de ne point conclure ce ma-
» riage, que vous n'ayiez vu le Poëme que je
» compoſe contre lui. En attendant cette peinture,
» où je prétends vous le dépeindre de toutes ſes
» couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Té-
» rence & Catulle, où vous verrez notés en marge
» les endroits qu'il a pillés. »

Voilà, ſur cet hymen que je me ſuis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui faſſe ſentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura preſſé l'effet.
(*à Julien.*)
Reportez tout cela ſur l'heure à votre maître ;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ces nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être ſuivis,
(*montrant Triſſotin.*)
Dès ce ſoir, à Monſieur je marierai ma fille.

SCENE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Vous, Monſieur, comme ami de toute la famille,
A ſigner leur contrat vous pourrez aſſiſter ;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez ſoin d'envoyer au Notaire,
Et d'aller avertir votre ſœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma ſœur, il n'en eſt pas beſoin ;
Et Monſieur, que voilà, ſaura prendre le ſoin

De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir;
Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCENE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'AI grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées,
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sur de ma reconnoissance.

SCENE VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SANS votre appui, Monſieur, je ſerai malheureux ;
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et ſon cœur prévenu veut Triſſotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaiſie a-t-elle donc pu prendre ?
Pourquoi diantre vouloir ce Monſieur Triſſotin ?

ARISTE.

C'eſt par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a ſur ſon rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce ſoir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce ſoir ?

CLITANDRE.

Dès ce ſoir ?

CHRISALE.

Et dès ce ſoir je veux,
Pour la contre-carrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dreſſer le contrat, elle envoie au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE, *montrant Henriette.*

Et Madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur ferai voir, si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi?
(*à Henriette.*)
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frere, & vous, mon gendre.

HENRIETTE, *à Ariste.*

Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'employerai toute chose à servir vos amours.

SCENE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il ſera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout eſſayer pour nos vœux les plus doux;
Et ſi tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il eſt une retraite où notre ame ſe donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre perſonne.

CLITANDRE.

Veuille le juſte Ciel me garder en ce jour,
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'EST sur le mariage où ma mere s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai Philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Votre grace & votre air sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre;

Et j'ai regret, Monſieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous eſtime autant qu'on ſauroit eſtimer ;
Mais je trouve un obſtacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le ſavez, à deux ne ſauroit être ;
Et je ſens que du mien Clitandre s'eſt fait maître.
Je ſais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens, vous devriez me plaire :
Je vois bien que j'ai tort ; mais je n'y puis que faire ;
Et tout ce que ſur moi peut le raiſonnement,
C'eſt de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que poſſede Clitandre ;
Et par mille doux ſoins, j'ai lieu de préſumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ſes premiers vœux mon ame eſt attachée,
Et ne peut de vos ſoins, Monſieur, être touchée.
Avec vous librement j'oſe ici m'expliquer ;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuſe ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'eſt point, comme l'on ſait, un effet du mérite ;
Le caprice y prend part ; &, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'eſt.
Si l'on aimoit, Monſieur, par choix & par ſageſſe,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendreſſe ;
Mais on voit que l'amour ſe gouverne autrement.
Laiſſez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous ſervez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéiſſance.

Quand on eſt homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont ſur nous de pouvoir :
On répugne à ſe faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne pouſſez point ma mere à vouloir, par ſon choix,
Exercer ſur mes vœux la rigueur de ſes droits.
Otez-moi votre amour, & portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur auſſi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puiſſe vous contenter ?
Impoſez-lui des loix qu'il puiſſe exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous ceſſiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les céleſtes appas ? . . .

HENRIETTE.

Hé ! Monſieur, laiſſons là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par-tout dans vos vers, vous peignez ſi charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur . . .

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur
D'elles on ne me voit amoureux qu'en Poëte ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé ! de grace, Monſieur . . . .

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer,
Mon offenſe envers vous n'eſt pas prête à ceſſer.
Cette ardeur juſqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée ;
Rien n'en peut arrêter les aimables tranſports :

Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuſer le ſecours d'une mere
Qui prétend couronner une flamme ſi chere ;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais ſavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
A vouloir ſur un cœur uſer de violence ?
Qu'il ne fait pas bien ſûr, à vous le trancher net,
D'épouſer une fille en dépit qu'elle en ait ;
Et qu'elle peut aller, en ſe voyant contraindre,
A des reſſentimens que le mari doit craindre ?

TRISSOTIN.

Un tel diſcours n'a rien dont je ſois altéré,
A tous événemens le ſage eſt préparé.
Guéri, par la raiſon, des foibleſſes vulgaires,
Il ſe met au-deſſus de ces ſortes d'affaires ;
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'eſt pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monſieur, je ſuis de vous ravie ;
Et je ne penſois pas que la philoſophie
Fût, ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les gens
A porter conſtamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous ſi ſinguliere,
Mérite qu'on lui donne une illuſtre matiere,
Eſt digne de trouver qui prenne avec amour
Les ſoins continuels de la mettre en ſon jour ;
Et comme, à dire vrai, je n'oſerois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de ſa gloire,

Je le laisse à quelque autre, & vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN, *en sortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire ;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRISALE.

AH! ma fille, je suis bien aise de vous voir!
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere ;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amene, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change ;
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez ;
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas ; & faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment! Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me vois,
Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Hé! non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais! Quest-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi!

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'eſt moi qui tiens le rang de chef de la famille;

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'eſt moi qui dois diſpoſer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé! oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'eſt à votre pere
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas! vous flattez-là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'eſt tout ce que je veux!

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma femme à mes deſirs rebelle, . .

CLITANDRE.

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laiſſez-moi. J'aurai ſoin
De vous encourager, s'il en eſt de beſoin.

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE, *au Notaire.*

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre style est très-bon; & je ferois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens,
Et dater par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
(*Appercevant Martine.*)
Ah! ah! cette impudente ose encore se produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRISALE.

Tantôt, avec loisir, on vous dira pourquoi
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon !

CHRISALE, *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monsieur ; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur !

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne,
Est Monsieur.

CHRISALE, *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne,
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux !
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE, *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous ?
Mettez, mettez Monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez Monsieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, & d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, ſuivez, Monſieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monſieur, les choſes à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux?

PHILAMINTE, *à Chriſale.*

Quoi donc! Vous combattrez les choſes que je veux?

CHRISALE.

Je ne ſaurois ſouffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment à votre bien on ſonge bien ici,
Et c'eſt-là, pour un ſage, un fort digne ſouci.

CHRISALE.

Enfin, pour ſon époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

(montrant Triſſotin.)

Et moi, pour ſon époux, voici qui je veux prendre;
Mon choix ſera ſuivi, c'eſt un point réſolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez-là d'un ton bien abſolu?

MARTINE.

Ce n'eſt point à la femme à preſcrire; & je ſommes
Pour céder le deſſus en ſoute choſe aux hommes.

CHRISALE.

C'eſt bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on ſe gauſſe,
Quand ſa femme, chez lui, porte le haut-de-chauſſe.

CHRISALE.

Il eſt vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il ſe fît le maître du logis :
Je ne l'aimerois point s'il faiſoit le jocriſſe,
Et, ſi je conteſtois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon,
Qu'avec quelques ſoufflets il rabaiſſât mon ton.

CHRISALE.

C'eſt parler comme il faut.

MARTINE.

Monſieur eſt raiſonnable
De vouloir pour ſa fille un mari convenable.

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raiſon, jeune, & bien fait qu'il eſt,
Lui refuſer Clitandre ? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un ſavant, qui ſans ceſſe épilogue ?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;
Et, ne voulant ſavoir le Grais, ni le Latin,
Elle n'a pas beſoin de Monſieur Triſſotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut ſouffrir qu'elle jaſe à ſon aiſe.

MARTINE.

Les ſavans ne ſont bons que pour prêcher en chaiſe ;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit ;
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'eſprit.
L'eſprit n'eſt point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage ;
Et je veux, ſi jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait pas d'autre Livre que moi,
Qui ne ſache A, ne B, n'en déplaiſe à Madame ;
Et ne ſoit, en un mot, Docteur que pour ſa femme.

PHILAMINTE, *à Chriſale.*

Eſt-ce fait ? Et, ſans trouble, ai-je aſſez écouté
Votre digne interprete ?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette diſpute,
Il faut qu'abſolument mon deſire s'exécute.
(*montrant Triſſotin.*)
Henriette & Monſieur ſeront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux, ne me répliquez pas ;
Et ſi votre parole à Clitandre eſt donnée,
Offrez-lui le parti d'épouſer ſon aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
(*à Henriette & à Clitandre.*)
Voyez ; y donnez-vous votre conſentement ?

HENRIETTE.

Hé, mon pere !

CLITANDRE, *à Chriſale.*

Hé, Monſieur!

BELISE.

On pourroit bien lui faire
Des propoſitions qui pourroient mieux lui plaire;
Mais nous établiſſons une eſpece d'amour,
Qui doit être épuré comme l'aſtre du jour;
La ſubſtance qui penſe y peut être reçue,
Mais nous en banniſſons la ſubſtance étendue.

SCENE IV.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'AI regret de troubler un myſtere joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux Lettres me font porteur de deux nouvelles,
Dont j'ai ſenti pour vous les atteintes cruelles;
(*à Philaminte.*)
L'une, pour vous, me vient de votre Procureur;
(*à Chriſale.*)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette Lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

« Madame, j'ai prié Monſieur votre frere de » vous rendre cette Lettre, qui vous dira ce que » je n'ai oſé vous aller dire. La grande négligence » que vous avez pour vos affaires, a été cauſe que » le Clerc de votre Rapporteur ne m'a point averti, » & vous avez perdu abſolument votre procès que » vous deviez gagner. »

CHRISALE, *à Philaminte.*

Votre procès eſt perdu !

PHILAMINTE, *à Chriſale.*

Vous vous troublez beaucoup ;
Mon cœur n'eſt point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

» Le peu de ſoin que vous avez, vous coûte qua- » rante mille écus ; & c'eſt à payer cette ſomme, » avec les dépens, que vous êtes condamnée par » arrêt de la Cour. »

Condamnée ? ah ! ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour les criminels !

ARISTE.

Il a tort en effet ;
Et vous vous êtes-là juſtement récriée :
Il devoit avoir mis, que vous êtes priée,
Par arrêt de la Cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

« Monſieur, l'amitié qui me lie à Monſieur votre » frere, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous » touche. Je ſais que vous avez mis votre bien entre » les mains d'Argante & de Damon, & je vous » donne avis qu'en même jour ils ont fait tous » deux banqueroute. »

O Ciel ! tout à-la-fois, perdre ainſi tout mon bien !

PHILAMINTE, *à Chriſale.*

Ah ! quel honteux tranſport ! Fi ! Tout cela n'eſt rien.
Il n'eſt pour le vrai ſage aucun revers funeſte ;
Et, perdant toute choſe, à ſoi-même il ſe reſte.
Achevons notre affaire, & quittez votre ennui ;
(*Montrant Triſſotin.*)
Son bien nous peut ſuffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, ceſſez de preſſer cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde eſt contraire ;
Et mon deſſein n'eſt point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems ;
Elle ſuit de bien près, Monſieur, notre diſgrace.

TRISSOTIN.

De tant de réſiſtance à la fin je me laſſe.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras ;
Et ne veux point d'un cœur qui ne ſe donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que juſques ici j'ai refuſé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,

Et je regarde peu comment vous le prendrez ;
Mais je ne ſuis pas homme à ſouffrir l'infamie
Des refus offenſans qu'il faut qu'ici j'eſſuie.
Je vaux bien que de moi l'on faſſe plus de cas ;
Et je baiſe les mains à qui ne me veut pas.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert ſon ame mercenaire !
Et que peu philoſophe eſt ce qu'il vient de faire !

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être ; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre deſtin ;
Et j'oſe vous offrir, avecque ma perſonne,
Ce qu'on ſait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monſieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos deſirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empreſſée...

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à préſent de penſée.
Souffrez que je réſiſte à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi ! vous vous oppoſez à ma félicité ?
Et lorſqu'à mon amour je vois chacun ſe rendre...

HENRIETTE.

Je ſais le peu de bien que vous avez, Clitandre;
Et je vous ai toujours ſouhaité pour époux,
Lorſqu'en ſatisfaiſant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajuſtoit vos affaires;
Mais, lorſque nous avons les deſtins ſi contraires,
Je vous chéris aſſez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adverſité.

CLITANDRE.

Tout deſtin avec vous me peut être agréable;
Tout deſtin me ſeroit ſans vous inſupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans ſon tranſport, parle toujours ainſi.
Des retours importuns évitons le ſouci.
Rien n'uſe tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux beſoins de choſes de la vie:
Et l'on en vient ſouvent à s'accuſer tous deux,
De tous les noirs chagrins qui ſuivent de tels feux.

ARISTE, *à Henriette.*

N'eſt-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait réſiſter à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuis ſa main, que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ai porté que de fauſſes nouvelles;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours,
Que j'ai voulu tenter pour ſervir vos amours;
Pour détromper ma ſœur, & lui faire connoître
Ce que ſon Philoſophe à l'eſſai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en ſoit loué !

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déſerteur.
Voilà le châtiment de ſa baſſe avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accompliſſe.

CHRISALE, *à Clitandre.*

Je le ſavois bien, moi, que vous l'épouſeriez.

ARMANDE, *à Philaminte.*

Ainſi donc à leurs vœux vous me ſacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne ſera point vous que je leur ſacrifie;
Et vous avez l'appui de la Philoſophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je ſuis dans ſon cœur :
Par un prompt déſeſpoir ſouvent on ſe marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de ſa vie.

CHRISALE, *au Notaire.*

Allons, Monſieur, ſuivez l'ordre que j'ai preſcrit;
Et faites le contrat ainſi que je l'ai dit.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LA

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LE VICOMTE, Amant de Julie.

JULIE, Amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, Conſeiller, Amant de la Comteſſe.

MONSIEUR HARPIN, Receveur des tailles, autre Amant de la Comteſſe.

MONSIEUR BOBINET, Précepteur de M. le Comte.

ANDRÉE, Suivante de la Comteſſe.

JEANNOT, Valet de M. Tibaudier.

CRIQUET, Valet de la Comteſſe.

La Scene eſt à Angoulême.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

HÉ quoi ! Madame, vous êtes déja ici ?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante; & il n'eſt guere honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je ſerois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde ; & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puiſſe débiter ; & c'eſt-là, comme vous ſavez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvelliſtes qui cherchent par-tout où répandre les contes qu'ils ramaſſent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines juſques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus ſûr du monde. Enſuite,

comme d'une choſe fort curieuſe, il m'a fait, avec grand myſtere, une fatigante lecture de toutes les méchantes plaiſanteries de la Gazette de Hollande, dont il épouſe les intérêts. Il tient que la France eſt battue en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel-eſprit pour défaire toutes nos troupes, & de-là s'eſt jeté à corps perdu dans le raiſonnement du miniſtere, dont il remarque tous les défauts, & dont j'ai cru qu'il ne ſortiroit point. A l'entendre parler, il ſait les ſecrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui laiſſe voir tous ſes deſſeins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénétre les intentions. Il nous apprend les reſſorts cachés de tout ce qui ſe fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voiſins, & remue, à ſa fantaiſie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences mêmes s'étendent juſqu'en Afrique & en Aſie; & il eſt informé de tout ce qui s'agite dans le Conſeil d'en-haut du Prêtre-Jean & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuſe du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, & faire qu'elle ſoit plus aiſément reçue.

LE VICOMTE.

C'eſt-là, belle Julie, la véritable cauſe de mon retardement; & ſi je voulois y donner une excuſe galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre, peut autoriſer la pareſſe dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtreſſe du logis, c'eſt me mettre en état de craindre de me trouver ici le pre-

nier ; que cette feinte où je me force, n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en ſouffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertiſſent ; que j'évite le tête à tête avec cette Comteſſe ridicule dont vous m'embarraſſez ; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raiſons du monde d'attendre que vous y ſoyez.

JULIE.

Nous ſavons bien que vous ne manquerez jamais d'eſprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, ſi vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces momens ; car j'ai trouvé en arrivant que la Comteſſe étoit ſortie, & je ne doute point qu'elle ne ſoit allée par la ville ſe faire honneur de la Comédie que vous me donnez ſous ſon nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir ?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'oſe eſpérer. Vous ſavez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part ; & que mes freres, non plus que votre pere, ne ſont pas aſſez raiſonnables pour ſouffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laiſſe, & me contraindre à perdre en une ſotte feinte, les momens que j'ai près de vous ?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour ; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez, m'eſt une comédie fort agréable ; & je ne ſais ſi celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comteſſe d'Eſcarbagnas, avec ſon perpétuel entêtement de qualité, eſt un auſſi bon perſonnage qu'on en puiſſe mettre ſur le théatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la ramene dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à ſon ridicule de nouveaux agrémens ; & ſa ſottiſe, tous les jours, ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui ; mais vous ne conſidérez pas que le jeu qui vous divertit, tient mon cœur au ſupplice, & qu'on n'eſt point capable de ſe jouer long-tems, lorſqu'on a dans l'eſprit une paſſion auſſi ſérieuſe que celle que je ſens pour vous. Il eſt cruel, belle Julie, que cet amuſement dérobe à mon amour un tems qu'il voudroit employer à vous expliquer ſon ardeur ; &, cette nuit, j'ai fait là-deſſus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous réciter, ſans que vous me le demandiez, tant la démangeaiſon de dire ſes ouvrages eſt un vice attaché à la qualité de Poëte.

C'eſt trop long-tems, Iris, me mettre à la torture.
(*Iris, comme vous le voyez, eſt miſe-là pour Julie.*)
C'eſt trop long-tems, Iris, me mettre à la torture ;
Et, ſi je ſuis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne reſſens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent ſe divertir de mes triſtes ſoupirs?
Et n'eſt-ce pas aſſez de ſouffrir pour vos charmes,
Sans me faire ſouffrir encor pour vos plaiſirs?
C'en eſt trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce ſur mon cœur pareille cruauté.
L'amour me met en feu, la contrainte me tue;
Et ſi par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus mal traité que vous n'êtes; mais c'eſt une licence que prennent Meſſieurs les Poëtes, de mentir de gaieté de cœur, & de donner à leurs maîtreſſes des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux penſées qui leur peuvent venir. Cependant je ſerai bien aiſe que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'eſt aſſez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer-là. Il eſt permis d'être parfois aſſez fou pour faire des vers; mais non pour vouloir qu'ils ſoient vus.

JULIE.

C'eſt en vain que vous vous retranchez ſur une fauſſe modeſtie: on ſait dans le monde que vous avez de l'eſprit; & je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu! Madame, marchons là-deſſus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il eſt dangereux

dans le monde de ſe mêler d'avoir de l'eſprit ! Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il eſt facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu ! Cléante, vous avez beau dire ; je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner ; & je vous embarraſſerois ſi je faiſois ſemblant de ne m'en pas ſoucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame ? Vous vous moquez, & je ne ſuis pas ſi Poëte que vous pourriez croire, pour... Mais voici votre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas. Je ſors par l'autre porte pour ne la point trouver ; & vais diſpoſer tout mon monde au divertiſſement que je vous ai promis.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, ET CRIQUET, *dans le fond du Théatre.*

LA COMTESSE.

AH ! mon Dieu ! Madame, vous voilà toute ſeule ? Quelle pitié eſt-ce-là ? Toute ſeule ! Il me ſemble que mes gens m'avoient dit que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il eſt vrai qu'il y eſt venu ; mais c'eſt aſſez pour

lui de ſavoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à ſortir.

LA COMTESSE.

Comment, il vous a vue?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; & il a voulu témoigner par-là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au ſexe; & je ne ſuis point de l'humeur de ces femmes injuſtes, qui s'applaudiſſent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyiez ſurpriſe de ſon procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ſes actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honnêteté & de la complaiſance pour les autres. (*Appercevant Criquet.*) Que faites-vous donc là, Laquais? Eſt-ce qu'il n'y a pas une antichambre où ſe tenir, pour venir quand

on vous appelle ? Cela eſt étrange qu'on ne puiſſe avoir en Province un Laquais qui ſache ſon monde. A qui eſt-ce donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller là-dehors, petit fripon ?

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

FILLE, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me ſaboulez la tête avec vos mains peſantes.

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez eſt fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboîtée. Tenez encor ce manchon, ne laiſſez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe. Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle ? que veut-elle faire, cette oiſon bridé ?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu, l'impertinente ! (*à Julie.*) Je vous demande pardon, Madame. (*à Andrée.*) Je vous ai dit ma garderobe, grosse bête, c'est-à-dire, où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, Madame, qu'à la Cour une armoire s'appelle une garderobe ?

LA COMTESSE.

Oui, butorde ; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi-bien que de votre grenier, qu'il faut appeller garde-meuble.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là ?

JULIE.

Je les trouve bien heureux, Madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mere nourrice que j'ai mise à la chambre, & elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame ; & il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des sieges. Holà ! Laquais, Laquais, Laquais. En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un Laquais pour donner des sieges. Filles, Laquais, Laquais, Laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, & que nous serons contraintes de nous donner des sieges nous-mêmes.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

ANDRÉE.

Que voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres.

ANDRÉE.

J'enfermois votre manchon & vos coëffes dans votre armoi. . . dis-je, dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit frippon de Laquais.

ANDRÉE.

Holà ! Criquet.

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouviere, & appellez, Laquais.

ANDRÉE.

ANDRÉE.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je penſe qu'il eſt ſourd. Criq... Laquais, Laquais?

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET.

PLAIT-IL?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez ſavoir que là-dehors, en termes de perſonnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon Ecuyer; c'eſt un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que votre Ecuyer?

Est-ce maître Charles, que vous appellez comme cela ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous, sotte que vous êtes ; vous ne sauriez ouvrir la bouche, que vous ne disiez une impertinence. (*à Criquet.*) Des sieges. (*à Andrée.*) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent ; il se fait déja tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez toute effarée ?

ANDRÉE.

Madame...

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame ! Qu'y a-t-il ?

ANDRÉE.

C'est que....

LA COMTESSE.

Quoi ?

ANDRÉE.

C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment ? Vous n'en avez point ?

ANDRÉE.

Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.

La bouviere ! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés ?

ANDRÉE.

Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, insolente. Je vous renverrai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

SCENE VII.

LA COMTESSE & JULIE *faisant des cérémonies pour s'asseoir.*

LA COMTESSE.

MADAME.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah, Madame!

JULIE.

Ah, Madame!

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame!

JULIE.

Mon Dieu, Madame!

LA COMTESSE.

Oh, Madame!

JULIE.

Oh, Madame!

LA COMTESSE.

Hé, Madame!

JULIE.

Hé, Madame!

LA COMTESSE.

Hé, allons donc, Madame!

JULIE.

Hé, allons donc, Madame!

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moi, Madame. Nous ſommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une Provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, *apportant un verre d'eau*, CRIQUET.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

ALLEZ, impertinente, je bois avec une ſoucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une ſoucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoucoupe?

CRIQUET.

Une ſoucoupe?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne ſais.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas?

ANDRÉE.

Nous ne ſavons pas tous deux, Madame, ce que c'eſt qu'une ſoucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eſt une aſſiette, ſur laquelle on met le verre.

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

VIVE Paris pour être bien ſervie ; on vous entend-là au moindre coup-d'œil.

SCENE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, *apportant un verre d'eau avec une aſſiette deſſus*, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HÉ bien ! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf ? C'eſt deſſous qu'il faut mettre l'aſſiette.

ANDRÉE.

Cela eſt bien aiſé. (*Andrée caſſe le verre en le poſant ſur l'aſſiette.*)

LA COMTESSE.

Hé bien ! ne voilà pas l'étourdie ? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviere, cette butorde, cette...

ANDRÉE, *s'en allant.*

Dame, Madame, ſi je le paie, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

EN vérité, Madame, c'eſt une choſe étrange que les petites villes; on n'y ſait point du tout ſon monde; & je viens de faire deux ou trois viſites, où ils ont penſé me déſeſpérer, par le peu de reſpect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laiſſeroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les perſonnes; mais le mal que j'y trouve, c'eſt qu'ils veulent en ſavoir autant que moi, qui a été deux mois à Paris, & vu toute la Cour.

JULIE.

Les ſottes gens que voilà !

LA COMTESSE.

Ils ſont inſupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la ſubordination dans les choſes ; & ce qui me met hors de moi, c'eſt qu'un Gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il eſt auſſi-bien Gentilhomme que feu Monſieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il paſſoit.

JULIE.

On ſait bien mieux vivre à Paris dans ces Hôtels, dont la mémoire doit être ſi chere. Cet Hôtel de Mouhy, Madame, cet Hôtel de Lyon, cet Hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà !

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les reſpects qu'on ſauroit ſouhaiter. On ne ſe leve pas, ſi l'on veut, de deſſus ſon ſiege ; &, lorſque l'on veut voir la revue, ou le grand Ballet de Pſiché, on eſt ſervi à point nommé.

JULIE.

Je penſe, Madame, que durant votre ſéjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la Cour, n'a pas man-

qué de venir à ma porte, & de m'en conter ; & je garde dans ma caſſette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propoſitions j'ai refuſées ; il n'eſt pas néceſſaire de vous dire leurs noms : on ſait ce qu'on veut dire par les galans de la Cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redeſcendre à un Monſieur Tibaudier le Conſeiller, & à Monſieur Harpin, le Receveur des Tailles. La chûte eſt grande, je vous l'avoue ; car pour Monſieur votre Vicomte, quoique Vicomte de Province, c'eſt toujours un Vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait ; mais un Conſeiller & un Receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande Comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les Provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir ; ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrain ; de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites ; c'eſt une école que votre converſation, & j'y viens tous les jours apprendre quelque choſe.

SCENE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET, *à la Comtesse.*

VOILA Jeannot de Monsieur le Conseiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos sâneries! Un Laquais qui sauroit vivre, auroit été parler tout bas à la Demoiselle Suivante, qui seroit venue dire doucement à l'oreille de sa Maîtresse: Madame, voilà le Laquais de Monsieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la Maîtresse auroit répondu: faites-le entrer.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

ENTREZ, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie! (*A Jeannot.*) Qu'y a-t-il, Laquais? Que portes-tu là?

JEANNOT.

C'eſt Monſieur le Conſeiller, Madame, qui vous ſouhaite le bon jour, & auparavant que de venir, vous envoie des poires de ſon jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'eſt du bon-chrétien, qui eſt fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE, *donnant de l'argent à Jeannot.*

TIENS, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! non, Madame!

LA COMTESSE.

Tiens, te dis-je.

JEANNOT.

Mon Maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton Maître que je le remercie.

CRIQUET, *à Jeannot qui s'en va.*

Donnez-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui ? quelque sot !

CRIQUET.

C'eſt moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris ſans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monſieur Tibaudier, c'eſt qu'il ſait vivre avec les perſonnes de ma qualité, & qu'il eſt fort reſpectueux.

SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

MADAME, je viens vous avertir que la Comédie ſera bientôt prête; & que, dans un quart-d'heure, nous pouvons paſſer dans la ſalle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohue au moins. (*A Criquet.*) Que l'on diſe à mon Suiſſe qu'il ne laiſſe entrer perſonne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la Comédie; & je n'y ſaurois prendre de plaiſir, lorſque la compagnie n'eſt pas nombreuſe. Croyez-moi, ſi vous voulez vous bien divertir, qu'on diſe à vos gens de laiſſer entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un ſiege. (*Au Vicomte, après qu'il s'eſt aſſis.*) Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit ſacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'eſt un billet de Monſieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE, *après avoir lu tout bas le billet.*

Voici un billet du beau ſtyle, Madame, & qui mérite d'être écouté.

» Madame, je n'aurois pas pu vous faire le préſent que je vous envoie, ſi je ne recueillois pas » plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de » mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne ſe paſſe rien entre nous.

LE VICOMTE.

» Les poires ne ſont pas encore bien mûres, mais » elles en quadrent mieux avec la dureté de votre » ame, qui, par ſes continuels dédains, ne me » promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, » que ſans m'engager dans une énumération de » vos perfections & charmes, qui me jetteroit » dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, » en vous faiſant conſidérer que je ſuis d'un auſſi

» franc

» franc chrétien que les poires que je vous envoie, » puiſque je rends le bien pour le mal ; c'eſt-à-» dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligi-» blement, puiſque je vous préſente des poires de » bon-chrétien, pour des poires d'angoiſſe, que » vos cruautés me font avaler tous les jours. »

TIBAUDIER, *votre eſclave indigne.*

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'eſt pas de l'Académie ; mais j'y remarque un certain reſpect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raiſon, Madame ; &, Monſieur le Vicomte dût-il s'en offenſer, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

APPROCHEZ, Monſieur Tibaudier ; ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, auſſi-bien que vos poires ; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui ſuis bien obligé, Madame ; &, ſi elle a

jamais quelque procès en notre ſiege, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de ſe rendre auprès de vos beautés l'Avocat de ma flamme.

JULIE.

Vous n'avez pas beſoin d'Avocat, Monſieur, & votre cauſe eſt juſte.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a beſoin d'aide; & j'ai ſujet d'appréhender de me voir ſupplanté par un tel rival, & que Madame ne ſoit circonvenue par la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

J'eſpérois quelque choſe, Monſieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits verſets ou couplets que j'ai compoſés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah! je ne penſois pas que Monſieur Tibaudier fût Poëte; & voilà pour m'achever, que ces deux petits verſets-là!

LA COMTESSE.

Il veut dire deux ſtrophes. (*A Criquet.*) Laquais, donnez un ſiege à Monſieur Tibaudier. (*Bas à Criquet qui apporte une chaiſe.*) Un pliant, petit animal. Monſieur Tibaudier, mettez-vous-là, & nous liſez vos ſtrophes.

M. TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
Ravit mon ame;

Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers eſt beau. Une perſonne de qualité !

JULIE.

Je crois qu'il eſt un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE, *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre ſtrophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne ſais pas ſi vous doutez de mon parfait amour ;
Mais je ſais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller, par reſpect, faire au vôtre ſa cour.
Après cela pourtant, ſûre de ma tendreſſe
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpece,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comteſſe,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigreſſe
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer ; pour des vers faits dans la Province, ces vers-là ſont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame, me moquer ? Quoique ſon rival, je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous, mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi ! Martial fait-il des vers ? Je penſois qu'il ne fît que des gants ?

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial là, Madame ; c'eſt un Auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tibaudier a lu les Auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma muſique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre eſprit les progrès des deux ſtrophes & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte ſoit de la partie ; car il eſt arrivé ce matin de mon Château avec ſon Précepteur, que je vois là-dedans.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOLA! Monsieur Bobinet. Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que desire Madame la Comtesse d'Escarbagnas, de son très-humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis & le Commandeur?

M. BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le Comte?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet ?

M. BOBINET.

Il compose un thême, Madame, que je viens de lui dicter sur une Epître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait ainsi que vous le commandez.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

CE Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, & je crois qu'il a de l'esprit.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

ALLONS, Monſieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête aſſemblée.

LA COMTESSE, *montrant Julie.*

Comte, ſaluez Madame; faites la révérence à Monſieur le Vicomte; ſaluez Monſieur le Conſeiller.

M. TIBAUDIER.

Je ſuis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embraſſer Monſieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime auſſi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monſieur Tibaudier, de quelle comparaiſon vous ſervez-vous là?

JULIE.

En vérité, Madame, Monſieur le Comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune Gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un ſi grand enfant!

LA COMTESSE.

Hélas ! quand je le fis, j'étois ſi jeune, que je me jouois encore avec une poupée !

JULIE.

C'eſt Monſieur votre frere, & non pas Monſieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, ayez bien ſoin au moins de ſon éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune choſe pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite ; & je tâcherai de lui inculquer les ſemences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, Monſieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro ſoli quod convenit eſto virile, omne vi...

LA COMTESSE.

Fi ! Monſieur Bobinet, quelles ſottiſes eſt-ce que vous lui apprenez là ?

M. BOBINET.

C'eſt du latin, Madame, & la premiere regle de Jean Deſpautere.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! ce Jean Deſpautere-là eſt un inſo-

lent ; & je vous prie de lui enſeigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il acheve, la gloſe expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique aſſez.

SCENE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

Les Comédiens envoient dire qu'ils ſont tous prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. (*montrant Julie.*) M. Tibaudier, prenez Madame.

(*Criquet range tous les ſieges ſur un des côtés du Théatre, la Comteſſe, Julie & le Vicomte s'aſſeyent. M. Tibaudier s'aſſied aux pieds de la Comteſſe.*

LE VICOMTE.

Il eſt néceſſaire de dire que cette Comédie n'a été faite que pour lier enſemble les différens morceaux de muſique & de danſe, dont on a voulu compoſer ce divertiſſement, & que...

LA COMTESSE.

Mon Dieu, voyons l'affaire ! On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(*Les violons commencent une ouverture.*)

SCENE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

PARBLEU ! la chose est belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà ! Monsieur le Receveur ; que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites ? Vient-on interrompre, comme cela, une Comédie ?

M. HARPIN.

Morbleu ! Madame, je suis ravi de cette aventure, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'assurance qu'il y a au don de votre cœur, & aux sermens que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, on ne vient point ainſi ſe jetter au travers d'une Comédie, & troubler un Acteur qui parle.

M. HARPIN.

Hé, têtebleu! la veritable Comédie qui ſe fait ici, c'eſt celle que vous jouez; &, ſi je vous trouble, c'eſt de quoi je me ſoucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne ſavez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu! je le ſais bien, je le ſais bien, morbleu! &. . .

(*M. Bobinet épouvanté, emporte le Comte & s'enfuit; il eſt ſuivi par Criquet.*

LA COMTESSE.

Ah! fi, Monſieur, que cela eſt vilain de jurer de la ſorte!

M. HARPIN.

Hé! ventrebleu, s'il y a ici quelque choſe de vilain, ce ne ſont point mes juremens, ce ſont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous juraſſiez, vous, la tête, la mort & le ſang, que de faire ce que vous faites avec Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne ſais pas, Monſieur le Receveur, de quoi vous vous plaignez; & ſi. . .

M. HARPIN, *au Vicomte.*

Pour vous, Monſieur, je n'ai rien à vous dire; vous faites bien de pouſſer votre pointe, cela eſt naturel, je ne le trouve point étrange; & je

vous demande pardon, ſi j'interromps votre Comédie; mais vous ne devez point trouver étrange auſſi que je me plaigne de ſon procédé, & nous avons raiſon tous deux de faire ce que nous faiſons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne ſais point les ſujets de plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte; & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi! me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier, de deſſus un Théatre, ce qui ſe doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu! tout exprès; c'eſt le lieu qu'il me faut; & je ſouhaiterois que ce fût un Théatre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un ſi grand vacarme pour une comédie que Monſieur le Vicomte me donne? Vous voyez que Monſieur Tibaudier, qui m'aime, en uſe plus reſpectueuſement que vous.

M. HARPIN.

Monſieur Tibaudier en uſe comme il lui plaît: je ne ſais pas de quelle façon Monſieur Tibaudier a été avec vous; mais Monſieur Tibaudier n'eſt pas

un

un exemple pour moi ; & je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, Monsieur le Receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité ; & ceux qui vous entendent, croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous & moi.

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu ! Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole ?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monsieur le Vicomte ; vous n'êtes pas la premiere femme qui joue dans le monde de ces sortes de caracteres, & qui ait auprès d'elle un Monsieur le Receveur, dont on lui voit trahir & la passion & la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez pas étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du tems, & que je vienne vous assurer devant bonne compagnie, & que je romps commerce avec vous, & que Monsieur le Receveur ne sera plus pour vous Monsieur le Donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode ! on ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, Monsieur le Receveur, quittez

votre colere, & venez prendre place pour voir la Comédie.

M. HARPIN.

Moi, morbleu ! prendre place ! (*Montrant Monsieur Tibaudier.*) Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la Comtesse, à Monsieur le Vicomte ; & ce sera à lui que j'enverrai tantôt vos lettres. Voilà ma scene faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monsieur le Receveur, nous nous verrons autre part qu'ici ; & je vous ferai voir que je suis au poil & à la plume.

M. HARPIN, *en sortant.*

Tu as raison, Monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès ; ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la Comédie.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, M. TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT, *au Vicomte.*

VOILA un billet, Monſieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE, *liſant.*

» En cas que vous ayez quelque meſure à prendre, » je vous envoie promptement un avis. La querelle » de vos parens & de ceux de Julie vient d'être ac- » commodée; & les conditions de cet accord, c'eſt » le mariage de vous & d'elle. Bon ſoir. »

(*A Julie.*)

Ma foi! Madame, voilà notre Comédie achevée auſſi.

(*Le Vicomte, la Comteſſe, Julie & M. Tibaudier ſe levent.*)

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il oſé eſpérer un ſi heureux ſuccès?

LA COMTESSE.

Comment donc? qu'eſt-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouſe Julie; &, ſi vous m'en croyez, pour rendre la Comédie complette de tout point, vous épouſerez Monſieur Ti-

baudier, & donnerez Mademoiselle Andrée à son Laquais, dont il fera son Valet-de-chambre.

LA COMTESSE.

Quoi ! joner de la sorte une personne de ma qualité ?

LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser, Madame ; & les Comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse, pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

Fin du premier & dernier Acte.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ARGAN, Malade imaginaire.
BELINE, ſeconde Femme d'Argan.
ANGÉLIQUE, Fille d'Argan.
LOUISON, petite Fille, Sœur d'Angélique.
BERALDE, Frere d'Argan.
CLÉANTE, Amant d'Angélique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, Médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, Fils de Monſieur Diafoirus.
MONSIEUR PURGON, Médecin.
MONSIEUR FLEURANT, Apothicaire.
MONSIEUR BONNEFOI, Notaire.
TOINETTE, Servante d'Argan.

ACTEURS DES INTERMEDES.

Dans le premier Acte.

POLICHINELLE.
UNE VIEILLE.
VIOLONS.
ARCHERS, chantans & danſans.

Dans le second Acte.

UNE EGYPTIENNE, chantant.
UN EGYPTIEN, chantant.
EGYPTIENS & EGYPTIENNES, chantans & danſans.

Dans le troisieme Acte.

TAPISSIERS, danſans.
LE PRÉSIDENT de la Faculté de Médecine.

DOCTEURS.
ARGAN, Bachelier.
APOTHICAIRES, avec leurs mortiers & leurs pilons.
PORTE-SERINGUES.
CHIRURGIENS.

La Scene eſt à Paris.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, *aſſis, ayant une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de ſon Apothicaire.*

TROIS & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. « Plus, du » vingt-quatrieme, un petit clyſtere inſinuatif, » préparatif & rémollient, pour amollir, humecter » & rafraîchir les entrailles de Monſieur. » Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon Apothicaire, c'eſt que ſes parties ſont toujours fort civiles. « Les en- » trailles de Monſieur, trente ſols. » Oui; mais, M. Fleurant, ce n'eſt pas tout que d'être civil, il

faut être auſſi raiſonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente ſols un lavement ! Je ſuis votre ſerviteur, je vous l'ai déja dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt ſols ; & vingt ſols, en langage d'Apothicaire, c'eſt-à-dire, dix ſols ; les voilà, dix ſols. « Plus, dudit jour, un » bon clyſtere déterſif, compoſé avec catholicon » double, rhubarbe, miel roſat & autres, ſuivant » l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le » bas-ventre de Monſieur, trente ſols ; » avec votre permiſſion, dix ſols. « Plus, dudit jour, le ſoir, » un julep hépatique, ſoporatif, ſomnifere, com- » poſé pour faire dormir Monſieur, trente-cinq » ſols ; » je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, ſeize & dix-ſept ſols ſix deniers. « Plus, du vingt-cinquieme, une bonne » médecine purgative & corroborative, compoſée » de caſſe récente avec ſéné levantin & autres, » ſuivant l'ordonnance de M. Purgon, pour expul- » ſer & évacuer la bile de Monſieur, quatre livres. » Ah ! M. Fleurant, c'eſt ſe moquer ; il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente ſols. « Plus, dudit » jour, une potion anodine & aſtringente, pour » faire repoſer Monſieur, trente ſols. » Bon, dix & quinze ſols. « Plus, du vingt-ſixieme, un clyſ- » tere carminatif, pour chaſſer les vents de Mon- » ſieur, trente ſols. » Dix ſols, M. Fleurant. « Plus, le clyſtere de Monſieur, réitéré ſur le ſoir, » comme deſſus, trente ſols. » M. Fleurant, dix ſols. « Plus, du vingt-ſeptieme, une bonne méde-

» cine, compoſée pour hâter d'aller, & chaſſer les » mauvaiſes humeurs de Monſieur, trois livres. » Bon, vingt & trente ſols; je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez raiſonnable. « Plus, du vingt-huitieme, une » priſe de petit-lait clarifié & dulcoré, pour adou- » cir, lénifier, tempérer & rafraîchir le ſang de » Monſieur, vingt ſols. » Bon, dix ſols. « Plus, » une potion cordiale & préſervative, compoſée » avec douze grains de bézoard, ſirops de limon » & grenade, & autres, ſuivant l'ordonnance, » cinq livres.» Ah! Monſieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; ſi vous en uſez comme cela, on ne voudra plus être malade; contentez-vous de quatre francs, vingt & quarante ſols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & trois livres, quatre ſols ſix deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit médecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois, il y avoit douze médecines & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas ſi je ne me porte pas ſi bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monſieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que perſonne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ſes gens dans ſa chambre.*) Il n'y a perſonne? J'ai beau dire, on me laiſſe toujours ſeul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Après avoir ſonné une ſonnette qui eſt ſur ſa table.*) Ils n'entendent point, & ma ſonnette ne fait pas aſſez de bruit. (*Après avoir ſonné pour la deuxieme fois.*) Point d'affaire. (*Après avoir ſonné encore.*) Ils ſont ſourds.

Toinette ? (*Après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec ſa ſonnette.*) Tout comme ſi je ne ſonnois point. Chienne, coquine. (*Voyant qu'il ſonne encore inutilement.*) J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe comme cela un pauvre malade ? Drelin, drelin, drelin, drelin. Voilà qui eſt pitoyable. Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu ! ils me laiſſeront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE, *en entrant.*

ON y va.

ARGAN.

Ah, chienne ! ah, carogne !...

TOINETTE, *faiſant ſemblant de s'être coigné la tête.*

Diantre ſoit de votre impatience ! Vous preſſez ſi fort les perſonnes, que je me ſuis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN, *en colere.*

Ah, traîtreſſe !...

TOINETTE, *interrompant Argan.*

Ah !

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Tu m'as laissé...

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi ! j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête ; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi ! coquine...

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse !

TOINETTE, *interrompant encore Argan.*

Ah !

ARGAN.

Chienne, tu veux...

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Quoi ! il faudra encore que je n'aie pas le plaiſir de la quereller ?

TOINETTE.

Querellez tout votre ſoul, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne ! en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaiſir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaiſir de pleurer ; chacun le ſien, ce n'eſt pas trop. Ah !

ARGAN.

Allons, il en faut paſſer par-là. Ote-moi ceci, coquine ! ôte-moi ceci. (*Après s'être levé.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE.

Votre lavement ?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE.

Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là ; c'eſt à Monſieur Fleurant à y mettre le nez, puiſqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait ſoin de me tenir un bouillon prêt pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce Monſieur Fleurant-là & ce Monſieur Purgon s'égaient bien ſur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait ; & je voudrois bien leur deman-

der quel mal vous avez pour vous faire tant de remedes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

Approchez, Angélique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

Attendez. (*A Toinette.*) Donnez-moi mon bâton, je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vîte, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

TOINETTE?

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien! je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette?

TOINETTE.

Hé bien! quoi? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de notre jeune amant; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiere à m'en entretenir? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems; & vous avez des ſoins là-deſſus, qu'il eſt difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avoue que je ne ſaurois me laſſer de te parler de lui, & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les ſentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impreſſions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fuſſe inſenſible aux tendres proteſtations de cette paſſion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A Dieu ne plaiſe!

ANGELIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque choſe du Ciel, quelque effet du deſtin, dans l'aventure inopinée de notre connoiſſance?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embraſſer

ma défenſe, ſans me connoître, eſt tout-à-fait d'un honnête homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en uſer plus généreuſement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh ! oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il eſt bien fait de ſa perſonne ?

TOINETTE.

Aſſurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ſes diſcours, comme ſes actions, ont quelque choſe de noble ?

TOINETTE.

Cela eſt sûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus paſſionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

Il eſt vrai.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'eſt rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreſſemens de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inſpire ?

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOINETTE.

Hé ! hé ! ces choſes-là, parfois, ſont un peu ſujettes à caution. Les grimaces d'amour reſſemblent fort à la vérité ; & j'ai vu de grands Comédiens là-deſſus.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, ſeroit-il bien poſſible qu'il ne me dît pas vrai ?

TOINETTE.

En tout cas, vous en ſerez bientôt éclaircie ; & la réſolution où il vous écrivit hier, qu'il étoit de vous faire demander en mariage, eſt une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai ou non. C'en ſera là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, ſi celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme !

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

OR çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'eſt-ce que cela? Vous riez? cela eſt plaiſant, oui, ce mot de mariage. Il n'eſt rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! A ce que je vois, ma fille, je n'ai que faire de vous demander ſi vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je ſuis bien aiſe d'avoir une fille ſi obéiſſante; la choſe eſt donc conclue, & je vous ai promiſe.

ANGELIQUE.

C'eſt à moi, mon pere, de ſuivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle mere, avoit envie que je vous fiſſe Religieuſe, & votre petite ſœur Louiſon auſſi; & de tout tems elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE, *à part.*

La bonne bête a ſes raiſons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, & ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah ! mon pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontés !

TOINETTE, *à Argan.*

En vérité, je vous fais bon gré de cela, & voilà l'action la plus sage que vous ayiez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vu la personne ; mais on m'a dit que j'en serois content, & toi aussi.

ANGELIQUE.

Assurément, mon pere.

ARGAN.

Comment ! L'as-tu vu ?

ANGELIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, & que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination que, dès cette premiere vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise ; & c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait ?

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille ?

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de ſa perſonne ?

ANGELIQUE.

Aſſurément.

ARGAN.

De bonne phyſionomie ?

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né ?

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête ?

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin & Grec ?

ANGELIQUE.

C'eſt ce que je ne ſais pas.

ARGAN.

Et qui ſera reçu Médecin dans trois jours ?

ANGELIQUE.

Lui, mon pere ?

ARGAN.

Oui. Eſt-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANGELIQUE.

Non, vraiment. Qui vous l'a dit à vous ?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

ANGELIQUE.

Eſt-ce que Monſieur Purgon le connoît ?

ARGAN.

La belle demande ! Il faut bien qu'il le connoiſſe, puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGELIQUE.

Cléante, neveu de Monſieur Purgon !

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beau-frere le Médecin, Monſieur Diafoirus; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moi; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par ſon pere. Qu'eſt-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi ! Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque ! Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un Médecin !

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es!

TOINETTE.

Mon Dieu! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble, ſans nous emporter? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt votre raiſon, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raiſon eſt que, me voyant infirme & malade comme je ſuis, je me veux faire un gendre & des alliés Médecins, afin de m'appuyer de bon ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remedes qui me ſont néceſſaires, & d'être à même des conſultations & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien! voilà dire une raiſon; & il y a plaiſir à ſe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience. Eſt-ce que vous êtes malade?

ARGAN.

Comment, coquine! ſi je ſuis malade? Si je ſuis malade, impudente?

TOINETTE.

Hé bien! oui, Monſieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-deſſus. Oui, vous êtes fort malade; j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne penſez; voilà qui eſt fait. Mais votre fille doit épouſer un mari pour elle; & n'étant

tant point malade, il n'eſt pas néceſſaire de lui donner un Médecin.

ARGAN.

C'eſt pour moi que je lui donne ce Médecin ; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouſer ce qui eſt utile à la ſanté de ſon pere.

TOINETTE.

Ma foi ! Monſieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conſeil ?

ARGAN.

Quel eſt-il ce conſeil ?

TOINETTE.

De ne point ſonger à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raiſon ?

TOINETTE.

C'eſt que votre fille n'y conſentira point.

ARGAN.

Elle n'y conſentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille ?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monſieur Diafoirus, ni de ſon fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti eſt plus avantageux qu'on ne penſe, Monſieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; &, de plus, Monſieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfans, lui

donne tout ſon bien en faveur de ce mariage ; & Monſieur Purgon eſt un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait ſi riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente ſont quelque choſe, ſans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monſieur, tout cela eſt bel & bon ; mais j'en reviens toujours là. Je vous conſeille, entre nous, de lui choiſir un autre mari, & elle n'eſt point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela ſoit.

TOINETTE.

Hé, ſi ! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment ! Que je ne diſe pas cela ?

TOINETTE.

Hé ! non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE.

On dira que vous ne ſongez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je ſuis ſûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment, bon!

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais! voici qui eſt plaiſant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, ſi je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi ?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là ?

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez ?

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra ?

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu ! je vous connois ; vous êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement.*

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monſieur. Vous ne ſongez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande abſolument de ſe préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends abſolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où eſt-ce donc que nous ſommes? & quelle audace eſt ce-là, à une coquine de ſervante, de parler de la ſorte devant ſon maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne ſonge pas à ce qu'il fait, une ſervante bien ſenſée eſt en droit de le redreſſer.

ARGAN, *courant après Toinette.*

Ah! inſolente, il faut que je t'aſſomme!

TOINETTE, *évitant Argan, & mettant la chaiſe entr'elle & lui.*

Il eſt de mon devoir de m'oppoſer aux choſes qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, *courant après Toinette autour de la chaiſe, avec ſon bâton.*

Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, *ſe ſauvant du côté où n'eſt point Argan.*

Je m'intéreſſe, comme je dois, à ne vous point laiſſer faire de folie.

ARGAN, *de même.*

Chienne !

TOINETTE, *de même.*

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN, *de même.*

Pendarde !

TOINETTE, *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN, *de même.*

Carogne !

TOINETTE, *de même.*

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN, *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGELIQUE.

Hé ! mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN, *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE, *en s'en allant.*

Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit.

ARGAN, *se jetant dans sa chaise.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN.

ARGAN.

AH ! ma femme, approchez !

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon ſecours.

BELINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN.

Ma mie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BELINE.

Hélas ! pauvre petit mari ! comment donc, mon ami ?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette eſt devenue plus inſolente que jamais.

BELINE.

Ne vous paſſionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, ma mie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contre-carré, une heure durant, les choſes que je veux faire.

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne ſuis point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

M'amour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſais combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu! mon fils, il n'y a point de ſerviteurs & de ſervantes qui n'aient leurs défauts. On eſt contraint parfois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualités à cauſe des bonnes. Celle-ci eſt adroite, ſoi-

gneuſe, diligente, & ſur-tout fidelle; & vous ſavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà ! Toinette.

SCENE VII.

ARGAN, BELINE, TOINETTE.

TOINETTE.

MADAME ?

BELINE.

Pourquoi donc eſt-ce que vous mettez mon mari en colere ?

TOINETTE, *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame ? hélas ! je ne ſais pas ce que vous me voulez dire, & je ne ſonge qu'à complaire à Monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah ! la traîtreſſe !

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner ſa fille en mariage au fils de Monſieur Diafoirus; je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas ſi grand mal à cela, & je trouve qu'elle a raiſon.

ARGAN.

Ah ! m'amour, vous la croyez ! C'eſt une ſcélérate ; elle m'a dit cent inſolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette : ſi vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Çà, donnez-moi ſon manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans ſa chaiſe. Vous voilà, je ne ſais comment. Enfoncez bien votre bonnet juſques ſur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah ! ma mie, que je vous ſuis obligé de tous les ſoins que vous prenez de moi !

BELINE, *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous, que je mette ceci ſous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derriere votre dos, & cet autre-là pour ſoutenir votre tête.

TOINETTE, *lui mettant rudement un oreiller ſur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du ſerein.

ARGAN, *ſe levant en colere, & jetant les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah ! coquine, tu veux m'étouffer !

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE.

BELINE.

Hé là ! hé là ! qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

ARGAN, *ſe jetant dans ſa chaiſe.*

Ah ! ah ! ah ! je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainſi ? elle a cru faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoiſſez pas, m'amour, la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; & il faudra plus de huit médecines & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BELINE.

Là, là, mon petit ami, apaiſez-vous un peu.

ARGAN.

Ma mie, vous êtes toute ma conſolation.

BELINE.

Pauvre petit fils.

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon teſtament.

BELINE.

Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous

prie, je ne saurois souffrir cette pensée; & le seul mot de testament me fait treffaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre Notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, m'amour.

BELINE.

Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guere en état de songer à tout cela!

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siege, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ses amis; & je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BELINE.

Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là!

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, & le dessein où vous êtes pour elle; & j'ai à vous dire

dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire; mais à Paris, & dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut; & la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme, conjoints par mariage, se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, & qui prend de lui tant de soins. J'aurois envie de consulter mon Avocat, pour voir comme je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des Avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire séveres là-dessus, & s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, & rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela,

où en ſerions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choſes ; autrement nous ne ferions rien, & je ne donnerois pas un ſol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monſieur, que vous étiez fort habile & fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en fruſtrer mes enfans ?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choiſir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre teſtament, tout ce que vous pouvez ; & cet ami enſuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non ſuſpectes, au profit de divers Créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaiſir. Vous pouvez auſſi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ſes mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela ! S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus reſter au monde.

ARGAN.

Ma mie ?

BELINE.

Oui, mon ami, ſi je ſuis aſſez malheureuſe pour vous perdre....

ARGAN.

Ma chere femme.

BELINE.

La vie ne me ſera plus de rien.

ARGAN.

M'amour.

BELINE.

Et je ſuivrai vos pas pour vous faire connoître la tendreſſe que j'ai pour vous.

ARGAN.

Ma mie, vous me fendez le cœur. Conſolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI, *à Beline.*

Ces larmes ſont hors de ſaiſon, & les choſes n'en ſont point encore là.

BELINE.

Ah! Monſieur, vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un mari qu'on aime tendrement!

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, ſi je meurs, ma mie, c'eſt de n'avoir point un enfant de vous. Monſieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon teſtament, m'amour, de la façon que Monſieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans les lambris de mon alcove; & deux billets payables au porteur, qui me ſont dus, l'un par Monſieur Damon, & l'autre par Monſieur Géronte.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah !... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove ?

ARGAN.

Vingt mille francs, m'amour ?

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah !... De combien ſont les deux billets ?

ARGAN.

Ils ſont, ma mie, l'un de quatre mille livres, & l'autre de ſix.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me ſont rien au prix de vous.

M. DE BONNEFOI, *à Argan.*

Voulez-vous que nous procédions au teſtament ?

ARGAN.

Oui, Monſieur ; mais nous ſerions mieux dans mon petit cabinet. M'amour, conduiſez moi, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE X.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un Notaire, & j'ai ouï parler de teſtament. Votre belle-mere ne s'endort point; & c'eſt ſans doute quelque conſpiration contre vos intérêts, où elle pouſſe votre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il diſpoſe de ſon bien à ſa fantaiſie, pourvu qu'il ne diſpoſe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deſſeins violens que l'on fait ſur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je ſuis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mere a beau me faire ſa confidente, & me vouloir jeter dans ſes intérêts; je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, & j'ai toujours été de votre parti. Laiſſez-moi faire, j'emploierai toute choſe pour vous ſervir; mais pour vous ſervir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zele que j'ai pour vous; & feindre d'entrer dans les ſentimens de votre pere & de votre belle-mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai perſonne à employer à cet office, que le vieux uſurier Polichinelle, mon amant; & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenſer pour vous. Pour aujourd'hui il eſt trop tard; mais demain, de grand matin, je l'enverrai querir, & il ſera ravi de...

SCENE XI.

BELINE, *dans la maiſon*, ANGELIQUE, TOINETTE.

BELINE.

TOINETTE!

TOINETTE, *à Angélique.*

Voilà qu'on m'appelle. Bon ſoir. Repoſez-vous ſur moi.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

Le Théatre repréſente une Place publique.

SCENE PREMIERE.

POLICHINELLE.

O AMOUR, amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaiſie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuſes-tu, miſérable inſenſé que tu es ? Tu quittes le ſoin de ton négoce, & tu laiſſes aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois preſque plus, tu perds le repos de la nuit ; & tout cela, pour qui ? Pour une dragonne ; franche dragonne ; une diableſſe qui te rembarre, & ſe moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raiſonner là-deſſus. Tu le veux, amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'eſt pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On n'eſt pas ſage quand on veut ; & les vieilles cervelles ſe démontent comme les jeunes.

Je viens voir ſi je ne pourrai point adoucir ma tigreſſe par une ſérénade. Il n'y a rien, parfois, qui ſoit ſi touchant qu'un amant qui vient chanter ſes doléances aux gonds & aux verroux de la porte de ſa maîtreſſe.

(*Après avoir pris son luth.*)

Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit ! ô chere nuit ! porte mes plaintes amoureuſes juſques dans le lit de mon inflexible.

Nott' e di v'am' e v'adoro,
Cerc' un si per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di no,
Bell' ingrata, io moriro.
Frà la ſperanza
S'afflige il cruore,
In lontananza
Conſum' a l'hore;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affano,
Ahi troppo dura!
Coſi per tropp' amar languiſco e muoro.

Nott' e di v'am' e v'adoro,
Cerc' un si per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di no,
Bell' ingrata, io moriro.

Se non dormite,
Almen penſate
Alle ferite
Ch' al cruor mi fate,
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;
Voſtra pietà mi ſcemerà il martiro.

Nott' e di v'am' & v'adoro,
Cerc' un si per mio ristoro,
Ma se voi dite di no,
Bell' ingrata, io moriro.

SCENE II.

POLICHINELLE, UNE VIEILLE *à la fenêtre.*

LA VIELLE *chante.*

Cerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! che non m'ingannate.
Che gia so per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! quanto è pazza colei che vi crede.

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir' fervidi
Più non m'infiammano,
Vel' giuro à fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cuor libero

Vuol ſempre ridere ;
Credet' à me
Che gia so per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede ;
Oh ! quanto è pazza colei che vi crede.

SCENE III.

POLICHINELLE, VIOLONS *derriere le Théatre.*

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

QUELLE impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix !

LES VIOLONS *continuent à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix-là ! taiſez-vous, violons. Laiſſez-moi me plaindre à mon aiſe des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS, *de même.*

POLICHINELLE.

Taiſez-vous, vous dis-je ; c'eſt moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Eſt-ce pour rire ?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah ! que de bruit !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas ? Ah ! Dieu ſoit loué !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Encore ?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Peſte des violons !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

La ſotte muſique que voilà.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, *chantant pour ſe moquer des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Par ma foi! cela me divertit. Pourſuivez, Meſſieurs les violons; vous me ferez plaiſir. (*N'entendant plus rien.*) Allons donc, continuez, je vous en prie.

SCENE IV.

POLICHINELLE, *ſeul.*

VOILA le moyen de les faire taire. La muſique eſt accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or, ſus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je préлude un peu, & joue quelque piece, afin de mieux prendre mon ton.

(*Il prend ſon luth, dont il fait ſemblant de jouer,*

en

en imitant avec les levres & la langue le ſon de cet inſtrument.)

Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un tems fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce tems-là. Plin, plin. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCENE V.

POLICHINELLE, ARCHERS, *chantans & danſans.*

UN ARCHER, *chantant.*

Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE, *bas.*

Qui diable eſt-ce là ? Eſt-ce la mode de parler en muſique ?

L'ARCHER.

Qui va-là ? Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE, *épouvanté.*

Moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Qui va-là ? Qui va-là, vous dis-je ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Dis ton nom, dis ton nom, ſans davantage attendre.

POLICHINELLE, *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom eſt, va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.
Saiſiſſons l'inſolent qui nous répond ainſi.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des Archers danſans, cherchent Polichinelle dans l'obſcurité, pour le ſaiſir.

POLICHINELLE.

QUI va là ?

(*entendant encore du bruit autour de lui.*)

Qui ſont les coquins que j'entends ?
Hé ?... Holà ! mes Laquais, mes gens...
Par la mort !... Par la ſang !... J'en jetterai par terre...
Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton...
Donnez-moi mon mouſqueton...

(*Pendant les intervalles qui ſont marqués avec les points, les Archers danſent au ſon de la ſymphonie, en cherchant Polichinelle.*)

POLICHINELLE, *faiſant ſemblant de tirer un coup de piſtolet.*

Poue !

(*Les Archers tombent tous, & s'enfuient.*)

SCENE VI.

POLICHINELLE, *ſeul.*

AH ! ah ! ah ! ah ! comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de ſottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi ! il n'eſt que de jouer d'adreſſe en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah ! ah ! ah !

(*Pendant que Polichinelle croit être ſeul, des Archers reviennent ſans faire de bruit pour entendre ce qu'il dit.*)

SCENE VII.

POLICHINELLE, DEUX ARCHERS *chantans.*

LES DEUX ARCHERS, *ſaiſiſſant Polichinelle.*

NOus le tenons. A nous, camarades, à nous,
Dépêchez, de la lumiere.

SCENE VIII.

POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS *chantans*, ARCHERS *chantans & danſans, venant avec des lanternes.*

QUATRE ARCHERS, *chantans enſemble.*

AH ! traître ! ah ! fripon ! c'eſt donc vous,
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Inſolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous oſez nous faire peur ?

POLICHINELLE.

Meſſieurs, c'eſt que j'étois ivre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raiſon ;
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je ne ſuis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Je ſuis un Bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait ?

LES QUATRE ARCHERS.

En prison, vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller,

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé!

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miſéricorde !

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raiſon ;
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Hé ! n'eſt-il rien, Meſſieurs, qui ſoit capable d'attendrir vos ames ?

LES QUATRE ARCHERS.

Il eſt aiſé de nous toucher ;
Et nous ſommes humains plus qu'on ne ſauroit croire.
Donnez-nous ſeulement ſix piſtoles pour boire ;
Nous allons vous relâcher.

POLICHINELLE.

Hélas ! Meſſieurs, je vous aſſure que je n'ai pas un ſou ſur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de ſix piſtoles,
Choiſiſſez donc, ſans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'eſt une néceſſité, & qu'il faille en paſſer par-là ; je choiſis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers danſans, donnent en cadence des croquignoles à Polichinelle.

POLICHINELLE, *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

UNE & deux, trois & quatre, cinq & ſix, ſept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah ! ah ! vous en voulez paſſer !
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah ! Meſſieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puiſque le bâton eſt pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinelle.

POLICHINELLE, *comptant les coups de bâton.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, ſix. Ah! ah! ah! je n'y ſaurois plus réſiſter. Tenez, Meſſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! l'honnête homme! ah! l'ame noble & belle! Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je vous donne le bon ſoir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre ſerviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Juſqu'au revoir.

IV & derniere ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers danſent en réjouiſſance de l'argent qu'ils ont reçu.

Fin du premier Intermede.

ACTE II.

Le Théatre repréſente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, *ne reconnoiſſant pas Cléante.*

QUE demandez-vous, Monſieur ?

CLÉANTE.

Ce que je demande ?

TOINETTE.

Ah ! ah ! c'eſt vous ! quelle ſurpriſe ! Que venez-vous faire céans ?

CLÉANTE.

Savoir ma deſtinée, parler à l'aimable Angélique, conſulter les ſentimens de ſon cœur, & lui demander ſes réſolutions ſur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui ; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique, il y faut des myſteres ; & l'on vous a dit l'étroite garde où elle eſt retenue, qu'on ne la laiſſe ni ſortir, ni parler à perſonne ; & que

ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion ; & nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, & sous l'apparence de son amant ; mais comme ami de son Maître de Musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu, & me laissez lui dire que vous êtes-là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN, *se croyant seul, & sans voir Toinette.*

MONSIEUR Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées & douze venues ; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde ! tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monsieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur...

(*Elle fait semblant de parler.*)

ARGAN.

Hé ?

TOINETTE.

Je vous dis que...

(*Elle fait encore semblant de parler.*)

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis ?

TOINETTE, *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

(*Toinette fait signe à Cléante d'avancer.*)

SCENE III.

ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

Monsieur...

TOINETTE, *à Cléante.*

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLÉANTE.

Monſieur, je ſuis ravi de vous trouver debout ? & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, *feignant d'être en colere.*

Comment ! qu'il ſe porte mieux ? Cela eſt faux. Monſieur ſe porte toujours mal.

CLÉANTE.

J'ai ouï dire que Monſieur étoit mieux ; & je lui trouve bon viſage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon viſage ? Monſieur l'a fort mauvais ; & ce ſont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté.

ARGAN.

Elle a raiſon.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit fort malade.

ARGAN.

Cela eſt vrai.

CLÉANTE.

Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir. Je viens de la part du Maître à chanter de Mademoiſelle votre fille ; il s'eſt vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours ; &, comme ſon ami intime, il m'envoie à ſa place pour lui continuer ſes leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle ſait déjà.

ARGAN.

Fort bien. (*A Toinette.*) Appellez Angélique.

TOINETTE,

TOINETTE.

Je crois, Monſieur, qu'il ſera mieux de mener Monſieur à ſa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut s'ils ne ſont en particulier.

ARGAN.

Si fait, ſi fait.

TOINETTE.

Monſieur, cela ne fera que vous étourdir; & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'aime la muſique; & je ſerai bien-aiſe de... Ah! la voici. Allez-vous-en voir, vous, ſi ma femme eſt habillée.

SCENE IV.

ARGAN, ANGELIQUE, CLÉANTE.

ARGAN.

VENEZ, ma fille: votre Maître de muſique eſt allé aux champs, & voilà une perſonne qu'il envoie à ſa place pour vous montrer.

ANGELIQUE, *reconnoiſſant Cléante.*

Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'eſt-ce ? d'où vient cette ſurpriſe ?

ANGELIQUE.

C'eſt...

ARGAN.

Quoi ! qui vous émeut de la ſorte ?

ANGELIQUE.

C'eſt mon pere, une aventure ſurprenante qui ſe rencontre ici.

ARGAN.

Comment ?

ANGELIQUE.

J'ai ſongé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une perſonne faite tout comme Monſieur, s'eſt préſentée à moi, à qui j'ai demandé du ſecours, & qui m'eſt venu tirer de la peine où j'étois ; & ma ſurpriſe a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE.

Ce n'eſt pas être malheureux que d'occuper votre penſée, ſoit en dormant, ſoit en veillant ; & mon bonheur ſeroit grand, ſans doute, ſi vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeaſſiez digne de vous tirer ; & il n'y a rien que je ne fiſſe pour...

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, *à Argan.*

MA foi ! Monſieur, je ſuis pour vous maintenant, & je me dédis de tout ce que je diſois hier. Voici Monſieur Diafoirus le pere, & Monſieur Diafoirus le fils qui viennent vous rendre viſite. Que vous ſerez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus ſpirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monſieur. C'eſt que je marie ma fille; & voilà qu'on lui amene ſon prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE.

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, de vouloir que je ſois témoin d'une entrevue ſi agréable.

ARGAN.

C'eſt le fils d'un habile Médecin; & le mariage ſe fera dans quatre jours.

CLÉANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à ſon Maître de muſique, afin qu'il ſe trouve à la noce.

CLÉANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie auſſi.

CLÉANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on ſe range, les voici.

SCENE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN, *mettant la main à ſon bonnet ſans l'ôter.*

MONSIEUR Purgon, Monſieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous ſavez les conſéquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous ſommes dans toutes nos viſites pour porter ſecours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan & M. Diafoirus parlent en même tems.*)

ARGAN.

Je reçois, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monſieur,

ARGAN.

Avec beaucoup de joie,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas & moi,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur,

ARGAN.

Et j'aurois souhaité

M. DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes,

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous,

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites,

ARGAN.

Pour vous en assurer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir.

ARGAN.

Mais vous savez, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur,

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose,

M. DIAFOIRUS.

Et vous assurer

ARGAN.

Que de vous dire ici

M. DIAFOIRUS.

Que, dans les choſes qui dépendront de notre métier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occaſions

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en toute autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous ſerons toujours prêts, Monſieur,

ARGAN.

Qu'il eſt tout à votre ſervice.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zele. (*A ſon fils.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.*

N'eſt-ce pas par le pere qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Argan.*

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoître, chérir & révérer en vous un ſecond pere; mais un ſecond pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choiſi. Il m'a reçu par néceſſité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, eſt un ouvrage de ſon corps; mais ce que je tiens de vous, eſt un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés ſpirituelles ſont au-

deſſus des corporelles, d'autant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens précieuſe cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles & très-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les Colleges d'où l'on ſort ſi habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.*

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

ARGAN, *à Angélique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.*

Baiſerai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique.*

Madame, c'eſt avec juſtice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puiſque l'on...

ARGAN, *à Thomas Diafoirus.*

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc eſt-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon pere, qu'elle ſoit venue?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment à Mademoiſelle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiſelle, ne plus ne moins que la ſtatue de Memnon rendoit un ſon harmonieux, lorſqu'elle venoit à être éclairée des rayons du Soleil, tout de même me ſens-je animé d'un doux tranſport à l'apparition du Soleil de vos beautés; & comme les Naturaliſtes remarquent que la fleur nommée Héliotrope tourne ſans ceſſe vers cet aſtre du jour, auſſi mon cœur dorénavant tournera-t-il toujours vers les aſtres reſplendiſſans de vos yeux adorables, ainſi que vers ſon pôle unique. Souffrez donc, Mademoiſelle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes, l'offrande de ce cœur qui ne reſpire & n'ambitionne autre gloire, que d'être toute ſa vie, Mademoiſelle, votre très-humble, très-obéiſſant, & très-fidele ſerviteur & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'eſt que d'étudier! on apprend à dire de belles choſes.

ARGAN, *à Cléante.*

Hé! que dites-vous de cela?

CLÉANTE.

Que Monſieur fait merveilles, & que s'il eſt auſſi bon Médecin qu'il eſt bon Orateur, il y aura plaiſir à être de ſes malades.

TOINETTE.

Aſſurément. Ce ſera quelque choſe d'admirable, s'il fait d'auſſi belles cures, qu'il fait de beaux diſcours.

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaiſe, & des ſieges à tout le monde. (*Des Laquais donnent des ſieges.*) Mettez-

vous là, ma fille. (*à M. Diafoirus.*) Vous voyez, Monſieur, que tout le monde admire Monſieur votre fils; & je vous trouve bienheureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS.

Monſieur, ce n'eſt pas parce que je ſuis ſon pere, mais je puis dire que j'ai ſujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'eſprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'eſt par-là que j'ai toujours bien auguré de ſa judiciaire, qualité requiſe pour l'exercice de notre art. Lorſqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mievre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paiſible & taciturne, ne diſant jamais mot, & ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoiſſoit pas encore ſes lettres. Bon, diſois-je en moi-même, les arbres tardifs ſont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave ſur le marbre bien plus mal-aiſément que ſur le ſable; mais les choſes y ſont conſervées bien plus long-tems, & cette lenteur à comprendre, cette peſanteur d'imagination, eſt la marque d'un bon jugement à venir. Lorſque je l'envoyai au College, il trouva de la peine; mais il ſe roidiſſoit contre les difficultés; & ſes Régens ſe loüoient toujours à moi de ſon aſſiduité & de ſon travail. Enfin, à force de battre le fer, il en eſt venu glorieuſement à avoir ſes licences; & je puis dire, ſans vanité, que, de-

puis deux ans qu'il eſt ſur les bancs, il n'y a point de Candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les diſputes de notre Ecole. Il s'y eſt rendu redoutable ; & il ne s'y paſſe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la propoſition contraire. Il eſt ferme dans la diſpute, fort comme un Turc ſur ſes principes, ne démord jamais de ſon opinion, & pourſuit un raiſonnement juſques dans les derniers recoins de la Logique. Mais, ſur toute choſe, ce qui me plaît en lui, & en quoi il ſuit mon exemple, c'eſt qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raiſons & les expériences des prétendues découvertes de notre ſiecle, touchant la circulation du ſang, & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS, *tirant de ſa poche une grande theſe roulée, qu'il préſente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, ſoutenu une theſe, qu'avec la permiſſion de Monſieur, (*ſaluant Argan*) j'oſe préſenter à Mademoiſelle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon eſprit.

ANGELIQUE.

Monſieur, c'eſt pour moi un meuble inutile, & je ne me connois pas à ces choſes-là.

TOINETTE, *prenant la theſe.*

Donnez, donnez. Elle eſt toujours bonne à prendre pour l'image ; cela ſervira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS, *ſaluant encore Argan.*

Avec la permiſſion auſſi de Monſieur, je vous in-

vite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la diſſection d'une femme, ſur quoi je dois raiſonner.

TOINETTE.

Le divertiſſement ſera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtreſſes ; mais donner une diſſection, eſt quelque choſe de plus galant.

M. DIAFOIRUS.

Au reſte, pour ce qui eſt des qualités requiſes pour le mariage & la propagation, je vous aſſure que, ſelon les regles de nos Docteurs, il eſt tel qu'on le peut ſouhaiter, qu'il poſſede en un degré louable la vertu prolifique ; & qu'il eſt du tempérament qu'il faut pour engendrer & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'eſt-ce pas votre intention, Monſieur, de le pouſſer à la Cour, & d'y ménager pour lui une charge de Médecin ?

M. DIAFOIRUS.

A vous parler franchement, notre métier auprès des Grands, ne m'a jamais paru agréable, & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public eſt commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne ; &, pourvu que l'on ſuive le courant des regles de l'art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'eſt que, quand ils viennent à être malades, ils veulent abſolument que leurs Médecins les guériſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant, & ils ſont bien impertinens de vouloir que, vous autres Meſſieurs, vous les guériſſiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remedes; c'eſt à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela eſt vrai. On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, *à Cléante.*

Monſieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur; & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiſelle une ſcene d'un petit Opéra qu'on a fait depuis peu. (*A Angélique, lui donnant un papier.*) Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi?

CLEANTE, *bas, à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, & me laiſſez vous faire comprendre ce que c'eſt que la ſcene que nous devons chanter. (*Haut.*) Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il ſuffit que je me faſſe entendre, & l'on aura la bonté de m'excuſer, par la néceſſité où je me trouve de faire chanter Mademoiſelle.

ARGAN.

Les vers en ſont-ils beaux?

CLEANTE,

CLEANTE.

C'eſt proprement ici un petit Opéra in-promptu; & vous n'allez entendre chanter que de la proſe cadencée, ou des manieres de vers libres, tels que la paſſion & la néceſſité peuvent faire trouver à deux perſonnes, qui diſent les choſes d'eux-mêmes, & parlent ſur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE.

Voici le ſujet de la ſcene. Un Berger étoit attentif aux beautés d'un ſpectacle qui ne faiſoit que commencer, lorſqu'il fut tiré de ſon attention, par un bruit qu'il entendit à ſes côtés. Il ſe retourne, & voit un brutal qui, de paroles inſolentes, maltraitoit une Bergere. D'abord il prend les intérêts d'un ſexe à qui tous les hommes doivent hommage; &, après avoir donné au brutal le châtiment de ſon inſolence, il vient à la Bergere, & voit une jeune perſonne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, verſoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas! dit-il en lui-même, eſt-on capable d'outrager une perſonne ſi aimable; & quel inhumain, quel barbare ne ſeroit touché par de telles larmes? Il prend ſoin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve ſi belles; & l'aimable Bergere prend ſoin en même tems de le remercier de ſon léger ſervice, mais d'une maniere ſi charmante, ſi tendre & ſi paſſionnée, que le Berger n'y peut réſiſter; & chaque mot, chaque regard, eſt un trait plein de flamme, dont ſon cœur ſe ſent pénétré. Eſt-il, diſoit-il, quelque choſe

qui puiſſe mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudroit-on pas faire ; à quels ſervices, à quels dangers ne ſeroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un ſeul moment des touchantes douceurs d'une ame ſi reconnoiſſante ? Tout le ſpectacle paſſe ſans qu'il y donne aucune attention ; mais il ſe plaint qu'il eſt trop court, parce qu'en finiſſant, il le ſépare de ſon adorable Bergere ; &, de cette premiere vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de pluſieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà auſſi-tôt à ſentir tous les maux de l'abſence ; & il eſt tourmenté de ne plus voir ce qu'il a ſi peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour ſe redonner la vue, dont il conſerve nuit & jour une ſi chere idée ; mais la grande contrainte où l'on tient ſa Bergere, lui en ôte tous les moyens. La violence de ſa paſſion le fait réſoudre à demander en mariage l'adorable beauté, ſans laquelle il ne peut plus vivre ; & il en obtient d'elle la permiſſion, par un billet qu'il a l'adreſſe de lui faire tenir. Mais, dans le même tems, on l'avertit que le pere de cette belle a conclu ſon mariage avec un autre ; & que tout ſe diſpoſe pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triſte Berger ! Le voilà accablé d'une mortelle douleur ; il ne peut ſouffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre ; & ſon amour au déſeſpoir lui fait trouver le moyen de s'introduire dans la maiſon de ſa Bergere pour apprendre ſes ſentimens, & ſavoir d'elle la deſtinée à laquelle il doit ſe réſoudre. Il y rencontre les apprêts de

tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppoſe aux tendreſſes de ſon amour ; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable Bergere, ainſi qu'auprès d'une conquête qui lui eſt aſſurée ; & cette vue le remplit d'une colere dont il a peine à ſe rendre le maître. Il jette de douloureux regards ſur celle qu'il adore ; & ſon reſpect, & la préſence de ſon pere l'empêche de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le tranſport de ſon amour l'oblige à lui parler ainſi.

(*Il chante.*)

Belle Philis, c'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir ;
Rompons ce dur ſilence, & m'ouvrez vos penſées.
Apprenez-moi ma deſtinée :
Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

ANGELIQUE, *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triſte & mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je leve, au ciel, les yeux, je vous regarde, je ſoupire,
C'eſt vous en dire aſſez.

ARGAN.

Ouais ! je ne croyois pas que ma fille fût ſi habile, que de chanter ainſi à livre ouvert, ſans héſiter !

CLEANTE.

Hélas ! belle Philis !
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût aſſez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur ?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême ;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas !
Ai-je bien entendu ? Hélas !
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace, encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLÉANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en laſſez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

Dieux, Rois, qui ſous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?
Mais, Philis, une penſée
Vient troubler ce doux tranſport,
Un rival, un rival...

ANGELIQUE.

Ah ! je le hais plus que la mort !
Et ſa préſence, ainſi qu'à vous,
M'eſt un cruel ſupplice.

CLÉANTE.

Mais un pere à ſes vœux vous veut aſſujettir.

ANGELIQUE.

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela?

CLÉANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot pere que ce pere-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire!

CLÉANTE, *voulant continuer à chanter.*

Ah! mon amour!...

ARGAN.

Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le Berger Tircis est un impertinent; & la Bergere Philis une impudente de parler de la sorte devant son pere. (*A Angélique.*) Montrez-moi ce papier. Ah! ah! où sont donc les paroles que vous dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLÉANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLÉANTE.

J'ai cru vous divertir.

ARGAN.

Les ſottiſes ne divertiſſent point. Ah ! voici ma femme !

SCENE VII.

BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

MAmour, voilà le fils de Monſieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'eſt avec juſtice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puiſque l'on voit ſur votre viſage...

BELINE.

Monſieur, je ſuis ravie d'être ici venue à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puiſque l'on voit ſur votre viſage... Puiſque l'on voit ſur votre viſage.... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réſervez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, ma mie, que vous euſſiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au ſecond pere, à la ſtatue de Memnon, & à la fleur nommée Héliotrope !

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monſieur; & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere ?

ARGAN.

Hé bien, mon pere ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choſes. Donnez-nous au moins le tems de nous connoître & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination ſi néceſſaire à compoſer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiſelle, elle eſt déja toute née en moi; & je n'ai pas beſoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, il n'en eſt pas de même de moi; & je vous avoue que votre mérite n'a pas encore aſſez fait d'impreſſion dans mon ame.

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loiſir de ſe faire, quand vous ſerez mariés enſemble.

ANGELIQUE.

Hé ! mon pere, donnez-moi du tems, je vous prie ! le mariage eſt une chaîne, où l'on ne doit

jamais soumettre un cœur par force ; &, si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle ; & je puis être honnête homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des peres, les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens; & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siecle ; & quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Diſtinguo, Mademoiſelle. Dans ce qui ne regarde point ſa poſſeſſion, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE, *à Angélique.*

Vous avez beau raiſonner. Monſieur eſt frais émoulu du College; & il vous donnera toujours votre reſte. Pourquoi tant réſiſter, & refuſer la gloire d'être attachée au Corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle ſeroit telle que la raiſon & l'honnêteté pourroient me le permettre.

ARGAN.

Ouais! je joue ici un plaiſant perſonnage!

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à ſe marier; & je ſais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je ſais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conſeils ne ſeront pas aſſez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'eſt que les filles bien ſages & bien honnêtes, comme vous, ſe moquent d'être obéiſſantes & ſoumiſes aux volontés de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; &

la raiſon & les loix ne l'étendent point à toutes ſortes de choſes.

BELINE.

C'eſt-à-dire, que vos penſées ne ſont que pour le mariage; mais vous voulez choiſir un époux à votre fantaiſie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaiſe, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouſer un que je ne puiſſe pas aimer.

ARGAN.

Meſſieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a ſon but en ſe mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris ſeulement pour ſe tirer de la contrainte de leurs parens, & ſe mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne ſe marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces perſonnes-là à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raiſonnante; &

je voudrois bien ſavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

Moi, Madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous êtes ſi ſotte, ma mie, qu'on ne ſauroit plus vous ſouffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'eſt rien d'égal à votre inſolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente préſomption, qui fait hauſſer les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne ſervira de rien. Je ſerai ſage en dépit de vous; &, pour vous ôter l'eſpérance de pouvoir réuſſir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN, *à Angélique qui ſort.*

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela. Choiſis d'épouſer, dans quatre jours, ou Monſieur, ou un Couvent. (*à Beline.*) Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je ſuis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me diſpenſer. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, m'amour; & paſſez chez votre Notaire, afin qu'il expédie ce que vous ſavez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, ma mie.

SCENE IX.

SCENE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

VOILA une femme qui m'aime... Cela n'eſt pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monſieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monſieur, de me dire un peu comment je ſuis.

M. DIAFOIRUS, *tâtant le pouls d'Argan.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monſieur, pour voir ſi vous ſaurez porter un bon jugement de ſon pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico que le pouls de Monſieur eſt le pouls d'un homme qui ne ſe porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon!

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repouſſant.

M. DIAFOIRUS.

Bene.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capricant.

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme ſplénique*, c'eſt-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non, Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foie qui eſt malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui, qui dit *parenchyme*, dit l'un & l'autre, à cauſe de l'étroite ſympathie qu'ils ont enſemble par le moyen du *vas breve* du *pylore*, & ſouvent des *méats cholédoques*. Il vous ordonne ſans doute de manger force rôti?

ARGAN.

Non, que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui; rôti, bouilli, même choſe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monſieur, combien eſt-ce qu'il faut mettre de grains de ſel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs; comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Juſqu'au revoir, Monſieur.

SCENE X.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de ſortir, vous donner avis d'une choſe, à laquelle il faut que vous preniez garde. En paſſant par devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'eſt ſauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille?

BELINE.

Oui. Votre petite fille Louiſon étoit avec eux; qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, m'amour; envoyez-la ici. Ah, l'effrontée! (*Seul.*) Je ne m'étonne plus de ſa réſiſtance.

SCENE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

Qu'est-ce que vous me voulez, mon papa ? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez-çà, avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé ?

LOUISON.

Quoi ! mon papa ?

ARGAN.

Là ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau & du renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire !

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Eſt-ce là comme vous m'obéiſſez ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait ?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous ſuis venu dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Aſſurément ?

LOUISON.

Aſſurément.

ARGAN.

Oh çà, je m'en vais vous faire voir quelque choſe, moi.

LOUISON, *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah ! mon papa !

ARGAN.

Ah ! ah ! petite maſque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre ſœur ?

LOUISON, *pleurant.*

Mon papa ?

ARGAN, *prenant Louiſon par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON, *ſe jetant à genoux.*

Ah ! mon papa, je vous demande pardon ! c'eſt que ma ſœur m'avoit dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premiérement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reſte.

LOUISON.

Pardon, mon papa,

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas !

ARGAN, *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah ! mon papa, vous m'avez bleſſée ! Attendez, je ſuis morte. (*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Holà ! qu'eſt-ce-là ? Louiſon ? Louiſon ? Ah ! mon Dieu ! Louiſon ? Louiſon ? Ah ! ma fille ! ah ! malheureux, ma pauvre fille eſt morte ! qu'ai-je fait, miſérable ? ah ! chiennes de verges ! la peſte ſoit des verges ! Ah ! ma pauvre fille ! ma pauvre fille ! ma pauvre petite Louiſon !

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne ſuis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite ruſée ? Oh çà, çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me diſiez bien tout.

LOUISON.

Oh ! oui, mon papa !

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins ; car voilà un petit doigt qui ſait tout, qui me dira ſi vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma ſœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON, *après avoir regardé ſi perſonne n'écoute.*

C'eſt, mon papa, qu'il eſt venu un homme dans la chambre de ma ſœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit ſon maître à chanter.

ARGAN, *à part.*

Hom, hom, voilà l'affaire! (*A Louiſon.*) Hé bien?

LOUISON.

Ma ſœur eſt venue après.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit, ſortez, ſortez, ſortez; mon Dieu, ſortez! vous me mettez au déſeſpoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas ſortir.

ARGAN.

Qu'eſt-ce qu'il lui diſoit?

LOUISON.

Il lui diſoit je ne ſais combien de choſes.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui diſoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il ſe mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baiſoit les mains.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman eſt venue à la porte, & il s'eſt enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre choſe ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque choſe. (*Mettant ſon doigt à ſon oreille.*) Attendez. Hé ? Ah ! ah ! Oui ? Oh ! oh ! voilà mon petit doigt qui me dit quelque choſe que vous avez vu, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah ! mon papa, votre petit doigt eſt un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa ; ne le croyez pas, il ment, je vous aſſure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, & prenez bien garde à tout, allez. (*Seul.*) Ah ! il n'y a plus d'enfans ! Ah ! que d'affaires ! Je n'ai pas ſeulement le loiſir de ſonger à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(*Il ſe laiſſe tomber dans ſa chaiſe.*)

SCENE XII.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, qu'eſt-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! mon frere, fort mal!

BERALDE.

Comment, fort mal?

ARGAN.

Oui. Je ſuis dans une foibleſſe ſi grande, que cela n'eſt pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui eſt fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas ſeulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous propoſer un parti pour ma niece Angélique.

ARGAN, *parlant avec emportement, & ſe levant de ſa chaiſe.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'eſt une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il ſoit deux jours.

BERALDE.

Ah! voilà qui eſt bien! Je ſuis bien-aiſe que la

force vous revienne un peu, & que ma visite vous fasse du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amene ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Maures, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; & cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

Fin du second Acte.

SECOND INTERMEDE.

UNE EGYPTIENNE, *chantant*, UN EGYPTIEN, *chantant*, EGYPTIENS & EGYPTIENNES, *danſans*, *vêtus en Maures & portant des ſinges.*

UNE EGYPTIENNE.

PROFITEZ du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe;
Profitez du printems
De vos beaux ans:
Donnez-vous à la tendreſſe.

Les plaiſirs les plus charmans,
Sans l'amoureuſe flamme,
Pour contenter un ame
N'ont point d'attraits aſſez puiſſans.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe;
Profitez du printems
De vos beaux ans:
Donnez-vous à la tendreſſe.
Ne perdez point ces précieux momens;
La beauté paſſe,
Le tems l'efface,
L'âge de glace

Vient

Vient à ſa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux paſſe-tems.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe;
Profitez du printems
De vos beaux ans:
Donnez-vous à la tendreſſe.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe des Egyptiens & des Egyptiennes.

UN EGYPTIEN.

QUAND d'aimer on nous preſſe,
A quoi ſongez-vous?
Nos cœurs, dans la jeuneſſe,
N'ont vers la tendreſſe
Qu'un penchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De ſi doux attraits,
Que, de ſoi, ſans attendre,
On voudroit ſe rendre
A ſes premiers traits;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

(*A l'Egyptienne.*)

Il eſt doux, à votre âge,

D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage ;
Mais, s'il eſt volage,
Hélas ! quel tourment !

L'EGYPTIENNE.

L'amant qui ſe dégage
N'eſt pas le malheur ;
La douleur
Et la rage,
C'eſt que le volage
Garde notre cœur.

L'EGYPTIEN.

Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs ?

L'EGYPTIENNE.

Faut-il nous en défendre,
Et fuir ſes douceurs ?

L'EGYPTIEN.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ſes rigueurs ?

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, ſuivons ſes caprices,
Ses douces langueurs :
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Egyptiens & Egyptiennes danſent, & font ſauter des ſinges qu'ils ont amenés avec eux.

Fin du ſecond Intermede.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une priſe de caſſe?

TOINETTE.

Hom, de bonne caſſe eſt bonne!

BERALDE.

Oh çà, voulez-vous que nous parlions un peu enſemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, vous ne ſongez pas que vous ne ſauriez marcher ſans bâton.

ARGAN.

Tu as raiſon.

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'ABANDONNEZ pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre niece.

BERALDE.

J'emploierai toutes choſes pour lui obtenir ce qu'elle ſouhaite.

TOINETTE.

Il faut abſolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'eſt mis dans la fantaiſie; & j'avois ſongé en moi-même, que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un Médecin à notre poſte, pour le dégoûter de ſon Monſieur Purgon, & lui décrier ſa conduite. Mais comme nous n'avons perſonne en main pour cela, j'ai réſolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'eſt une imagination burleſque. Cela ſera peut-être plus heureux que ſage. Laiſſez-moi faire. Agiſſez de votre côté. Voici notre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous voulez bien, mon frere, que je vous demande, avant toute choſe, de ne vous point échauffer l'eſprit dans notre converſation.

ARGAN.

Voilà qui eſt fait.

BERALDE.

De répondre, ſans nulle aigreur, aux choſes que je pourrai vous dire.

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raiſonner enſemble ſur les affaires dont nous avons à parler, avec un eſprit détaché de toute paſſion.

ARGAN.

Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un Couvent?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je ſuis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me ſemble.

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conſeiller de vous défaire ainſi de vos deux filles; & je ne doute point que, par un eſprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes Religieuſes.

ARGAN.

Oh çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'eſt elle qui fait tout le mal, & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frere, laiſſons-la là; c'eſt une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui eſt détachée de toute ſorte d'intérêt; qui a pour vous une tendreſſe merveilleuſe, & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'eſt pas concevable, cela eſt certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle penſée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Médecin?

ARGAN.

Sur la penſée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'eſt point-là, mon frere, le fait de votre fille, & il ſe préſente un parti plus ſortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frere, eſt plus ſortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frere, & pour elle & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai beſoin.

BERALDE.

Par cette raiſon-là, ſi votre petite étoit grande, vous lui donneriez un Apothicaire.

ARGAN.

Pourquoi non?

BERALDE.

Eſt-il poſſible que vous ſerez toujours embéguiné de vos Apothicaires & de vos Médecins; & que vous vouliez être malade en dépit des gens & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere?

BERALDE.

J'entends, mon frere, que je ne vois point d'homme qui ſoit moins malade que vous, & que je ne demanderois point une meilleure conſtitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien compoſé, c'eſt qu'avec tous les ſoins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais ſavez-vous, mon frere, que c'eſt cela qui

me conſerve ; & que Monſieur Purgon dit que je ſuccomberois, s'il étoit ſeulement trois jours ſans prendre ſoin de moi.

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de ſoin de vous, qu'il vous enverra dans l'autre monde.

ARGAN.

Mais raiſonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la Médecine ?

BERALDE.

Non, mon frere, je ne vois pas que, pour ſon ſalut, il ſoit néceſſaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi ! vous ne tenez pas véritable une choſe établie par tout le monde, & que tous les ſiecles ont révérée ?

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui ſoit parmi les hommes ; &, à regarder les choſes en Philoſophe, je ne vois point de plus plaiſante momerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui ſe veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puiſſe guérir un autre ?

BERALDE.

Par la raiſon, mon frere, que les reſſorts de notre machine ſont des myſteres, juſqu'ici, où les hommes ne voient goutte, & que la nature

nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque choſe.

ARGAN.

Les Médecins ne ſavent donc rien, à votre compte ?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils ſavent la plupart de fort belles humanités, ſavent parler en beau Latin, ſavent nommer en Grec toutes les maladies, les définir & les diviſer ; mais pour ce qui eſt de les guérir, c'eſt ce qu'ils ne ſavent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, ſur cette matiere, les Médecins en ſavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils ſavent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'choſe ; & toute l'excellence de leur Art conſiſte en un pompeux galimathias, en un ſpécieux babil, qui vous donne des mots pour des raiſons, & des promeſſes pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens auſſi ſages & auſſi habiles que vous ; & nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux Médecins.

BERALDE.

C'eſt une marque de la foibleſſe humaine, & non pas de la vérité de leur Art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Médecins croient leur

Art véritable, puiſqu'ils s'en ſervent pour eux-mêmes ?

BERALDE.

C'eſt qu'il y en a parmi eux, qui ſont eux-mêmes dans l'erreur populaire dont ils profitent, & d'autres qui en profitent ſans y être. Votre Monſieur Purgon, par exemple, n'y ſait point de fineſſe ; c'eſt un homme tout Médecin, depuis la tete juſqu'aux pieds ; un homme qui croit à ſes regles, plus qu'à toutes les démonſtrations des Mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obſcur dans la Médecine, rien de douteux, rien de difficile ; & qui, avec une impétuoſité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de ſens commun & de raiſon, donne au travers des purgations & des ſaignées, & ne balance aucune choſe. Il ne lui faut point vouloir de mal de tout ce qu'il pourra vous faire ; c'eſt de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera ; & il ne fera en vous tuant, que ce qu'il a fait à ſa femme & à ſes enfans, & ce qu'en un beſoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'eſt que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on eſt malade ?

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien ?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La na-

ture d'elle-même, quand nous la laiſſons faire, ſe tire doucement du déſordre où elle eſt tombée. C'eſt notre inquiétude, c'eſt notre impatience qui gâte tout; & preſque tous les hommes meurent de leurs remedes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choſes.

BERALDE.

Mon Dieu! mon frere, ce ſont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; &, de tout tems, il s'eſt gliſſé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent véritables. Lorſqu'un Médecin vous parle d'aider, de ſecourir, de ſoulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir dans une pleine facilité de ſes fonctions; lorſqu'il vous parle de rectifier le ſang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir & conſerver la chaleur naturelle, & d'avoir des ſecrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit juſtement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; & il en eſt comme de beaux ſonges, qui ne vous laiſſent au réveil que le déplaiſir de les avoir crus.

ARGAN.

C'eſt-à-dire, que toute la ſcience du monde eſt

renfermée dans votre tête ; & vous voulez en savoir plus que tous les grands Médecins de notre siecle.

BERALDE.

Dans les discours & dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands Médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais ! vous êtes un grand Docteur, à ce que je vois ; & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs, pour rembarrer vos raisonnemens, & rabaisser votre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frere, je ne prends point à tâche de combattre la Médecine ; & chacun, à ses périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ; & j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes ; & pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des Comédies de Moliere.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Moliere, avec ses Comédies ; & je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les Médecins.

BERALDE.

Ce ne sont point les Médecins qu'il joue ; mais le ridicule de la Médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la Médecine.

Médecine. Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de ſe moquer des conſultations & des ordonnances, de s'attaquer au Corps des Médecins, & d'aller mettre ſur ſon Théatre des perſonnes vénérables comme ces Meſſieurs-là !

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverſes profeſſions des hommes ? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui ſont d'auſſi bonne maiſon que les Médecins.

ARGAN.

Par la mort-non d'un Diable, ſi j'étois que des Médecins, je me vengerois de ſon impertinence ; &, quand il ſera malade, je le laiſſerois mourir ſans ſecours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite ſaignée, le moindre petit lavement ; & je lui dirois crevé, creve, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colere contre lui.

ARGAN.

Oui. C'eſt un mal aviſé ; &, ſi les Médecins ſont ſages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il ſera encore plus ſage que vos Médecins ; car il ne leur demandera point de ſecours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remedes.

BERALDE.

Il a ſes raiſons pour n'en point vouloir, & il

ſoutient que cela n'eſt permis qu'aux gens vigoureux & robuſtes, & qui ont des forces de reſte pour porter les remedes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a juſtement de la force que pour porter ſon mal.

ARGAN.

Les ſottes raiſons que voilà ! Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage ; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere ; &, pour changer de diſcours, je vous dirai que, ſur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les réſolutions violentes de la mettre dans un Couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas ſuivre aveuglément la paſſion qui vous emporte ; & qu'on doit, ſur cette matiere, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puiſque c'eſt pour toute la vie, & que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCENE IV.

MONSIEUR FLEURANT. *une ſeringue à la main*, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH! mon frere, avec votre permiſſion!

BERALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là, ce ſera bien tôt fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Eſt-ce que vous ne ſauriez être un moment ſans lavement ou ſans médecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monſieur Fleurant, à ce ſoir, ou à demain matin.

M. FLEURANT, *à Béralde.*

De quoi vous mêlez-vous de vous oppoſer aux ordonnances de la Médecine, & d'empêcher Monſieur de prendre mon clyſtere? Vous êtes bien plaiſant d'avoir cette hardieſſe-là?

BERALDE.

Allez, Monſieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des viſages.

M. FLEURANT.

On ne doit point ainſi ſe jouer des remedes, & me faire perdre mon tems. Je ne ſuis venu ici que ſur une bonne ordonnance, & je vais dire à Monſieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ſes ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

SCENE V.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Mon frere, vous ſerez cauſe ici de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monſieur Purgon a ordonné ! Encore un coup, mon frere, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des Médecins, & que vous vouliez être toute votre vie enſeveli dans leurs remedes?

ARGAN.

Mon Dieu, mon frere vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien; mais ſi vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la Médecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'euſſiez, mon mal, pour voir ſi vous jaſeriez tant. Ah ! voici Monſieur Purgon.

SCENE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

M. PURGON.

JE viens d'apprendre là-bas à la porte de jolies nouvelles, qu'on ſe moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remede que j'avois preſcrit.

ARGAN.

Monſieur, ce n'eſt pas...

M. PURGON.

Voilà une hardieſſe bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre ſon Médecin.

TOINETTE.

Cela eſt épouvantable.

M. PURGON.

Un clyſtere que j'avois pris plaiſir à compoſer moi-même.

ARGAN.

Ce n'eſt pas moi...

M. PURGON.

Inventé & formé dans toutes les regles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere ?

M. PURGON,

Le renvoyer avec mépris !

ARGAN, *montrant Béralde.*

C'eſt lui...

M. PURGON.

C'eſt une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN, *montrant Béralde.*

Il eſt cauſe...

M. PURGON.

Un crime de lèſe-Faculté qui ne ſe peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'eſt mon frere...

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la donation que je faiſois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'eſt mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriſer mon clyſtere !

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entiérement les mauvaiſes humeurs.

ARGAN.

Ah ! mon frere !

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines pour vuider le fond du ſac.

TOINETTE.

Il eſt indigne de vos ſoins.

M. PURGON.

Mais, puiſque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'eſt pas ma faute.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes ſouſtrait de l'obéiſſance que l'on doit à ſon Médecin ;

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes déclaré rebelle aux remedes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé ! point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire, que je vous abandonne à votre mauvaiſe conſtitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre ſang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs ;

TOINETTE.

C'eſt fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu !

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il ſoit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.

Ah, miſéricorde !

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon ?

M. PURGON.

De la bradipepſie dans la diſpepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon ?

M. PURGON.

De la diſpepſie dans l'apepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon ?

M. PURGON.

De l'apepſie dans la lienterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon ?

M. PURGON.

De la lienterie dans la dyſſenterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon ?

M. PURGON.

De la dyſſenterie dans l'hydropiſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon ?

M. PURGON.

De l'hydropiſie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCENE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH, mon Dieu ! je ſuis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi ! qu'y a-t-il ?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je ſens déja que la Médecine ſe venge.

BERALDE.

Ma foi ! mon frere, vous êtes fou ; & je ne voudrois pas, pour beaucoup de choſes, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même, & ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le ſimple homme que vous êtes !

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il ſoit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la choſe ? Eſt-ce un oracle qui a parlé ? Il ſemble, à vous entendre,

que Monſieur Purgon tienne dans ſes mains le filet de vos jours ; & que, d'autorité ſuprême, il vous l'alonge & vous le raccourciſſe comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie ſont en vous-même, & que le courroux de Monſieur Purgon eſt auſſi peu capable de vous faire mourir, que ſes remedes de vous faire vivre. Voici une aventure, ſi vous voulez, à vous défaire des Médecins ; ou, ſi vous êtes né à ne pouvoir vous en paſſer, il eſt aiſé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puiſſiez courir un peu moins de riſque.

ARGAN.

Ah ! mon frere, il ſait tout mon tempérament, & la maniere dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, & que vous voyez les choſes avec d'étranges yeux.

SCENE VIII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE, *à Argan.*

MONSIEUR, voilà un Médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel Médecin ?

TOINETTE.

Un Médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il eſt ?

TOINETTE.

Je ne le connois pas ; mais il me reſſemble comme deux gouttes d'eau ; &, ſi je n'étois ſûre que ma mere étoit honnête femme, je dirois que ce ſeroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais-le venir.

SCENE IX.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous êtes ſervi à ſouhait. Un Médecin vous quitte, un autre ſe préſente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne ſoyez cauſe de quelque malheur.

BERALDE.

Encore ? Vous en revenez toujours là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai ſur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces...

SCENE X.

SCENE X.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE, *en Médecin.*

TOINETTE.

MONSIEUR, agréez que je vienne vous rendre viſite, & vous offrir mes petits ſervices pour toutes les ſaignées & les purgations dont vous aurez beſoin.

ARGAN.

Monſieur, je vous ſuis fort obligé. (*A Béralde.*) Par ma foi! voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer, j'ai oublié de donner une commiſſion à mon valet; je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

HÉ! ne diriez-vous pas que c'eſt effectivement Toinette?

BERALDE.

Il eſt vrai que la reſſemblance eſt tout-à fait grande. Mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a

vu de ces ſortes de choſes, & les hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en ſuis ſurpris; &...

SCENE XII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Que voulez-vous, Monſieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée?

ARGAN.

Moi? Non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce Médecin te reſſemble.

TOINETTE.

Oui, vraiment. J'ai affaire là-bas, & je l'ai aſſez vu.

SCENE XIII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

SI je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'eſt qu'un.

BERALDE.

J'ai lu des choſes ſurprenantes de ces ſortes de reſſemblances ; & nous en avons vu, de notre tems, où tout le monde s'eſt trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là ; & j'aurois juré que c'eſt la même perſonne.

SCENE XIV.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE, *en Médecin.*

TOINETTE.

MONSIEUR, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN, *bas à Béralde.*

Cela eſt admirable !

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curioſité que j'ai eue de voir un illuſtre malade

comme vous êtes ; & votre réputation qui s'étend par-tout, peut excuſer la liberté que j'ai priſe.

ARGAN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monſieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-ſix ou vingt-ſept ans.

TOINETTE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! j'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix ?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des ſecrets de mon art, de me conſerver ainſi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi ! voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je ſuis Médecin paſſager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illuſtres matieres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux ſecrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuſer à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatiſmes & de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fievres continues, avec des tranſports au

cerveau, de bonnes fievres pourprées, de bonnes peſtes, de bonnes hydropiſies formées, de bonnes pleuréſies avec des inflammations de poitrine; c'eſt-là que je me plais, c'eſt-là que je triomphe; & je voudrois, Monſieur, que vous euſſiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fuſſiez abandonné de tous les Médecins, déſeſpéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remedes, & l'envie que j'aurois de vous rendre ſervice.

ARGAN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! je vous ferai bien aller comme vous devez! Ouais! ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Qui eſt votre Médecin?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'eſt point écrit ſur mes tablettes entre les grands Médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'eſt du foie, & d'autres diſent que c'eſt de la rate.

TOINETTE.

Ce ſont tous des ignorans; c'eſt du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon?

TOINETTE.

Oui. Que ſentez-vous ?

ARGAN.

Je ſens, de tems en tems, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Juſtement, le poumon.

ARGAN.

Il me ſemble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je ſens parfois des laſſitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme ſi c'étoit des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit ſommeil après le repas, & vous êtes bien aiſe de dormir ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre Médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Des œufs frais,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Et le ſoir des petits pruneaux pour lâcher ventre ;

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Et ſur-tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, *ignoranta*, *ignorantum*. Il faut boire votre vin pur ; & pour épaiſſir votre ſang, qui eſt trop ſubtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau & du riz, & des marrons & des oublies, pour coller & conglutiner. Votre Médecin eſt une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de tems en tems, tandis que je ſerai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout-à-l'heure, ſi j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à ſoi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; mais j'ai beſoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez là auſſi un œil droit que je me ferois crever, ſi j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe ſa nourriture. Croyez-moi, faites-vous le crever au plus tôt ; vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'eſt pas preſſé.

TOINETTE.

Adieu. Je ſuis fâché de vous quitter ſi-tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande conſultation qui ſe doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Oui, pour aviſer & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Juſqu'au revoir.

ARGAN.

Vous ſavez que les malades ne reconduiſent point.

SCENE XV.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOILA un Médecin, vraiment, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui ; mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands Médecins ſont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre ſe porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne ſe porte pas ſi bien. La belle opération, de me rendre borgne & manchot.

SCENE XVI.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE, *feignant de parler à quelqu'un.*

ALLONS, allons, je ſuis votre ſervante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

TOINETTE.

Votre Médecin, ma foi! qui me vouloit tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Oh çà, mon frere, puiſque voilà votre Monſieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas que je vous parle du parti qui s'offre pour ma niece?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un cou-

vent, puiſqu'elle s'eſt oppoſée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-deſſous; & j'ai découvert certaine entrevue ſecrete, qu'on ne ſait pas que j'aie découverte.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela ſeroit-il ſi criminel; & rien peut-il vous offenſer, quand tout ne va qu'à des choſes honnêtes, comme le mariage?

ARGAN.

Quoi qu'il en ſoit, mon frere, elle ſera Religieuſe; c'eſt une choſe réſolue.

BERALDE.

Vous voulez faire plaiſir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toujours là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oui, mon frere, puiſqu'il faut parler à cœur ouvert, c'eſt votre femme que je veux dire; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous ſouffrir l'entêtement où vous êtes pour elle; & voir que vous donniez, tête baiſſée, dans tous les pieges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monſieur, ne parlez point de Madame; c'eſt une femme ſur laquelle il n'y a rien à dire; une femme ſans artifice, & qui aime Monſieur, qui l'aime... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les careſſes qu'elle me fait,

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie;

TOINETTE.

Aſſurément.

ARGAN.

Et les ſoins & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il eſt certain. (*A Béralde.*) Voulez-vous que je vous convainque, & vous faſſe voir, tout-à-l'heure, comme Madame aime Monſieur? (*A Argan.*) Monſieur, ſouffrez que je lui montre ſon béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaiſe, & contre-faites le mort. Vous verrez la douleur où elle ſera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laiſſez pas long-tems dans le déſeſpoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laiſſe-moi faire.

TOINETTE, *à Béralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCENE XVII.

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'Y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il ? Étendez-vous là ſeulement. Il y aura plaiſir à confondre votre frere. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCENE XVIII.

BELINE, ARGAN, *étendu dans ſa chaiſe.* TOINETTE.

TOINETTE, *feignant de ne pas voir Beline.*

AH, mon Dieu ! ah, malheur ! quel étrange accident !

BELINE.

Qu'eſt-ce, Toinette ?

TOINETTE.

Ah, Madame !

BELINE.

Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.

Votre mari eſt mort.

BELINE.

Mon mari eſt mort ?

TOINETTE.

Hélas ! oui ; Le pauvre défunt eſt trépaſſé.

BELINE.

Aſſurément ?

TOINETTE.

Aſſurément. Perſonne ne ſait encore cet accident-là ; & je me ſuis trouvée ici toute ſeule. Il vient de paſſer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de ſon long dans cette chaiſe.

BELINE.

Le Ciel en ſoit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es ſotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE.

Je penſois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte eſt-ce que la ſienne, & de quoi ſervoit-il ſur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, mal-propre, dégoûtant, ſans ceſſe un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, touſſant, crachant toujours, ſans eſprit, ennuyeux, de mauvaiſe humeur, fatigant ſans ceſſe les gens, & grondant jour & nuit ſervante & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraiſon funebre !

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter

mon deſſein, & tu peux croire qu'en me ſervant, ta récompenſe eſt ſûre. Puiſque, par un bonheur, perſonne n'eſt encore averti de la choſe, portons-le dans ſon lit, & tenons cette mort cachée, juſqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent dont je me veux ſaiſir; & il n'eſt pas juſte que j'aie paſſé ſans fruit, auprès de lui, mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes les clefs.

ARGAN, *ſe levant bruſquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'eſt ainſi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah! ah! le défunt n'eſt pas mort?

ARGAN, *à Beline qui ſort.*

Je ſuis bien-aiſe de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au Lecteur, qui me rendra ſage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choſes.

SCENE XIX.

BERALDE, *ſortant de l'endroit où il s'étoit caché*, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HÉ bien ! mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi ! je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille ; remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle maniere elle recevra votre mort. C'eſt une choſe qu'il n'eſt pas mauvais d'éprouver : &, puiſque vous êtes en train, vous connoîtrez par-là les ſentimens que votre famille a pour vous.

(*Béralde va encore ſe cacher.*)

SCENE XX.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE, *feignant de ne pas voir Angélique.*

O CIEL ! Ah ! fâcheuſe aventure ! Malheureuſe journée !

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.

Hélas ! j'ai de triſtes nouvelles à vous donner !

ANGELIQUE.

Hé quoi ?

TOINETTE.

Votre pere eſt mort.

ANGELIQUE.

Mon pere eſt mort, Toinette ?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez là ; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foibleſſe qui lui a pris.

ANGELIQUE.

O Ciel, quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon pere, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde ; & qu'encore pour un ſurcroît de déſeſpoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuſe, & quelle conſolation trouver après une ſi grande perte ?

SCENE XXI.

ARGAN, ANGELIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

QU'AVEZ-VOUS donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous ?

ANGELIQUE.

Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pou-

vois perdre de plus cher & de plus précieux ! Je pleure la mort de mon pere.

CLÉANTE.

O Ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! Hélas ! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me préſenter à lui, & tâcher, par mes reſpects & par mes prieres, de diſpoſer ſon cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laiſſons-là toutes les penſées du mariage. Après la perte de mon pere, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, ſi j'ai réſiſté tantôt à vos volontés, je veux ſuivre du moins une de vos intentions, & réparer par-là le chagrin que je m'accuſe de vous avoir donné. (*Se jetant à ſes genoux.*) Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embraſſe pour vous témoigner mon reſſentiment.

ARGAN, *embraſſant Angélique.*

Ah ! ma fille !

ANGELIQUE.

Ahi !

ARGAN.

Viens. N'aie point de peur, je ne ſuis pas mort. Va, tu es mon vrai ſang, ma véritable fille, & je ſuis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

SCENE XXII.

ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

AH! quelle ſurpriſe agréable! Mon pere, puiſque, par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, ſouffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous ſupplier d'une choſe. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, ſi vous me refuſez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouſer un autre. C'eſt toute la grace que je vous demande.

CLÉANTE, *ſe jetant aux genoux d'Argan.*

Hé! Monſieur, laiſſez-vous toucher à ſes prieres & aux miennes; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empreſſemens d'une ſi belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là contre?

TOINETTE.

Monſieur, ſerez-vous inſenſible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il ſe faſſe Médecin, je conſens au mariage. (*à Cléante.*) Oui, faites-vous Médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE.

Très-volontiers, Monſieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai Médecin ; Apothicaire même, ſi vous voulez. Ce n'eſt pas une affaire que cela, & je ferois bien autre choſe pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une penſée. Faites-vous Médecin vous-même. La commodité ſera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela eſt vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt : & il n'y a point de maladie ſi oſée, que de ſe jouer à la perſonne d'un Médecin.

ARGAN.

Je penſe, mon frere, que vous vous moquez de moi. Eſt-ce que je ſuis en âge d'étudier ?

BERALDE.

Bon, étudier ! Vous êtes aſſez ſavant ; & il y en a beaucoup parmi eux, qui ne ſont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut ſavoir bien parler Latin, connoître les maladies, & les remedes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de Médecin, vous apprendrez tout cela ; & vous ſerez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi ! l'on ſait diſcourir ſur les maladies, quand on a cet habit-là ?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe & un bonnet ; tout galimathias devient ſavant, & toute ſottiſe devient raiſon.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'eſt déja beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Médecin.

CLÉANTE.

En tout cas, je ſuis prêt à tout.

BERALDE, *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire ſe faſſe tout-à-l'heure ?

ARGAN.

Comment, tout-à-l'heure ?

BERALDE.

Oui, & dans votre maiſon.

ARGAN.

Dans ma maiſon ?

BERALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amis, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre ſalle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre ?

BERALDE.

On vous inſtruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCENE DERNIERE.

BERALDE, ANGELIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

QUE voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amis ?

TOINETTE.

Quel eſt donc votre deſſein ?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce ſoir. Les Comédiens ont fait un petit Intermede de la réception d'un Médecin, avec des danſes & de la muſique ; je veux que nous en prenions enſemble le divertiſſement, & que mon frere y faſſe le premier perſonnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me ſemble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere ?

BERALDE.

Mais, ma niece, ce n'eſt pas tant le jouer, que s'accommoder à ſes fantaiſies. Tout ceci n'eſt qu'entre nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un perſonnage, & nous donner ainſi la Comédie les uns aux autres. Le Carnaval autoriſe cela. Allons vîte préparer toutes choſes.

CLÉANTE, *à Angélique.*

Y consentez-vous ?

ANGELIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Fin du troisieme Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des Tapiſſiers viennent, en danſant, préparer la ſalle, & placer les bancs en cadence.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Marche de la Faculté de Médecine, au ſon des inſtrumens.

Les porte-ſeringues repréſentant les Maſſiers, entrent les premiers. Après eux, viennent, deux à deux, les Apothicaires avec des mortiers, les Chirurgiens & les Docteurs, qui vont ſe placer aux deux côtés du Théatre. Le Préſident monte dans une chaire, qui eſt au milieu; & Argan qui doit être reçu Docteur, ſe place dans une chaire plus petite, qui eſt au-devant de celle du Préſident.

LE PRÉSIDENT.

» SAVANTISSIMI Doctores;
» Medicinæ profeſſores,
» Qui hîc aſſemblati eſtis,
» Et vos altri Meſſiores,
» Sententiarum Facultatis
» Fideles executores,
» Chirurgiani & Apoticari,
» Atque tota compania auſſi:

» Salus,

» Salus, honor & argentum,
» Atque bonum appetitum.
» Non poſſum, docti confreri,
» En moi ſatis admirari,
» Qualis bona inventio
» Eſt Medici profeſſio;
» Quam bella choſa eſt & bene trovata,
» Medicina illa benedicta,
» Quæ, ſuo nomine ſolo,
» Surprenanti miraculo,
» Depuis ſi longo tempore,
» Facit à gogo vivere
» Tant de gens omni genere.

» Per totam terram videmus
» Grandam vogam ubi ſumus;
» Et quod grandes & petiti
» Sunt de nobis infatuti.
» Totus mundus currens ad noſtros remedios,
» Nos regardat ſicut Deos;
» Et noſtris ordonanciis
» Principes & Reges ſoumiſſos videtis.

» Donque il eſt noſtræ ſapientiæ,
» Boni ſenſûs atque prudentiæ,
» De fortement travaillare,
» A nos bene conſervare
» In tali credito, vogâ & honore;
» Et prendere gardam à non recevere,
» In noſtro docto Corpore,
» Quam perſonas capabiles,
» Et totas dignas remplire
» Has plaças honorabiles.

» C'eſt pour cela que nunc convocati eſtis,
» Et credo quod trovabitis
» Dignam materiam medici,
» In ſavanti homine que voici ;
» Lequel, in choſis omnibus,
» Dono ad interrogandum,
» Et à fond examinandum
» Veſtris capacitatibus.

PREMIER DOCTEUR.

» Si mihi licentiam dat Dominus Præſes,
» Et tanti docti Doctores,
» Et aſſiſtentes illuſtres,
» Très-ſavanti Bachelierο
» Quem eſtimo & honoro,
» Domandabo cauſam & rationem, quare
» Opium facit dormire ?

ARGAN.

» Mihi à docto Doctore
» Domandatur cauſam & rationem, quare
» Opium facit dormire ?
» A quoi reſpondeo :
» Quia eſt in eo
» Virtus dormitiva,
» Cujus eſt natura
» Senſus aſſoupire.

CHŒUR.

» Benè, benè, benè, benè reſpondere,
» Dignus, dignus eſt intrare
» In noſtro docto Corpore.
» Benè, benè, reſpondere.

SECOND DOCTEUR.

» Cum permiſſione Domini Præſidis,
» Doctiſſimæ Facultatis,
» Et totius his noſtris actis
» Companiæ aſſiſtantis,
» Domandabo ubi, docte Bacheliere,
» Quæ ſunt remedia,
» Quæ in maladiâ
» Ditte hydropiſia
» Convenit facere?

ARGAN.

» Clyſterium donare,
» Poſteà ſeignare,
» Enſuita pugare.

CHŒUR.

» Benè, benè, benè, benè reſpondere;
» Dignus, dignus eſt intrare
» In noſtro docto Corpore.

TROISIEME DOCTEUR.

» Si bonum ſemblatur Domino Præſidi,
» Doctiſſimæ Facultati,
» Et companiæ præſenti,
» Domandabo tibi, docte Bacheliere,
» Quæ remedia heticis,
» Pulmonicis atque aſmaticis
» Trovas à propos facere?

ARGAN.

» Clyſterium donare,
» Poſteà ſeignare,
» Enſuita purgare.

CHŒUR.

» Benè, benè, benè, benè reſpondere;
» Dignus, dignus eſt intrare
» In noſtro docto Corpore.

QUATRIEME DOCTEUR.

» Super illas maladias,
» Doctus Bachelierus dixit maravillas;
» Mais ſi non ennuyo Dominum Præſidem,
» Doctiſſimam Facultatem,
» Et totam honorabilem
» Companiam ecoutantem;
» Faciam illi unam quæſtionem.
» Dès hiero maladus unus
» Tombavit in meas manus;
» Habet grandam fievram cum redoublamentis,
» Grandam dolorem capitis,
» Et grandum malum au côté,
» Cum grandâ difficultate
» Et pœnâ à reſpirare.
» Veillas mihi dire,
» Docte Bacheliere,
» Quid illi facere?

ARGAN.

» Clyſterium donare,
» Poſteà ſeignare,
» Enſuita purgare.

CINQUIEME DOCTEUR.

» Mais ſi maladia
» Opiniatria

» Non vult ſe garire,
» Quid illi facere ?

ARGAN.

» Clyſterium donare,
» Poſteà ſeignare,
» Enſuita purgare.
» Reſeignare, repurgare, & reclyſteriſare.

CHŒUR.

» Benè, benè, benè, benè reſpondere;
» Dignus, dignus eſt intrare
» In noſtro docto Corpore.

LE PRÉSIDENT, *à Argan.*

» Juras gardare ſtatuta
» Per Facultatem præſcripta,
» Cum ſenſu & jugeamento ?

ARGAN.

» Juro.

LE PRÉSIDENT.

» Eſſere in omnibus
» Conſultationibus
» Ancieni aviſo,
» Aut bono,
» Aut mauvaiſo ?

ARGAN.

» Juro.

LE PRÉSIDENT.

» De ne jamais te ſervire
» De remediis aucunis,

» Quam de ceux ſeulement doctæ Facultatis,
» Maladus dût-il crevare
» Et mori de ſuo malo.

ARGAN.

» Juro.

LE PRÉSIDENT.

» Ego, cum iſto boneto
» Venerabili & docto,
» Dono tibi & concedo
» Virtutem & puiſſanciam
» Medicandi,
» Purgandi,
» Seignandi,
» Perçandi,
» Taillandi,
» Coupandi,
» Et occidendi
» Impunè per totam terram.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les Chirurgiens & les Apothicaires viennent faire la révérence en cadence à Argan.

ARGAN.

» Grandes Doctores doctrinæ,
» De la rhubarbe & du ſéné:
» Ce ſeroit ſans douta à moi choſa fola,
» Inepta & ridicula,
» Si j'alleibam m'engageare
» Vobis louangeas donare,
» Et entreprenoibam adjoutare

» Des lumieras au ſoleilo,
» Et des étoilas au cielo,
» Des ondas à l'oceano,
» Et des roſas au printano.
» Agreate qu'avec uno moto
» Pro toto remercimento
» Randam gratiam Corpori tam docto.
» Vobis, vobis debeo
» Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri meo.
» Natura & pater meus
» Hominem me habent factum;
» Mais vos me, ce qui eſt bien plus,
» Avetis factum Medicum.
» Honor, favor & gratia,
» Qui in hoc corde que voilà,
» Imprimant reſſentimenta
» Qui dureront in ſæcula.

CHŒUR.

» Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
» Novus Doctor, qui tam benè parlat!
» Mille, mille annis, & manget & bibat,
» Et ſeignet & tuat.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & les Apothicaires danſent au ſon des inſtrumens & des voix, & des battemens de mains & des mortiers d'Apothicaires.

PREMIER CHIRURGIEN.

» Puiſſe-t-il voir doctas
» Suas ordonnancias,
» Omnium Chirurgorum,

» Et Apoticarum
» Remplire boutiquas.

CHŒUR.

» Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
» Novus Doctor, qui tam benè parlat!
» Mille, mille annis, & manget & bibat,
» Et ſeignet & tuat.

SECOND CHIRURGIEN.

» Puiſſe toti anni
» Lui eſſere boni
» Et favorabiles,
» Et n'habere jamais
» Quam peſtas, verolas,
» Fievras, pleureſias,
» Fluxus de ſang & diſſenterias.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
» Novus Doctor, qui tam benè parlat!
» Mille, mille annis, & manget & bibat,
» Et ſeignet & tuat. »

V. & derniere ENTRÉE DE BALLET.

Pendant que le dernier Chœur chante, les Médecins, les Chirurgiens & les Apothicaires ſortent tous ſelon leur rang en cérémonie, comme ils ſont entrés.

FIN.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce ſeptieme & dernier Volume.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.
LES FEMMES SAVANTES.
LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.
LE MALADE IMAGINAIRE.